

FRANSCHE KUNST
ONDER REDACTIE VAN
DR. P. VALKHOFF

BIBLIOTHEEK VAN
FRANSCHE LETTERKUNDE
SCHILDERKUNST
MUZIEK &c.

XIII

LEIDEN, A.W. SIJTHOFF'S
UITGEVERSMAATSCHAPPIJ

ÉMILE BOULAN
FIGURES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

LES SAGES : FONTENELLE ET MADAME DE LAMBERT

★

Oh! vivre juste de ton!
LAFORGUE

LEYDE 1920
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS A.W. SIJTHOFF



AVANT—PROPOS

Des conférences à l'association *Nederland-Frankrijk* ont été l'occasion de ces études sur le XVIIIe siècle. En les rédigeant une première fois c'est à des auditeurs que nous songions. Nous les avons réécrites entièrement, et, selon la formule, considérablement augmentées. Quand à la forme, inversement, nous nous sommes efforcé de resserrer notre pensée, en songeant aux lecteurs, cette fois. Mais nous avons vainement essayé de nous dégager de la forme directe qui nait de la collaboration de l'auditoire et du conférencier. Peut-être n'est-ce pas, en l'espèce, un si grand mal. Le XVIIIe siècle est le siècle de la conversation, et les figures que nous avons choisies sont les maîtresses de maison ou les illustrations des plus célèbres salons dans lesquels, entre 1700 et 1789, les questions religieuses, ou littéraires, ou d'art, les problèmes de politique ou de science seront posés, discutés, retournés de cent façons par une armée de causeurs spirituels ou profonds.

Ces maîtresses de maison, qui savaient causer et faire causer, excellaient également dans un genre littéraire où la femme reste inimitable : dans la lettre, ou dans les mémoires familiers. Genre aisé, en apparence, puisqu'il semble qu'il suffise de laisser

courir sa plume. Cela suffit, en effet, pour produire de l'exquis ou de l'insipide. Il n'y a pas de milieu.

C'est de l'exquis que les Delaunay, les Aïssé, les Du Deffand, les Lespinasse nous ont laissé dans des centaines de lettres qui sont comme la quintessence de la pensée parlée. Les moralistes comme Mme de Lambert et les romancières comme Mme de Tencin ont cette même légèreté de touche et ce ton de confidence. Il nous a semblé que c'était les trahir moins que de garder ces allures de négligent abandon, avec, hélas, en moins, la grâce et l'eurythmie des contemporaines de Watteau.

Nous avons groupé les figures qui s'apparentent par une même qualité prédominante. C'est ainsi qu'après Fontenelle et Mme de Lambert, *les Sages*, viendront *les Amoureuses* : Mlle Delaunay, Mlle Aïssé, Mlle de Lespinasse et Mme du Deffand ; *les Philosophes* : Helvétius, Diderot, d'Holbach et Hemsterhuis ; et *les Maîtresses de maison*: la duchesse du Maine, Mme de Tencin, Mme Geoffrin et Mme Necker.

Mlle de Lespinasse, cette Muse de l'Encyclopédie, manquerait-elle de philosophie ? Nullement, ni de sagesse même, quoi qu'elle fasse songer à Phèdre — Et la raisonnable Mme Necker ne sera-t-elle pas toute sa vie amoureuse, amoureuse de son mari ? — Oui. Nous ne pouvions donc pas, justement, la faire voisiner avec Mme du Deffand et nos sous-titres, pour être d'une vérité relative et incomplète, ne sont pas absolument interchangeables.

Groningue, 1919

Si lorsqu'un seul moment votre œil s'est occupé
Sur ce Portrait qui, dit-on, est moi-même,
Il ne vous a pas dit, *C'est vous seule que j'aime,*
Rigaud ne m'a point attrapé.



BERNARD DE FONTENELLE

Des Académies Françoises, des Sciences, des Belles Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin et de Rome.

FONTENELLE

1657—1757

Pendant toute la seconde moitié du seizième siècle, catholiques et protestants se battirent à peu près sans répit. Henri IV, qui n'était encore que roi de Navarre, dut conquérir son royaume. Devenu roi de France, et l'Edit de Nantes bien et dûment enregistré, ses gentilshommes débouclèrent leurs cuirasses, mais gardèrent trop souvent leurs habitudes grossières, résultat de la vie des camps, et leurs expressions fort peu raffinées. On se bousculait fort au Louvre, à la cour du roi galant, aux environs de 1600, et l'on pouvait parler d'une cohue plutôt que d'une cour polie.

Dans ces conditions, une marquise de vingt ans, élevée à Rome et Italienne par sa mère, décida de rester chez elle, mais non pas pour s'y cloîtrer : elle avait si peu l'intention de dire adieu au monde qu'elle voulut que le monde se plût chez elle. Pour cela elle se révêla architecte. C'est que les vastes appartements du Louvre étaient fort peu confortables. Quant aux hôtels particuliers, ils étaient tous taillés sur le même patron. On ne savait faire qu'une salle d'un côté, une chambre de l'autre, et un escalier au milieu. Un soir, après y avoir rêvé, notre marquise s'écria : „Vite, un crayon, du papier, j'ai trouvé !" Ce qu'elle avait trouvé, c'était, d'abord,

une disposition ingénieuse, l'escalier de côté, qui permettait d'avoir une grande suite de chambres ; puis des fenêtres qui ouvraient sur les jardins, des portes hautes et larges vis-à-vis les unes des autres, et enfin des murs tapissés d'une autre couleur que l'éternelle teinte rouge. L'on eut pour la première fois, en France, une chambre bleue, qui deviendra *la chambre bleue* de la marquise de Rambouillet.

Un siècle plus tard, en 1710, une autre marquise, mais plus âgée, — elle aura soixante ans passés —, ouvrira elle aussi un salon dans son hôtel de Nevers. L'état des choses était-il le même sous Louis XIV vieilli que sous Henri IV ? Louis XIV, moins tolérant que son grand'père, et à qui on avait fait croire que c'était le vœu de la France entière, avait révoqué l'Edit de Nantes ; et les Jansénistes lui étant à peu près aussi antipathiques que les Protestants, il venait de faire raser Port-Royal. Du reste on ne se massacrait plus, mais le ton des courtisans, des fils des courtisans polis par l'étiquette sévère de la cour du roi-soleil, devenait de plus en plus grossier. Une nouvelle fois les femmes, justement froissées dans leur délicatesse, devaient bien tâcher de refaire l'éducation des enfants mal élevés que nous sommes trop souvent. J'en trouve la preuve dans les mémoires du marquis d'Argenson, qui fut ministre sous Louis XV, le fils du lieutenant criminel de Louis XIV et du Régent. Le marquis, l'un des habitués du salon de Mme de Lambert, à partir de 1718, laissera de sa vieille amie, un aimable portrait. Mais pour l'instant voici, abrégé, le passage de ses Mémoires relatant l'évolution des mœurs de salon.

„Je suis convaincu que du temps où l'hôtel de Rambouillet donnait le ton à la bonne compagnie, l'on écoutait bien et l'on en raisonnait mieux. J'ai encore vu des modèles de ce genre de conversation éloquente et noble, parmi les vieil-

lards de la cour que j'ai fréquentés. Je sais que le précieux a été l'écueil de cette société : je reproche à notre conversation actuelle d'être tombée dans un défaut opposé. Elle ne consiste guère qu'en épigrammes, en historiettes ridicules, en singeries qui n'ont en vue que le mal du prochain, en saillies désobligeante, quelquefois même en face des intéressés." Cela, c'est une circonstance atténuante. ,,On se plaint qu'il n'y a plus de conversation de nos jours en France ; j'en sais bien la raison, c'est que la patience d'écouter diminue chaque jour chez nos contemporains. Six ou sept personnes sont-elles réunies en cercle, il se forme d'abord trois conversations distinctes, qui se traversent l'une l'autre. Quelqu'un m'interroge, je lui réponds de bonne foi et je le trouve déjà lié de conversation avec un autre".

C'est évidemment fort désagréable mais prenons garde qu'il en est un peu de ces plaintes que les générations se transmettent religieusement comme de l'observation de ce vieillard de soixante-dix ans nous disant lorsque nous en avions vingt : ,,Mon jeune ami pourriez-vous m'expliquer pourquoi il n'y a plus de jolies femmes comme de mon temps ?" D'Argenson voudrait trop que la conversation dans un salon soit une sorte de discussion académique, et ce sont sans doute les partisans de cet idéal qui disent de l'Académie, qu'elle est le dernier salon où l'on cause. Est-ce bien causer ? Et un salon où il n'y a pas de femmes, est-ce encore un salon ?

Cette pétulance déplorable tiendrait, selon d'Argenson, au fond du caractère français : ,,mémoire, imagination, vivacité, préjugés, paresse de penser à neuf et d'approfondir, nous voilà tous. Les Gascons, que nous trouvons si superficiels et si ignorants, que sont-ils, sinon le Français outré ? Enfin, sur quelque sujet que ce soit, chacun a mille choses à dire, et rien du tout à penser". D'Argenson n'est pas aimable, il oublie que Montesquieu, l'une des gloires du salon de son amie, est Gascon, et un Gas-

con pensant beaucoup et parlant peu. A coup sûr il l'exceptait de son accusation et avec lui la plupart des habitués de Mme de Lambert. Je vois dans une autre partie de ses Mémoires qu'il dit de Fontenelle qu'il a ce ton de l'hôtel de Rambouillet, mais adouci, perfectionné, moins obscur, moins précieux, et que sa conversation est infiniment agréable. Or, l'hôtel de Nevers se modelait sur Fontenelle, et toute la société, où il a „mille imitateurs"

D'Argenson écrit cela en 1750. Mme de Lambert est morte depuis dix-sept ans : elle et ses invités, avaient fait on le voit, de bonne besogne. Naturellement, ces imitateurs outraient la manière de Fontenelle, qu'il n'était pas aisé d'attraper.

„Son tour d'esprit consiste à présenter aux hommes simples une maxime banale, une proposition commune et rebattue, mais appliquée de telle sorte qu'elle offre aux gens d'esprit un sens tout opposé, fin, neuf et délicat. Il disait au cardinal Dubois, premier ministre d'un jeune roi: *Monseigneur, vous travaillez à vous rendre inutile.* Le gazetier hollandais" (pardon) „crut devoir corriger et mettre *utile.*" Il faut être prudent dans la lecture de Fontenelle. , Pelée dit à Thétis dans l'Opéra du même nom :

Je ne crains rien pour moi, vous êtes immortelle.

Un nigaud du parterre crut que l'acteur se trompait et qu'il devait dire pour *vous.* Mais la délicatesse d'un amant exige qu'il ne songe qu'à sa maîtresse, et nullement à lui même, dans les craintes qui l'agitent" *).

---

*) Nous nous étions promis de n'alourdir ces pages d'aucune note. Ce sera, nous l'espérons, la seule. Mais la faute en est à d'Argenson qui coup sur coup *arrange* deux citations. Le moyen de ne pas les redresser ! Pelée dit à Thétis, IV, 6 :

Jupiter en fureur ne peut rien contre moi
Vous êtes immortelle.

Les habitués de l'hôtel de Nevers ne s'exposaient pas à ces méprises : on n'écoutait pas Fontenelle d'une oreille distraite : on ne l'interrompait pas, j'en suis sûr, pas plus du reste qu'on n'interrompait Montesquieu ni même d'Argenson qui n'avait que vingt-deux ans en 1718, quand il y fit son entrée. Les jaloux auraient bien voulu faire croire que l'on y était pédant. (On disait *lambertinage*, comme on dira *marivaudage*). Rien n'est moins vrai. D'abord la duchesse du Maine allait parfois aux mardis de Mme de Lambert et elle était ennemie de toute solennité. Mlle Delaunay, très prisée de la marquise, était le naturel même. Fontenelle, Marivaux, Malézieu, sont, si l'on veut, des beaux-esprits, mais ennemis de tout pédantisme. Mme de Lambert, fort scrupuleuse sur ce point, ne se rassurait qu'en se disant qu'elle recevait beaucoup plus de gens du monde que des gens de lettres. Elle exagérera même, et lorsqu'une édition subreptice paraîtra, de ses *Avis d'une Mère à son fils*, elle se croira déshonorée. Une femme de condition faire des livres, comment soutenir cette infamie, écrit Fontenelle en souriant.

La conversation n'était nullement guindée à l'Hôtel de Nevers. (A l'hôtel de Rambouillet elle l'était déjà infiniment moins que l'on se plaît à le répéter. Une gaîté franche, et comme de pensionnaires en vacances, y éclatait souvent : qu'on lise Tallemant des Réaux). Et pour l'ennui, ces gens d'esprit

---

Et Fontenelle dit à Dubois, cardinal et premier ministre, dans sa réponse au discours de réception de ce dernier à l'Académie Française :

,,Vous portez sans réserve au jeune Monarque toutes vos connaissances acquises par une expérience éclairée ; vous vous rendez inutile autant que vous le pouvez''. La phrase de d'Argenson est un abrégé élégant, mais quoi, dirait Mlle Delaunay, *le vrai est comme il peut.*

n'avaient aucun effort à faire pour éviter tout ce qui l'engendre, à savoir :

Le triste Sérieux et la Langueur secrète
Par qui les plaisirs sont chassés,
Les Compliments froids et glacés,
Les Nouvelles de la gazette,
Les longs Contes remplis de détails entassés ;
Ou, qui pis est, les Ris forcés,
La Gaieté fausse et contrefaite,
Les Bons mots d'autrui qu'on répète
Et qui même sont mal placés.

C'est un excellent décalogue que Fontenelle a donné là.

A l'Hôtel de Nevers, l'on frondait, à l'occasion, les ordonnances royales, oh ! discrétement (nous sommes au début du règne de Louis XV), et sous forme épigrammatique, s'il est vrai que les deux vers qu'un beau matin on trouva inscrits sur la porte du cimetière de Saint-Médard aient été forgés chez Mme de Lambert. Le diâcre Paris, Janséniste, était mort en odeur de sainteté, en 1727, et sa tombe était devenue un lieu de pèlerinage. Des guérisons s'y produisirent, une foule nombreuse s'y portait continuellement, des phénomènes étranges, des *convulsions*, exaltaient les assistants, la police craignit des troubles, si bien qu'après enquête une ordonnance royale ordonnait à la date du 27 janvier 1732, de murer l'entrée du cimetière. C'est le lendemain de cette fermeture que l'on pouvait lire sur la porte condamnée :

De par le roi défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Le roi, ou ses conseillers, furent maladroits, du reste. La censure produisit son effet habituel, et les

convulsionnaires perdirent, à domicile, toute mesure. C'est ce manque de diplomatie que sans doute le distique visait, et non le scepticisme du roi : les habitués de l'Hôtel de Nevers ne devaient guère croire aux miracles, à commencer par la duchesse du Maine qui aurait écrit ce quatrain :

Un décrotteur à la royale,
Du talon gauche estropié,
Obtint par grâce spéciale
D'être boiteux de l'autre pied.

Quoi qu'il en soit on y avait son franc parler. Une certaine bourgeoise assurait un jour qu'elle connaissait un moyen sûr de se tenir en garde contre les penchants du cœur. ,,Dites-nous le bien vite, s'écrient les jeunes femmes — Eh ! bien, le plus sûr moyen de faire cesser la tentation, c'est d'y succomber.'' On n'est pas moins prude.

Les salons jaloux, les hôtels plutôt, évitaient l'écueil du bel esprit . . . en ne causant pas. Le jeu y avait remplacé la conversation, un jeu d'enfer qui préparera à Law des spéculateurs, et des dupes. Chez Mme de Lambert, on ne jouait ni aux cartes, ni aux échecs. On n'y faisait guère de musique non plus. La conversation étant la seule distraction, l'esprit, un peu comme à Sceaux, devait toujours être sous les armes, moins pourtant qu'à Sceaux, les ,,galères du bel esprit''.

Je suis las de l'esprit, il me met en courroux,
Il me renverse la cervelle:
Lambert, je viens chercher un asile chez vous
Entre La Mothe et Fontenelle.

Hum ! Il a bien dû arriver quelquefois à l'hôtel de Nevers que l'on se fouettât pour se faire sourire. C'est ainsi que Fontenelle en vint à demander, mais

à la duchesse du Maine, justement, un Mardi, la différence entre son Altesse et... une pendule. Comme la princesse ne trouvait pas: „C'est qu'une pendule marque les heures, et que Votre Altesse les fait oublier," répondit Fontenelle. Ce jour là Molière a dû se retourner dans son tombeau, lui qui détestait les pointes et les turlupinades.

„Musset a-t-il écrit autre chose?" demandait un quidam en 1841, à l'occasion du succès patriotique des stances du *Rhin allemand* que Becker s'était attirées. Dieu merci, Musset avait écrit autre chose. Pour Fontenelle, on sait généralement que cet esprit universel ne s'est pas cantonné dans le calembour. Pourtant un certain portrait et une demie-douzaine d'historiettes parfaitement apocryphes qui courent sur son compte, font grimacer les traits de ce sage. Comme Fontenelle était le grand homme du salon de Mme de Lambert, nous souhaiterions redresser les jugements précipités que l'on porte parfois encore sur lui. La maîtresse de maison, l'urbanité même, nous pardonnera de faire passer avant elle le Nestor de ses habitués. Et puis en 1710, Fontenelle a écrit les neuf dixièmes de son œuvre, sa réputation est européenne, tandis que Mme de Lambert, veuve depuis 1686, s'est uniment consacré à l'éducation de son fils et de sa fille. Le fil chronologique nous conduit donc à Fontenelle d'abord.

Les pages précédentes étaient néanmoins une introduction nécessaire: Fontenelle ira régulièrement à l'Hôtel de Nevers, il se rencontrera chez Mme de Lambert avec les gens de lettres en matinée et le soir avec les gens de cour. Le hasard fait parfois bien les choses. Le vaste immeuble construit par Mazarin, que la marquise louera du duc de Nevers, par un bail à vie, et à l'aménagement duquel elle dépensera cent mille francs, se trouve être l'emplacement actuel de la Bibliothèque Nationale. L'ombre de

Fontenelle, membre des trois Académies, et correspondant de toutes les Sociétés savantes à l'étranger doit aimer à y errer encore. De son vivant, il pouvait s'y rendre en quelques minutes à pied par la rue Richelieu, car son ami le Régent le logera au Palais Royal.

I

Justice et Justesse
Devise de Fontenelle

Il y a de Fontenelle, sous le nom de *Cydias*, un portrait terrible par La Bruyère ; il y a aussi de Jean-Baptiste Rousseau une épigramme foudroyante, l'une des plus jolies de la langue française qui excelle en épigrammes.

Mais Fontenelle, du temps de La Bruyère, a trente ans ; il se corrigera, il en aura le loisir : il vivra encore soixante-dix ans, et à quoi servirait de vivre cent ans, sinon à devenir parfait. Fontenelle deviendra parfait et La Bruyère, mort depuis plus d'un demi siècle, ne pourra pas corriger sa caricature.

„Cydias, après avoir toussé, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnements sophistiqués. Différent de ceux qui, convenant de principes et connaissant la raison ou la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentiments, il n'ouvre la bouche que pour contredire : *Il me semble*, dit-il gracieusement, *que c'est tout le contraire de ce que vous dites* ; ou : *Je ne saurais être de votre opinion*; ou bien: *Ç'a été autrefois mon entêtement comme il est le vôtre* ; *mais. . . . il y a trois choses*, ajoute-t-il, *à considérer*. . ., et il en ajoute une quatrième : fade discoureur, qui n'a pas mis plus tôt le pied dans une assemblée qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou de sa philosophie, et mettre en œuvre ses rares conceptions ; car, soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue ni le vrai ni le

faux, ni le raisonnable ni le ridicule ; il évite uniquement de donner dans le sens des autres et d'être de l'avis de quelqu'un : aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené lui-même, pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles. . .
Uni de goût et d'intérêt avec les contempteurs d'Homère, il attend paisiblement que les hommes détrompés lui préfèrent les poètes modernes : il se met en ce cas à la tête de ces derniers, et il sait à qui il adjuge la seconde place. C'est, en un mot, un composé du pédant et du précieux''.

Les écrivains sont gens irritables. Cydias n'était pas si *glorieux*. Il était ,,uni de goût et d'intérêt avec les contempteurs d'Homère'', de là la colère de La Bruyère, enragé partisan des Anciens. Or en mars 1691, l'Académie lui préféra Fontenelle, et, quelques mois après, un poète peu reluisant. La Bruyère devra attendre deux ans (Fontenelle, plus jeune, il est vrai, avait, du reste, subi quatre échecs). La Bruyère ne se le dira pas, et le jour de sa réception, il éclatera. Il louera individuellement La Fontaine, Boileau, Bossuet et quelques autres, et le reste de la Compagnie devra se contenter d'un éloge collectif. Surtout il louera Racine, aux dépens de Corneille. C'était peu chrétien, en présence du frère, Thomas, et du neveu, Fontenelle. Mais, bast ! ce dernier avait dit dans son discours que le nom de Corneille *effaçait* les autres noms. La Bruyère, plus racinien que Racine, malmenait les *vieillards* qui ,,n'aimaient peut être dans *Œdipe* que le souvenir de leur jeunesse''. Bref il heurtait comme à plaisir à la fois les ,,modernes'', et les ,,normands''. Fontenelle, ou quelqu'un de ses amis, répondit par un article satirique inséré dans le *Mercure galant*. La Bruyère riposta par une préface à son discours et par ce portrait fielleux de Cydias.

Ajoutons qu'entre Fontenelle et Racine avec Boileau, il y avait eu une petite guerre d'épigrammes

et de couplets satiriques. C'est qu'en 1680, Fontenelle avait commis une tragédie, *Aspar*, non imprimée, circonstance atténuante, mais représentée et cela suffit, Racine aidant, à la rendre immortelle.

> Ces jours passés chez un vieil histrion,
> Un chroniqueur émut la question
> Quand dans Paris commença la méthode
> De ces sifflets qui sont tant à la mode.
> ,,Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer".
> Gens pour Pradon voulurent parier.
> ,,Non, dit l'acteur ; je sais toute l'histoire
> ,,Que par degrés je vais vous débrouiller :
> ,,Boyer apprit au parterre à bâiller ;
> ,,Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
> ,,Pommes sur lui volèrent largement ;
> ,,Mais quand sifflets prirent commencement,
> ,,C'est (j'y jouais, j'en suis témoin fidèle)
> ,,C'est à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle."

Voilà, grâce à Racine un point d'histoire littéraire élucidé : l'origine des sifflets. Et voilà qui s'appelle faire d'une pierre trois coups. Le *tendre* Racine n'était pas toujours *doux* ; l'on conçoit que le patient Fontenelle se soit laissé aller à dire un jour, en exagérant : ,,Boileau est dévot et méchant, Racine est plus dévot et plus méchant."

Pour le portrait, nous croyons que le pénétrant La Bruyère se trompe en disant vrai, mais en ne disant pas tout. Nous ne relèverons pas les touches successives du peintre. Nous comptons bien que Fontenelle, dans la suite de cette étude, se chargera de les corriger. Mais si nous avons tenu à le citer presqu'en entier, c'est que nous avons là un témoignage criant de sincérité de l'impression que pouvait faire, à la fin du dix-septième siècle, sur l'esprit de La Bruyère et de quelques autres sûrement, une façon d'être, de sentir, de penser, d'agir, bref une

sensibilité différente de la leur. Or c'est l'évolution des goûts et le lent affleurement d'une sensibilité nouvelle qui est proprement l'objet que nous nous proposons.

A ce titre, l'homme sur qui on aura les yeux fixés pendant un demi-siècle et qui faisait paraître en 1678 déjà, dans le numéro de janvier du *Mercure*, une certaine *Description de l'Empire de la Poésie*, est représentatif. Cet Empire, et son symbolisme transparent, rappelaient fortement la *Carte du Tendre* pour laquelle Boileau et avec lui les partisans des Anciens, n'avaient pas eu assez de sarcasmes. Fontenelle n'en a cure. „Cet Empire est un grand pays très peuplé. Il est divisé en haute et basse Poésie. La haute Poésie est habitée par des gens graves, mélancoliques, renfrognés, et qui parlent un langage qui est à l'égard des autres provinces de la Poésie ce qu'est le Bas-Breton pour le reste de la France.” Il était difficile à Racine et à Boileau de ne pas s'y reconnaître. En 1678 Molière est mort depuis cinq ans ; son ami Boileau continuera de lutter contre cette préciosité qui était pour eux l'abomination de la désolation et La Bruyère viendra à la rescousse.

Leurs efforts seront vains et la lettre anonyme que Mlle Delaunay écrira à Fontenelle, et qui la fera sortir de son obscurité justement est toute imprégnée de son influence comme en témoigne la comparaison avec la réponse de Fontenelle qui se défend spirituellement contre l'accusation de crédulité. Il s'agissait d'une Mlle Testart, d'un *Esprit* et de *bruits* inexpliqués. Fontenelle, en galant homme, s'était tenu sur l'expectative. Les signatures sont véritablement quasi interchangeables. Leur ami commun, Mr. Brunel communiquait à Mlle Delaunay les écrits du secrétaire de l'Académie des Sciences, mais pour une telle similitude, la vocation de disciple,

assez générale chez les femmes, ne suffit pas: il faut une harmonie préétablie.

Du reste quelques années plus tard, l'on aura une preuve plus éclatante de cette influence générale de Fontenelle. Une société de beaux-esprits de Bordeaux avait fondé vers 1712, une Académie. Montesquieu qui y fut admis en 1716, entreprit — signe des temps — de la transformer en société savante. „On jugea, dit d'Alembert, qu'une expérience bien faite serait préférable à un discours faible ou à un mauvais poème, et Bordeaux eut une Académie des sciences" Montesquieu fonde en 1717 un prix d'anatomie, lit des mémoires sur l'écho, sur l'usage des glandes rénales, sur le flux et le reflux, etc., et prononce des discours qui sont tout à fait dans la manière de Fontenelle dont il devait devenir le collègue à l'Académie en 1728, mais qu'il rencontrera bien avant chez Mme de Lambert où leurs atomes s'accrocheront.

Il y a dans Cydias un trait qui n'a dû s'appliquer à aucune époque à Fontenelle. C'est le „n'ouvrant la bouche que pour contredire". Par quel art avez-vous tant d'amis et pas un ennemi, lui demandait quelqu'un. (La Bruyère était sûrement mort) — Par ces deux axiomes, dit Fontenelle ; *tout est possible* et *tout le monde a raison*. Il disait aussi „Les hommes sont sots et méchants, mais tels qu'ils sont j'ai à vivre avec eux et je me le suis dit de bonne heure." Et il se l'est dit longtemps. Un demi siècle après sa réception à l'Académie française, ses collègues voulant célébrer une époque aussi rare et donner des marques particulières d'estime à Fontenelle, le nommèrent directeur, par acclamation, et dans une séance publique en son honneur le 25 août 1741, Crébillon le Tragique lut un poème de circonstance d'où nous extrayons ces vers.

,,Loin de s'enorgueillir de l'éclat de son nom,
Modeste, retenu, simple, même timide,
On dirait quelquefois qu'il craint d'avoir raison,
Et n'ose prononcer un avis qui décide."

Non, vraiment je ne crois pas qu'il se soit complu à froisser les amours-propres de ses interlocuteurs. Et ce n'aura pas été par dédain, ni par diplomatie, comme pourraient le faire croire ces axiomes et cette observation désabusée, mais par suite de son naturel aimable.

Fontenelle était né sociable. C'est pour cela peut-être, qu'il ne s'est pas marié, c'est aussi parce que ce moyen de se hausser sur l'échelle des vertus aurait été pour ce sage une superfétation.

,,La Providence, dit cet ironiste de Renan, qui veille à l'éducation des grandes âmes et travaille sans cesse à leur perfection, prépara à Marc—Aurèle la plus pénible des épreuves, une femme qui ne le comprit pas ,,La Providence ne s'y prit pas de même façon pour perfectionner Fontenelle, qui véritablement avait une âme de célibataire.

Dans les nœuds de l'hymen à quoi bon m'engager ?
Je suis un, cela doit suffire.
Si j'étais deux, mon état serait pire :
C'est bien assez de moi pour me faire enrager.

Ta, ta, ta ! je soupçonne Fontenelle d'avoir signé un traité de paix, secret, avec lui-même, mais Dieu, que l'on ne trompe pas, lui prépara ,,la plus pénible des épreuves" en plaçant auprès de ce sage, ennemi de toute dispute, le plus grand disputeur que la terre ait porté, son neveu Richer d'Aube dont la réputation était si bien assise que Rulhières s'en servit pour illustrer sa charmante épitre sur *les Disputes.*

Auriez-vous par hasard connu feu Monsieur d'Aube
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube ? . . .

Au sortir d'un sermon la fièvre le saisit,
Las d'avoir écouté sans avoir contredit ;
Et, tout près d'expirer, gardant son caractère,
Il faisait disputer le prêtre et le notaire.

Or Fontenelle, à quatre-vingts ans, alla se fourrer chez son neveu. Ce dernier, un jour, était d'une colère effroyable parce qu'il voulait que les deux porteurs de Fontenelle, presqu'aussi vieux que leur maître, le portassent aussi. Ils résistent, et l'un surtout, un nommé Mathieu, se fâche. M. Daube vient tout enflammé auprès de son oncle, qui ferme les yeux, s'enfonce dans son fauteuil et écoute jusqu'au bout sans interrompre, sans sourciller. Quand le neveu croit l'avoir bien échauffé, il se tait et Fontenelle dit avec un grand calme : „Il faut à présent écouter Mathieu — Comment ! un coquin qui n'aime que le vin ! — Eh ! que voulez-vous que Mathieu aime ?"

Les porteurs de chaise de Fontenelle avaient raison de résister au neveu : l'oncle, qui n'était jamais chez lui ne les laissait pas chômer. Ils lui étaient fidèles néanmoins, puisqu'ils vieillissaient avec lui. C'est que Fontenelle était attentif à ménager leurs pas, comme nous l'apprend une épitre de Piron. Vers l'époque de cette querelle justement, la vieille amie de Fontenelle, Mme de Tencin, déménagea et mit entre elle et lui „la rivière et les Tuileries". Fontenelle demeurant au Palais-Royal, c'est donc qu'elle alla se loger sur la rive gauche.

Deux serviteurs, auparavant
L'un derrière, l'autre devant,
Et moi, tant bien que mal à l'aise,
Entre la goutte et mes vieux ans,
Ecuyers assez déplaisants,
Empaqueté dans une chaise

Chez cette dame, à petit bruit,
Depuis nombre et nombre d'années,
Tous les jolis jours que Dieu fit
Nous allions les après-dinées.

J'arrivais là sans m'échauffer :
Peu de pas en faisaient l'affaire.
Là, près d'elle, nonagénaire,
J'achevais de philosopher,
Passant le temps de ma visite
Au centre d'un cercle d'élite,
Attentif à ma faible voix ;
Y parlant beaux-arts et nature,
Science et littérature,
Même y politiquant parfois. . . .

Ce dernier couplet nous peint au vif Fontenelle causeur. Devra-t-il dire adieu à ses chères habitudes ? Les Tuileries, tout entourées de grilles, sont propriété privée, et propriété royale : le public n'y entre pas. Les porteurs de Fontenelle devraient les contourner ? Quel détour ! Sans compter

Que ce serait acte peu sage
Et tout des plus irréguliers,
Qu'un homme lettré de mon âge
Prit le chemin des écoliers

Bref, Piron demande au roi la permission pour Fontenelle de traverser les Tuileries, afin d'être plus tôt chez son amie. Je pense que Louis XV écrivit *Bon* sur ce placet car, quelques mois plus tard, Fontenelle se trouve chez Mme de Tencin, avec Montesquieu, Helvétius et beaucoup de gens de lettres ou de savants réunis pour écouter la lecture d' *Aristomène*, une tragédie que l'on venait de représenter et qui était d'un jeune auteur nouvellement arrivé à Paris, de Marmontel qui nous raconte lui-même la scène dans ses vivants *Mémoires*. „J'eus besoin

de tous mes poumons pour me faire entendre de Fontenelle ; et quoique bien près de son oreille, il me fallait encore prononcer chaque mot avec force et à haute voix. Mais il m'écoutait avec tant de bonté qu'il me rendait doux les efforts de cette lecture pénible."

Nous sommes en 1749, Mme de Tencin mourra en décembre, Mme Geoffrin prendra sa succession, et Marmontel qui sera son protégé, nous introduira auprès d'elle et de ses invités. Mais déjà il les a observés à la dérobée chez Mme de Tencin et nous avons, dans sa fraîcheur, l'impression que faisaient sur un jeune provincial lettré ces causeurs illustres ou célèbres. ,,Dans Marivaux, l'impatience de faire preuve de finesse et de sagacité perçait visiblement. Montesquieu, avec plus de calme, attendait que la balle vint à lui, mais il l'attendait. Fontenelle seul la laissait venir sans la chercher ; et il usait si sobrement de l'attention qu'on donnait à l'entendre, que ses mots fins, ses jolis contes n'occupaient jamais qu'un moment" L'excellent Fontenelle !

Un soir que rentrant de chez Mme de Tencin, il s'était endormi au coin du feu, une étincelle vola sur sa robe de chambre; il ne s'en aperçut pas, et, quand il fut couché, le feu prit par la robe de chambre à toute la garde-robe. Mr. d'Aube, réveillé, donne des ordres, gronde son oncle, et quand tout est fini, il gronde encore ; enfin il revient si souvent à la charge, fait tant de questions, tant de raisonnements et de démonstrations à propos de cette robe de chambre, que Fontenelle, presque impatienté, lui répond : ,,Je vous promets que si je mets une autre fois le feu à la maison, ce sera autrement". Cette sagesse fut perdue, Sainte-Beuve, qui rapporte cette anecdote, nous apprend que ce sévère Caton se rendait impossible à tout le monde. La longanimité de Fontenelle

fut récompensée néanmoins : Mr. d'Aube mourut, et Vcltaire lui décocha ce viatique :

,,Qui frappe là ? dit Lucifer
— Ouvrez, c'est d'Aube." Tout l'enfer,
A ce nom, fuit et l'abandonne.
,,Oh, oh ! dit d'Aube, en ce pays
On me reçoit comme à Paris :
Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais personne."

Fontenelle s'achemina vers ses cent ans, et s'il vécut un siècle, soyons sûrs que c'est parce qu'il se garda de toute émotion inutile et ne fut jamais gratuitement agressif.

,,M. de Fontenelle a toujours eu cette qualité bien excellente pour un homme tel que lui ; il loue les autres sans peine", écrit Montesquieu : comment donc La Bruyère a-t-il pu accuser Cydias de ,,n'ouvrir la bouche que pour contredire" ?

Il lui reprochait d'être propre à tout. (N'est pas universel qui veut) ,,Prose, vers, que voulez-vous ? Cydias réussit également en l'un et en l'autre. Demandez lui des lettres de consolation, ou sur une absence, il les entreprendra ; prenez-les toutes faites et entrez dans son magasin, il y a à choisir." Que la façon d'écrire de Fontenelle devait déplaire à la Bruyère ! Et pourtant, Fontenelle est plus fleuri, plus imagé, mais il y aurait bien des rapprochements à faire dans leurs styles, et dans leur commune façon d'amener le trait final.

Pour les vers avouons avec son amie Mme de Lambert que Fontenelle les faisait en ,,homme d'esprit et non pas en poète." C'est fâcheux. ,,A-t-elle de l'esprit ? demandait quelqu'un d'une jeune fille — Comme une rose, lui répondit-on." Il n'est pas mauvais que les poètes aient de l'esprit de cette façon là. Ce n'est pas du tout le cas pour Fontenelle. On sourit, on n'est pas ému, comme on le verra

par le sonnet qui suit, fort joliment troussé, et que nous sommes heureux d'exhumer du volume de vers de ses œuvres d'où personne, à coup sûr, n'irait le déterrer.

Je suis (criait jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine il courait après elle,
Et lui contait pourtant la longue kyrielle
Des rares qualités dont il était orné),

Je suis le Dieu des Vers, je suis bel-esprit né ;
Mais les Vers n'étaient point le charme de la Belle.
Je sais jouer du Luth, arrêtez. Bagatelle,
Le Luth ne pouvait rien sur ce cœur obstiné.

Je connais la vertu de la moindre racine,
Je suis par mon savoir Dieu de la Médecine.
Daphné fuyait encor plus vite que jamais.

Mais s'il eût dit : Voyez quelle est votre conquête,
Je suis un jeune Dieu, toujours beau, toujours frais ;
Daphné, sur ma parole, aurait tourné la tête.

Ainsi versificateur adroit, mais poète, non.

Il a du reste bien mérité de la poésie en écrivant les petites vies des poètes qui sont représentés dans les cinq volumes de Barbin, de 1692, le *Recueil des plus belles pièces des Poètes français depuis Villon jusqu'à Benserade*. Fontenelle, dans ces élégantes notices, trouvait sa vocation et se faisait la main en attendant les magistraux *Eloges* des Savants.

La Bruyère n'a pu les connaître, mais il omet de nous dire que dans ce magasin il y avait, en 1686 déjà, un livre tout nouveau dans la littérature française. Ce que Descartes avait fait pour la philosophie, Pascal et Bossuet, pour la théologie, ce que Montesquieu fera pour la Jurisprudence et Buffon pour l'Histoire naturelle, Fontenelle venait de le faire pour la science en rendant l'astronomie accessible

aux marquises par ses *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*. Du moins il donnera aux ignorants, qui sont „ses véritables marquises'', le goût de ces questions élevées. Cette *Pluralité* sera son Cid, et pendant plus d'un demi-siècle il va être le Vulgarisateur qui a du génie pour son propre compte.

En 1694 Fontenelle avait donc déjà publié, outre ses *Entretiens*, les *Dialogues des morts*, les *Lettres du chevalier d'Her...*, qui dès qu'elles parurent se glissèrent à la suite des Dialogues et de la Pluralité „et que je n'ai jamais avouées," dit ce saint homme de Fontenelle, *l'Histoire des Oracles*, des *Poésies Pastorales*, accompagnées d'une *Digression sur les Anciens et les Modernes* qui n'arrangera pas ses affaires avec les Racine et les Boileau, une tragédie, deux opéras. Et tout cela, qui forme six à sept volumes de ses œuvres sera contre-balancé par les deux volumes d'Eloges de ses collègues, les Savants, qu'il verra mourir à partir de 1699, jusqu'en 1740. Dans ces Eloges, modèles d'un genre innové par Fontenelle, le savant, le philosophe, le grand esprit et non plus le Bel Esprit seulement, donnera toute sa valeur. Mais La Bruyère, s'il pouvait le pressentir, n'a pu en être témoin. Il mourut en 1696, c'est l'année suivante que Fontenelle deviendra le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

Elle avait été fondée en 1666, et avait produit d'excellents ouvrages „mais il faut avouer, dit M. de Fouchy dans son Eloge de Fontenelle, son prédécesseur, que les Sciences, et *même la plus grande partie de leur réputation* ne passaient guère alors le petit nombre de ceux qui les cultivaient. M. de Ponchartrain, sollicité par feu M. l'abbé Bignon, conçut le noble dessein de les faire aimer et respecter de ceux même qui n'en faisaient pas leur principale occupation. Il ne fallait pour cela que les faire connaître mais c'était là le

point de la plus grande difficulté. Les Muses des Mathématiques et de la Physique habitent une région lumineuse et agréable ; mais l'accès de leur sanctuaire est difficile et épineux. Il fallait trouver un homme, etc. . ."

Cet homme était tout trouvé. Fontenelle, qui semble avoir été créé par un décret nominatif de la Providence, avait donné des gages par sa Pluralité des Mondes. Il fut élu. En 1699 le nombre des académiciens s'élèvera de seize à cinquante. De nouvelles sections seront créées. Ce sera un véritable *Renouvellement*. La bataille sera gagnée: Fontenelle, le premier, relatera en français les travaux de l'Académie des Sciences, les dames qui ne savaient pas toutes le latin comme Mlle Delaunay, pourront le lire, ,,elles auront même *l'audace* de venir se montrer à des assemblées si savantes", elles courront en foule aux dissections de Duverney, le célèbre anatomiste qui fit un si singulier compliment à Mlle Delaunay ,,la fille de France qui connaît le mieux le corps humain".

C'est tout ce mouvement des esprits que verront de mauvais œil ou que ne comprendront pas Boileau et les attardés du dix-septième siècle. Voltaire, représentant attitré du dix-huitième siècle, a bien donné à Fontenelle quelque coup de patte. Micromégas, paru en 1752, se termine par un éloge à l'adresse du secrétaire de l'Académie des Sciences de Paris, mais dans les premiers chapitres, le secrétaire de Saturne avait fortement écopé. C'est qu'à l'inverse de Fontenelle, entre une malice spirituelle et l'indulgence, ce grand moqueur n'hésita jamais. Mais Voltaire, très Français, ne méprise pas tout ce dont il rit. Pour Fontenelle en particulier, l'année précédente il avait fait en sa faveur une unique exception: c'est le seul vivant dont il parle dans son *Siècle de Louis XIV*. A vrai dire, en 1751, Voltaire

aurait sans doute trouvé difficilement une deuxième illustration survivante du dix-septième siècle. Mais vingt ans auparavant il l'avait mis en bonne place dans son *Temple du Goût.* La Critique vient de régler les rangs de La Motte et de Jean-Baptiste Rousseau, — de ce La Motte qui s'était *encanaillé*, malheureusement, de ce petit Fontenelle, avait dit Boileau — quand tout à coup ,,l'un pâlit de colère, et l'autre tressaillit de joie à l'aspect d'un homme qui était depuis longtemps dans ce temple ; *tantôt à une place, tantôt à une autre.*"

C'était le *discret* Fontenelle
Qui par les beaux-arts entouré
Répandait sur eux, à son gré,
Une clarté douce et nouvelle . . .
Avec Quinault il badinait,
Avec Mairan il raisonnait ;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume et la lyre.

Le *discret* Fontenelle. C'est assez cela. Voltaire avait dit d'abord *le sage*, et il l'appellera enfin plus tard, dans une Epitre à Mme Denis, le Normand Fontenelle. Si Voltaire avait continué, jusqu'où serait-il descendu ?

Pour tout dire, Voltaire, qui continue en prose, estime surtout en Fontenelle ,,l'auteur des *Mondes*," (lui-même écrira *l'Essai sur les Mœurs* pour Mme du Châtelet), de *l'Histoire de l'Académie* et. . . de l'opéra *Thétis et Pelée*". Voltaire aimait également beaucoup Quinault, et le seul reproche qu'il fit à Boileau était de s'être montré si cruel à son égard. Boileau et Quinault se réconcilieront, mais ce sont de ces mariages de raison. . . . La Bruyère, Racine, Boileau ne pouvaient guère le goûter et ils devaient détester plus cordialement encore Fontenelle. C'est pourquoi il est intéressant de noter que Voltaire qui est du

dix-septième siècle, littérairement, par tant de côtés, qui admire sans réserve le *divin* Racine, ait aimé ces „opéras si agréables” de Quinault, qu'il appelle „le Poète des grâces”. Pour *Thétis et Pelée*, il fut joué une première fois en 1689 et fort applaudi. Plus de soixante ans après, en 1752 (Fontenelle a quatre-vingt-quinze ans), on le reprendra avec le même succès. Boileau et La Bruyère auraient dû s'avouer vaincus. Avoir contre soi un goût persistant trois quarts de siècle, et Voltaire . . . Je crois bien que tout le monde prend pour un trait satirique, le dernier vers d'un sixain que Voltaire écrivit à la gloire de Fontenelle.

> L'ignorant l'entendit, le Savant l'admira;
> Né pour tous les talents, il fit un Opéra.

L'on ne songe pas, sans doute, à ces vers du *Temple du Goût* que nous avons cités ni surtout aux lignes qui les suivent.

La Harpe veut que Voltaire ait ajouté *Thétis et Pelée* pour faire pièce à Jean-Baptiste Rousseau, qu'il ne portait pas dans son cœur, dont les épigrammes volaient de bouche en bouche mais dont les deux opéras étaient tombés. Qui le dira ? On peut aussi bien supposer que s'il exagéra quelque peu l'éloge, ce fut parce qu'il se récitait la fameuse épigramme qui courait le monde depuis trois à quatre ans.

> Depuis trente ans un vieux berger normand
> Aux beaux esprits s'est donné pour modèle ;
> Il leur enseigne à traiter galamment
> Les grands sujets en style de ruelle.
> Ce n'est le tout : chez l'espèce femelle
> Il brille encor, malgré son poil grison,
> Et n'est caillette, en honnête maison,
> Qui ne se pâme à sa douce faconde.
> En vérité, caillettes ont raison :
> C'est le pédant le plus joli du monde.

Jean-Baptiste l'a distillée vers 1726; *depuis trente ans*, cela nous remet en 1696, juste l'année de la mort de La Bruyère. Jean-Baptiste a recueilli son héritage: son épigramme se termine par le même trait final que le portrait de Cydias. Il lui appartenait d'épouser les querelles des partisans des Anciens car „il tenait à honneur d'avoir appris de Boileau tout le peu qu'il savait du métier de la poésie." Seulement en 1726 il a quitté Paris depuis longtemps. Il a dû s'enfuir en 1712 et il vivra en Suisse, à Vienne, à Bruxelles, à La Haye.

Or à Paris était resté quelqu'un à qui le style et les façons de Fontenelle devaient pour le moins déplaire autant qu'à Jean-Baptiste: Mathieu Marais, le correspondant, l'ami, le dévot de Bayle, et qui voyait aussi assidûment Boileau, „la raison incarnée". Mathieu Marais a tenu fort exactement, pendant sa vie, un *Journal* fort précieux qui forme quatre volumes bourrés de renseignements sur la littérature, sur le monde des écrivains et sur la politique du premier tiers du dix-huitième siècle. Il ne rate jamais Fontenelle. En 1726 justement, l'année de l'épigramme, Fontenelle, alors Directeur de l'Académie Française, reçut Mirabaud, un nouvel académicien, et Mathieu Marais prit plaisir à relever dans son discours quelques traits, qu'il grossit, de cette *douce faconde*.

Un an se passe et Fontenelle lit à l'Académie des Sciences, cette fois, son *Eloge de Newton*. Cet *Eloge* est merveilleux, écrit Mathieu Marais à la date du 21 janvier 1728, et ne pouvait être fait que par un aussi grand mathématicien que M. de Fontenelle, qui a su donner une idée nette d'une matière aussi inconnue. Le parallèle de Descartes et de M. Newton est de main de maître." Mathieu Marais s'avoue vaincu, à l'inverse de Boileau et de Racine morts impénitents. C'est que Boi-

leau ni Racine n'avaient nul goût pour les sciences, nulle curiosité pour leurs résultats généraux ou leurs vues d'ensemble: nous n'avons pas voulu dire autre chose en parlant des attardés du dix-septième siècle. Ce qui pouvait paraître une impertinence était simplement une constatation des limites de ces très grands esprits.

Et puis le tour précieux dans Fontenelle les aurait toujours empêchés de le prendre comme guide. Voltaire lui même, s'il cite les *Mondes*, ne parle pas des *Dialogues des morts*. C'est qu'il ne pouvait les souffrir. Le défaut de Fontenelle dans cet ouvrage, dit-il dans une lettre à Frédéric II, est qu'il veut toujours avoir de l'esprit, il soutient le pour et le contre et ne veut que briller. Fontenelle me paraît dans ces *Dialogues* le plus amusant joueur de passe-passe que j'aie jamais connu. C'est toujours quelque chose et cela amuse." Ce jugement, qui n'est pas, il est vrai, destiné à la publicité, ne laisserait pas d'inquiéter. Fontenelle amuse Voltaire tandis qu'il avait irrité La Bruyère, mais pour tous les deux il n'aurait voulu que briller. Voltaire dira dans son *Siècle de Louis XIV* qu'on remarque dans les *Dialogues* l'esprit de Voiture, mais plus étendu et plus philosophique. C'est un premier redressement, en attendant que Nietzsche exalte ces paradoxes suggestifs et profonds que Fontenelle n'émettait pas au hasard ni simplement pour briller. Voltaire défenseur des saines doctrines, et ennemi du paradoxe! Ce serait inquiétant . . . pour Voltaire. C'est le vernis et les paillettes qui, en évoquant Voiture, lui auront voilé la solidité du fond.

Voiture, Fontenelle, Marivaux ne disaient en somme rien qui vaille au classique Voltaire. Après quelque tension dans leurs rapports, il fera des avances à Marivaux „ce peseur d'œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée" mais ce sera

encore, comme pour Boileau et Quinault, un mariage de raison.

Entre Fontenelle et Marivaux au contraire il y avait affinité. Les *Lettres du chevalier d'Her...* sont déjà du marivaudage. Aussi quoi qu'il y ait plus de trente ans de différence entre eux, lorsqu'ils se rencontrèrent chez Mme de Lambert, ils se reconnurent. Même horreur du bruit; Marivaux était seulement plus *impatient* de briller, nous a dit Marmontel. Il devait donc être également plus susceptible. ,,Il faut passer les expressions singulières à M. de Marivaux, ou renoncer à son commerce'', disait Fontenelle chez Mme de Tencin. Marivaux crut entrevoir de la raillerie dans ce mot. Fontenelle s'en aperçut, et comme il n'avait voulu dire qu'une chose obligeante, il ajouta aussitôt : ,,M. de Marivaux, ne vous pressez pas de vous fâcher quand je parlerai de vous''. Cela les peint tous deux. Même simplicité dans la façon de rendre service. C'est cette habitude de faire le bien qui fait croire que leurs qualités tiennent plutôt à l'esprit qu'au cœur. On oublie que l'*habitude de faire le bien* est la définition même de la vertu. Marivaux était souffrant. ,,Mon ami, dans la situation où vous vous trouvez, on peut avoir besoin d'argent; les véritables amis ne doivent pas attendre qu'on leur demande, leur cœur doit deviner. Voici une bourse de cent louis que je laisse à votre disposition. — Je les regarde comme reçus, répond Marivaux; je m'en suis servi et je vous les rends avec toute la reconnaissance qu'un tel service exige''.

Même amour du paradoxe. On connait assez *Le Jeu de l'amour et du hasard*, qui s'apparenterait aux *Lettres galantes*, mais on connaît moins le *Prince travesti*, et l'*Ile des Esclaves*, représentées pour la première fois en 1724 et 1725. Dans le *Prince travesti*, il y a un amour coup de foudre. Cela n'est un para-

doxe que par rapport à Marivaux qui nous a habitués à donner à l'amour une naissance plus modeste. Mais il n'y a pas que l'amour dans cette pièce en trois actes que le *Mercure* appelle comédie héroïque. On y trouve aussi une peinture mordante du courtisan, du ministre apparemment dévoué aux intérêts de son maître, mais que son ambition personnelle meut exclusivement. On songe à Figaro. Or Beaumarchais ne naîtra que dans huit ans. Il y a telle scène où ce courtisan cynique passe de l'insolence à la bassesse, qui n'est pas indigne de Shakespeare.

L'*Ile des Esclaves* est un chapitre de l'*Origine et des fondements de l' Inégalité*, trente ans avant Rousseau et deux siècles avant les convulsions actuelles de l'Europe, qui rappellent étrangement la donnée de Marivaux. Des esclaves se sont révoltés et ont pris la place de leurs maîtres qui à leur tour doivent les servir pendant trois ans. C'est le temps exigé pour la cure morale. Car ces *bons* révoltés considèrent moins leurs maîtres comme leurs esclaves que comme leurs malades qu'ils comptent en trois ans rendre sains ,,c'est-à-dire humains, raisonnables et généreux pour toute leur vie. Quand ils auront souffert, ils sauront mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres''. Cette comédie satirico-sociale se termine en idylle : les maîtres sont guéris, les esclaves se replacent d'eux-même sous le joug. Mais peut-on encore parler de joug ? quand on lit les derniers mots de la pièce: ,,La différence des conditions n'est qu'une épreuve que les Dieux font sur nous''. C'est la morale évangélique et la solution Tolstoïenne.

L'un des derniers biographes de Marivaux passe complétement sous silence ces pièces et beaucoup d'autres. Elles sont précieuses pour notre but. Elle montrent l'ingéniosité et l'agilité des esprits dans le premier tiers déjà du dix-huitième siècle. ,,Il s'est répandu depuis un temps un esprit

philosophique presque tout nouveau" dit Fontenelle en 1732 dans le panégyrique de son ami La Motte. Les *Lettres Persanes*, ce spirituel kaléidoscope d'observations et d'idées profondes, sont parues depuis onze ans déjà, en 1721. Certes chez Mme de Lambert et chez Mme de Tencin où se rencontrent Fontenelle, Montesquieu et Marivaux, mille questions devaient s'y agiter qui nous mettent à cent lieues, comme nous sommes à cent ans, de l'Hôtel de Rambouillet.

Si Voltaire a oscillé dans son appréciation, l'un des pairs de Fontenelle, le savant d'Alembert, portait ce beau jugement dans son „*Discours préliminaire de l'Encyclopédie*" l'année même du *Siècle de Louis XIV*. „Fontenelle a appris aux savants à secouer le joug du pédantisme. Supérieur dans l'art de mettre en leur jour les vérités les plus abstraites, il a su par beaucoup de méthode, de précision et de clarté, les abaisser à la portée des esprits qu'on aurait cru les moins faits pour les saisir."

La Vulgarisation est parfois malmenée par les Spécialistes qui la jugent pour le moins inutile ou lui reprochent de rapetisser la Science. On pourrait leur répondre que si la lumière descend, elle ne s'abaisse pas, et que pour Fontenelle ce don de la clarté et de la simplification se rattachaient à une qualité plus précieuse qui l'apparente aux philosophes : Fontenelle était non seulement un esprit penseur, comme l'appelait Bayle, mais un esprit généralisateur. Sa spécialité, si l'on y tient, ce serait véritablement la généralisation (Auguste Comte souhaitait de tels spécialistes). Fontenelle a nettement montré la solidarité des sciences : „toutes les vérités deviennent plus lumineuses les unes par les autres", dira-t-il dans la *Préface* de son *Histoire du renouvellement de l' Académie des sciences.* Il ne veut

pas que l'on se lasse de faire des expériences et de colliger des faits et des textes. Mais il ne veut pas davantage que les arbres empêchent de voir la forêt. Dans des pages posthumes *sur l'Histoire* rédigées en partie vers 1680, et qui ne sont qu'un fragment d'une œuvre plus importante qu'il révait d'écrire on trouve des choses bien curieuses.

„La plupart des gens ne font qu'errer sans fin dans lesdétails, et ne s'avisent point de remonter jusqu'aux principes généraux, où tous les détails se réunissent et se confondent. Entasser dans sa tête faits sur faits, retenir bien exactement des dates, se remplir l'esprit de guerres, de traités de paix, de mariages, de généalogies, voilà ce qu'on appelle savoir l'Histoire. Mais ceux qui sont chargés de cette sorte de science là, savent-ils quels sont les ressorts du cœur humain qui ont causé tous ces événements ? Ce n'est point l'Histoire des révolutions des Etats, des guerres et des mariages des Princes qu'il faut étudier mais sous cette Histoire il faut développer celle des erreurs et des passions humaines qui y est cachée.

Quelqu'un qui aurait bien de l'esprit, en considérant simplement la nature humaine, devinerait toute l'Histoire passée et toute l'Histoire à venir, sans avoir jamais entendu parler d'aucuns événements. Il dirait : la nature humaine est composée d'ignorance, de crédulité, de vanité, d'ambition, de méchanceté, d'un peu de bon sens et de probité par dessus tout cela, mais dont la dose est fort petite en comparaison des autres ingrédients. Donc ces gens là feront une infinité d'établissements ridicules et un très petit nombre de sensés ; ils se battront souvent les uns avec les autres, et puis feront des traités de paix presque toujours de mauvaise foi ; les plus puissants opprimeront les plus faibles, et tâcheront de donner à leurs oppressions des apparences de justice, etc.

Cette méthode d'apprendre l'Histoire ne serait assurément pas mauvaise; on serait à la source des choses, et de là on en contemplerait en se divertissant" (hum !) „les suites qu'on aurait déjà prévues".

Si savoir c'est prévoir, Fontenelle a assez bien prévu, et longtemps d'avance, certains accidents

de l'Histoire au vingtième siècle. Que n'a-t-il écrit cette *Histoire de l' Histoire*, qu'il rêvait, belle expression d'un esprit synthétique. ,,Ce n'est pas une science de s'être rempli la tête de toutes les extravagances des Phéniciens et des Grecs, mais c'en est une de savoir ce qui a conduit les Phéniciens et les Grecs à ces extravagances. Tous les hommes se ressemblent si fort qu'il n'y a point de peuple dont les sottises ne nous doivent faire trembler".

Et nous porter à l'indulgence, a-t-il sûrement pensé. Le sentiment de solidarité, de solidarité dans la sottise, devrait suffire à détendre les rapports entre les nations. Supportons-nous les uns les autres puisque, apparemment, c'est trop nous demander que de nous aimer.

Mais peut-être que les nations sont comme les individus dont chacun ici-bas est le démon chargé d'en tourmenter un autre, répétait la mère du Régent, la princesse Palatine. Bizarre vision que celle d'une humanité, tour à tour martyre et bourreau dansant autour d'un poteau de torture qu'elle s'est dressé à elle-même. Et pour quelle fin ? Le perfectionnement moral des êtres imparfaits que nous sommes ?

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

Soit, cet héroïque apprenti fera de nécessité vertu (c'est le cas de le dire), mais est-il nécessaire que l'homme soit le dispensateur de la douleur ? Encore un degré et c'est Renan qui aura raison, qui imaginait qu'au ciel les martyrs remercieraient leurs bourreaux de les avoir aidés à conquérir la palme. On peut, tout en souhaitant la palme, rêver d'un autre moyen de la conquérir et regretter avec Fontenelle ,,que les peuples ne s'accordent qu'à n'entendre point leurs intérêts communs."

,,Il y a trois choses que j'ai beaucoup aimées et auxquelles je n'ai jamais rien compris,'' disait Fontenelle, ,,la musique, la peinture et les femmes.'' Il y avait une quatrième chose qu'il ne comprenait pas davantage, mais qu'il détestait cordialement : c'était la guerre. Et pourquoi ? C'est qu'elle gâtait la conversation.

Evidemment, évidemment . . . . Mais enfin Fontenelle détestait la guerre et c'est là l'essentiel. La Bruyère sans doute ne l'a pas su. Il aurait été capable de se réconcilier avec *Cydias*, lui qui avait *marqué* en paroles de feu, dans son chapitre Des Jugements, ce fléau plus ridicule et plus affreux que ,,le plus abominable sabbat dont on ait jamais ouï parler.''

Si les hommes pouvaient guérir d'une pareille frénésie, les pages âprement ironiques de la Bruyère l'auraient fait depuis deux siècles. Mais lui-même est sans illusion. ,,Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre, qui la possèdent seuls et qui la partagent toute entre eux deux ; je suis persuadé qu'il leur naîtra bientôt quelque sujet de rupture, quand ce ne serait que pour les limites.''

Et lui même n'a-t-il pas cherché noise à Fontenelle, ce Président-né du Congrès de la Paix ? Je crains bien que ce ne soit ce marchand hollandais du dix-septième siècle qui ait raison. Il avait mis pour titre de son enseigne: *A la Paix perpétuelle*, et avait fait peindre dans le tableau un Cimetière.

II

Fontenelle est précieux (mais non pas comme l'entend La Bruyère): c'est un fil — un fil d'or — reliant tous les Salons jusqu'à Jean-Jacques. Ce célibataire, qui se plaisait chez les autres, les traversera

tous: Sceaux, d'abord, et l'Hôtel de Nevers. Après la mort de la marquise de Lambert, il ira chez son héritière, Mme de Tencin, et quand Mme de Tencin mourra à son tour, il dira simplement : „Eh ! bien, j'irai chez la Geoffrin", où il fera frissonner ses jeunes interlocuteurs en disant aux environs de 1750: „J'étais à l'hôtel Carnavalet, m'entretenant avec Mme de Sévigné, quand Bussy entra comme un ouragan". Il parlait de gens morts depuis plus d'un demi-siècle, et on se demandait avec épouvante si l'on n'avait pas devant soi un revenant.

Ce n'était pas un revenant, mais l'Esprit incarné. Et la bonté. On n'est pas très spirituel sans être un peu méchant. Fontenelle était très bon et très spirituel. Il était égoïste ? Ce sont les gens mariés, des jaloux, qui font courir ce bruit. L'on en dit bien d'autres ! „Ce n'est pas un cœur que vous avez là, lui aurait dit Mme de Tencin, mais de la cervelle." Si elle l'a dit, elle a eu tort. Il y a un portrait de lui fait par sa vieille amie Mme de Lambert, qui nous le peint au naturel. Elle commence par se récuser: „Je n'entreprendrai pas de peindre Mr. de F. : je connais ma portée et l'étendue de mes lumières. Je dirai seulement comme il s'est montré à moi". Ce début n'est pas d'une pédante. Puis : „Esprit profond et lumineux. . ., esprit original, qui s'est fait une route toute nouvelle. . . ., esprit qui pense finement et avec délicatesse, qui a un goût juste et sûr . . ., esprit dépouillé d'ambition, esprit sain . . ." L'on est tenté de répondre : *Ora pro nobis* : C'est une litanie. „Je lui crois le cœur aussi sain que l'esprit : jamais il n'est agité de sentiments violents, de fièvres ardentes. . ." C'est-à-dire que les grandes passions lui faisaient peur, ou même qu'il ne les comprenait pas. Voici quelques lignes qui ne laissent rien à désirer comme netteté.

En amour, on n'a de part et d'autre qu'une certaine mesure de tendresse ; il la faut ménager ; ceux qui ne savent pas aimer la prodiguent imprudemment. On se plaint des absences, et on ne fait que son devoir quand on s'en plaint ; cependant, pourvu qu'elles ne soient pas trop longues, elles font tous les biens du monde aux amants. Elles renouvellent un amour qui vieillirait, et s'il languissait, elles le réveillent". — Il est terrible, ce Fontenelle, il dit le secret de tout le monde. —

,,Ce serait à la vérité pousser les choses un peu loin que de se procurer des absences tout exprès, mais enfin, lorsque le hasard nous en procure, nous devons pester contre elles et soupçonner en même temps que nous pourrions bien leur avoir de l'obligation. L'on fait mal de se servir de la liberté qu'on a de voir celle que l'on aime à toute heure, et des journées entières. Ce que vous gagnez par une si grande assiduité, vous le perdez sur la durée de votre commerce. Vous ramassez en un jour ce qui devrait être répandu dans toute la semaine".

C'est presque une loi de mécanique. Mlle Delaunay aurait dit que ce que l'on perd en force on le gagne en vitesse. Mais plutôt elle se serait rebellée.

C'est à dessein que nous avons pris cette citation dans les *Lettres du chevalier d'Her.*... Les critiques les mieux intentionnés renonçaient à les défendre. Ce fin du fin, ces subtilités amoureuses, cet emberlificotage, non, décidément, ces Lettres galantes étaient bien mauvaises.

Elles sont charmantes, et M. Laborde-Milaà, le dernier biographe de Fontenelle, l'a bien fait voir en leur consacrant quelques pages fines et élogieuses. Faguet pourtant, dans son *Dix-huitième siècle*, avait à leur sujet mitigé la critique habituelle. Plus tard (il les aura relues), dans sa *Petite Histoire de la Littérature française* il les appellera tout uniment ,,délicieuses". Elles contiennent, dit-il, ,,de petits romans infiniment ingénieux, fins et spirituels".

Bref, l'antipode des lettres de Julie à Saint-Preux. Le cœur prendra-t-il vraiment, quelque quatre-vingts ans plus tard, un degré de chaleur de plus ?

Ne le croyons pas trop vite. Quelques années avant ces *Lettres du chevalier d'Her..*, Mme de La Fayette avait fait imprimer sa *Princesse de Clèves*, et plus tôt encore des pages *vraies*, aussi brûlantes que celles de la Nouvelle Héloïse avaient été dévorées par les grand'mères des adoratrices de Jean-Jacques : les *Lettres Portugaises*, parues entre *Andromaque* et *Bérénice*, lesquelles tragédies contenant également d'assez beaux cris d'amour. Fontenelle, en tout cas, était plus calme. „Il a les agréments du cœur sans en avoir les besoins ; nul sentiment ne lui est nécessaire", dit de lui Mme de Lambert. Fontenelle de complexion délicate, et qui devait voyager *longtemps*, ménageait sa monture.

Est-ce à dire qu'il avait le cœur sec ? Nullement. „On vous accuse de manquer de sensibilité. — C'est que je n'en suis pas encore mort", répondit-Fontenelle. Diderot, la première fois qu'il alla le voir, versa un torrent de larmes et lui dit qu'il éprouvait un sentiment singulier. „Monsieur, lui dit Fontenelle, il y a quatre-vingt-quatre ans que j'ai relégué le sentiment dans l'églogue." Le mot est sec, je le reconnais, mais aussi il faut être Diderot pour s'aller déguiser en fontaine en présentant ses hommages à un vieillard de quatre vingt-dix-sept ans. Diderot avance, c'est plus tard qu'il sera de mode de verser des larmes en s'approchant du patriarche de Ferney. Fontenelle, si mesuré, aurait déploré ces manifestations.

Tout cela ne prouve pas qu'il était insensible. Il a écrit des pages touchantes sur l'amitié. Or on le fait le héros d'une certaine histoire d'asperges que M. Laborde—Milaà, qui nous montre un Fontenelle très sympathique, ne dément pas absolument. Fontenelle aurait attendu à diner un ami qui les aimait à la sauce tandis que lui ne les comprenait qu'à l'huile. La cuisinière reçoit l'ordre d'en préparer

une partie à l'huile et l'autre à la sauce. (Jusque là c'est tout à fait de la charité bien ordonnée). Sur ces entrefaites la nouvelle arrivant que l'ami vient de tomber en apoplexie, Fontenelle se serait précipité à la cuisine en criant : ,,Toutes à l'huile.'' J'ai retrouvé cette histoire. C'est une plaisanterie imaginée par Fontenelle qui la racontait un jour en société. La postérité n'y regarde pas de si près.

Fontenelle, à défaut de cœur aurait eu trop d'esprit pour manquer de tact à ce point. Mme Geoffrin, était allée un jour lui demander quelque aumône pour une famille dans la misère. ,,Ils sont bien à plaindre, dit Fontenelle, qui ajoute quelques mots sur le malheur de la condition humaine et puis se met à parler d'autre chose. Au bout d'une demie-heure la dame se lève : ,,Donnez-moi cinquante louis pour ces pauvres gens. — Vous avez raison,'' dit Fontenelle qui va à son bureau et les lui donne avec la même simplicité.

Ce cœur sec s'est attendri au moins une fois dans sa vie. C'est Mlle Delaunay qui nous l'apprend. Ce fut à l'occasion de la mort de M. Brunel leur ami commun. ,,M. de Fontenelle est inconsolable, lui écrit l'abbé de Vertot. Il n'est point question de philosophie : la nature, le bon cœur, tout a rentré dans ses droits''. Mlle Delaunay va chez Fontenelle. ,,Je le trouvai dans une affliction qui me fit plaisir, parce qu'elle honorait notre ami. Il m' a dit, longtemps après (nous sommes en 1712, Fontenelle a cinquante-cinq ans), qu'il n'avait jamais pu réparer cette perte.'' Ah ! ces égoïstes ! On a vu pourtant par la seconde phrase de l'abbé Vertot, qu'il aurait affecté la sérénité devant les habituels accidents de la vie. ,,M. de Fontenelle, vous n'avez jamais ri. — Non, je n'ai jamais fait ah ! ah ! ah !'' Le rire est trop violent, et déplace trop les lignes du visage. Fontenelle, pour qui le bonheur consistait à

changer peu de place, et à en tenir peu (c'est la maxime d'Epicure), comprenait mieux le sourire, j'imagine.

Changer peu de place, tenir peu de place. Nous avons là, probablement, la clé des sensibilités radicalement opposées à celles de René et de sa *triste descendance*. Après mille expériences douloureuses, René s'écriera désabusé, et désespéré :,, Si j'avais encore la naïveté de croire au bonheur, je le placerais dans l'habitude." Fontenelle et Mme de Lambert n'ont jamais cessé, eux, de croire au bonheur — oh ! non pas à un bonheur surhumain et c'est le secret de leur foi, justement :

,,Un grand obstacle au bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand bonheur. . . Si l'on est à peu près bien il faut se croire tout à fait bien. Souvent on gâterai+ tout pour attraper ce bien complet. . . Les gens accoutumés aux mouvements violents des passions trouvent fort insipide tout le bonheur des plaisirs simples. Ce qu'ils appellent insipidité, je l'appelle tranquillité : mais quelle idée a-t-on de la condition humaine quand on se plaint de n'être que tranquille ! Et l'état le plus délicieux que l'on puisse imaginer, qu edevient-il après que la première vivacité du sentiment est consumée ? Il devient un état tranquille et c'est même le mieux qui puisse lui arriver."

Nous tournons vraiment le dos à la génération des effrénés, des frénétiques, . . . et des lyriques. Ah! non, Fontenelle n'est pas un lyrique, ni comme Pascal ni comme Musset, lui qui ne voulait donner dans le sublime *qu'à son corps défendant*. Tranquille, tranquillité, calme, quiétude, cela nous fait songer que sa mère était quiétiste. ,,C'était une petite femme douce qui me disait souvent : mon fils, vous serez damné. Mais cela ne lui faisait pas de peine". Fontenelle, décidément, tenait un peu de sa mère, cette sœur des Corneilles, pourtant. Ces Normands, après tout, et avant tout, sont la

pondération et l'équilibre mêmes, de Malherbe à Flaubert, romantique, mais qui *en enrageait*, en passant par le grand Corneille, qui fut bon père, bon époux, et marguillier de sa paroisse.

,,Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir'', a dit Fontenelle. On le lui a bien reproché. Il ferait mieux: il l'entr'ouvrirait. Il savait, cet homme excellent, que les préjugés ne doivent être enlevés que peu à peu, que la bêtise au front d'airain, si on la heurte, vous broie sans profit pour personne. Or ce mot si juste, je ne suis pas certain qu'on ne le rencontre plus sous cette forme: ,,Si la vérité était un oiseau et que je le tinsse dans ma main, je l'étoufferais.''

Et puis, pour tout dire, Fontenelle était si souverainement intelligent qu'il voyait des raisons à tout. Il est un peu de la famille de Renan qui entrait si bien dans les vues de son contradicteur : ,,C'est parfait, vous pourriez également m'objecter ceci. . .'' Et le contradicteur s'en allait, persuadé qu'il avait terrassé Renan. Ce sont des êtres exquis (je parle de Fontenelle et de Renan), seulement on les appelle des sceptiques. Je demande alors que l'on appelle les autres, ces régenteurs du genre humain, des mauvais coucheurs. Voici une pensée tout à fait à la Renan : ,,Il faut ne donner qu'une moitié de son esprit à la croyance de certaines choses, et en réserver une autre moitié libre où le contraire puisse être admis, s'il en est besoin''. De certaines choses. . ., il ne dit pas: de toutes les choses: que les mauvais coucheurs y prennent garde.

Fontenelle touche de près à la littérature hollandaise par son premier livre, l'*Histoire des Oracles*, une traduction allégée, une adaptation de l'in-quarto du médecin hollandais Van Daele qui raconte une bien jolie histoire. Une certaine dent d'or fit mettre en campagne tous les savants de l'Europe — de

l'Europe du seizième siècle ! — et se trouva être une dent ordinaire artificiellement recouverte d'une mince couche d'or. Fontenelle en déduit qu'il n'était pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont et dont la raison nous est inconnue que par celles qui ne sont point et dont nous trouvons la raison.

Pour combattre cette ingéniosité à nous aveugler savamment, il a des images qui sont des trouvailles. Dans le cinquième soir de ses *Entretiens*, contre ceux qui concluent trop vite, il raconte l'apologue des roses se disant que de mémoire de rose on n'a vu mourir un jardinier : les jardiniers sont donc immortels.

Fontenelle est un esprit de la famille d'Erasme, de Bayle, de Montesquieu, de tous ceux qui pensent avec Montaigne, que *c'est mettre ses opinions à bien haut prix que d'en brûler les gens*. ,,Je suis effrayé de l'horrible certitude que je rencontre à présent partout'', disait-il aux environs de 1750. Il dit *horrible*. C'est que pour Fontenelle, rien n'est plus dangereux que cette confiance absolue de l'homme en ses propres lumières, confiance faite d'ignorance et d'orgueil. ,,Les Hommes se trompent, et les Grands Hommes reconnaissent qu'ils se sont trompés.''

Supposons qu'il y ait dans le monde un Erasme ou un Fontenelle sur dix mille. Cela ferait pour chaque nation quelques milliers de personnes vraiment amies de l'humanité, cela ferait pour l'Europe cinquante mille sages.

Nous avons des canons
Des traités et des gages.
Je les crois bons
Mais cinquante mille sages
,,Seraient bien mieux notre affaire''.

Cinquante mille ! Nous sommes loin de compte, à en croire Fontenelle, tout partisan qu'il soit de la théorie du progrès. Dans ses *Dialogues des morts* il fait dire par Socrate à Montaigne que ,,sur le nombre prodigieux d'hommes assez déraisonnables qui naissent en cent ans, la nature en a peut être deux ou trois douzaines de raisonnables qu'il faut qu'elle répande par toute la terre, et l'on juge bien qu'ils ne se trouvent jamais nulle part en assez grande quantité pour y faire une mode de vertu et de droiture". C'est désolant. Ce qu'il y a de terrible dans la vérité c'est que quand on la cherche on la trouve.

Combien nous devrions garder jalousement ces deux ou trois douzaines de raisonnables. Mais nous nous croyons si riches que nous en méconnaissons ou négligeons la moitié ou les trois-quarts,

Sauf, après un lent examen
A leur dresser une statue
Pour la gloire du genre humain.

Fontenelle, à coup sûr, est parmi ces deux ou trois douzaines, et de la moitié négligée. C'est pourquoi il est bon de replacer de temps en temps sa physionomie en pleine lumière. — A quoi bon ? Tout est si peu important. — C'est possible, mais on conclut mal de la relativité de l'importance des buts humains, à l'indifférence. C'est un sophisme fréquent. ,,Pourquoi, demandait-on déjà à Pyrrhon, si vous croyez que la vie n'est pas plus importante que la mort, ne vous tuez-vous pas ? — Justement parce que la Vie n'est pas plus importante que la mort, répondit Pyrrhon". De même, pourquoi ne pas négliger Fontenelle, s'il n'est pas plus important que tant d'autres sujets ? Justement parce que. . . . Mais la vérité est qu'il est plus important.

***

Duclos constatera, vers 1750, dans ses *Considérations sur les Mœurs* „une certaine fermentation de raison universelle tendant à se développer". On la devait en grande partie à la propagande de Fontenelle. „On la laissera peut-être se dissiper", continue Duclos. Que non ! Diderot et d'Alembert veillaient. Mais on se tromperait en faisant de Fontenelle un fanatique de la raison. Son cas est plus nuancé, et cette Science, une religion pour Fontenelle, qui l'aimera comme il faut l'aimer, en amant désintéressé, ne deviendra pas agressive à cause de lui. „Ce n'est pas qu'on ne puisse assez raisonnablement tenir la Philosophie et la Religion séparées, dit-il dans son Eloge de Malebranche, et pour prévenir tous les troubles, régler les limites des deux Empires; mais il vaut encore mieux réconcilier les Puissances et les amener à une paix sincère."

La Foi, du temps de Fontenelle, n'était donc plus la maîtresse de la Raison, elle n'en était pas davantage la servante. Les choses changeront. La science, gourmande, triomphera avec l'intolérance dont sa rivale lui avait donné l'exemple, jusqu'à la séance fameuse à l'Académie dans laquelle Pasteur affirmera pour son compte la distinction des deux domaines. Il renouait la tradition rompue, car deux siècles auparavant, en 1675, un autre savant, un physicien, Rohault, avait écrit que „la théologie et la philosophie ont des principes différents, et qu'il nous restera toujours, tant que nous vivrons ici-bas, de l'obscurité dans la foi."

C'est là, probablement, ce qu'aura pensé Fontenelle. Il y a, je le sais, la même année que la *Pluralité*, dans le numéro de janvier de la *République des Lettres* de Bayle, une certaine *Histoire allégorique d'une guerre civile dans l'ile de Bornéo*. Fontenelle aurait reçu cette relation et il l'envoyait à M. Basnage à Rotterdam. L'allégorie est transparente : les puis-

sances rivales Mreo et Eenego sont les anagrammes de Rome et de Genève. Il penchait du côté de Genève et Rome se fâcha, et notre prudent Fontenelle se rétracta. Cela prouve simplement qu'il n'avait aucun goût pour le martyre et qu'il aurait soutenu ses opinions jusqu'au feu, *exclusivement*; cela ne prouve pas qu'il était irréligieux.

La théorie du progrès indéfini, un dogme pour le moderne qu'était Fontenelle, aurait dû inquiéter davantage une orthodoxie pointilleuse. A le bien prendre, le dogme de la chute, qui est à la base du christianisme, n'a pas de plus grand ennemi que cet optimisme qui se passe de Rédempteur, et qui ne demande, pour soulever le monde, aucun autre point d'appui que l'homme. Mais que les sensibilités croisées font un savoureux mélange. Pascal, chrétien et même Janséniste, a cru au progrès, dont la seule idée faisait sourire Remy de Gourmont, un parfait mécréant. L'écheveau est débrouillable. Il faut commencer par distinguer le progrès en matière scientifique du progrès en morale. Que les partisans de la chute se rappellent les vues pessimistes de Fontenelle sur l'Histoire et ils se rassureront, ... à la façon de Cromwell :

„Ah! je suis rassuré, je vois mes assasins".

Mais on voit qu'il ne faut pas trop vite classer les gens. C'est imprudent, depuis que l'on a eu un clérical .... athée; c'est Jules Soury. (La graîne n'en est pas perdue). Et, au dix-huitième siècle, un Jésuite-Janséniste. C'est encore plus fort. Ce *monstre*, ce serait Fénelon, à en croire le P. Harduin, jésuite : „Nous le croyons de nos amis, c'est le plus fin des Jansénistes." Pour fin, Fénelon l'était. Et Ramsay, cet Ecossais prosélyte de Fénelon, n'en restera pas moins le secrétaire de Mme Guyon, condamnée par Rome, et exilée à Angers, en même

temps qu'il se fera l'apôtre de la franc-maçonnerie.

N'appelons pas trop vite Fontenelle un sous-Bayle ou un sous-Voltaire. D'abord on risque de s'enferrer. Ce Bayle, avec lequel on se figure assommer Fontenelle, mais il était profondément religieux. Pour s'en convaincre, il suffit de le lire, et le beau livre, intitulé *Bayle en Hollande*, que lui a consacré Mlle Serrurier. Et puis Fontenelle a sur la *Patience* quelques pages qui par leur allure de sermon auraient dû faire dire à La Bruyère qu'il tenait également ce rayon. Il a cru démontrer par une observation physique l'existence de Dieu. Il se trompe: c'est un mauvais avocat d'une excellente cause: ce n'est pas un athée. Mais surtout il a appelé l'*Imitation* ,,le plus beau livre qui soit sorti de la main d'un homme, *puisque l'Evangile n'en vient pas.*" Est-ce une pointe? Nous croyons que c'est une profession de foi.

C'est dans sa pieuse *Vie de Corneille*, en parlant de la traduction en vers, par son oncle, de l'*Imitation*, qu'il dit cela. Il ajoute qu'il n'y trouve point ce qui fait le plus grand charme de ce livre: la simplicité et la naïveté, que la forme des vers lui est absolument contraire, et que l'original ,,n'irait pas droit au cœur comme il le fait, et ne s'en saisirait pas avec tant de force, s'il n'avait un air naturel et tendre, à quoi la négligence même du style aide beaucoup." Fontenelle goûtait donc l'*Imitation*. Qu'on me l'accorde. Nous ne sommes qu'au milieu du dix-huitième siècle. Nous aurons des incrédules de reste.

,,Je suis Français, j'ai cent ans, et je n'ai jamais jeté le moindre ridicule sur la plus petite vertu", lui fait-on dire dans sa confession. C'est d'un saint. Pascal s'est confessé d'autre façon? Je ne veux pas du tout démontrer qu'il n'y a rien de changé en France de Pascal à Fontenelle. Je pense même précisément le contraire.

Il en est de l'intelligence et du sentiment comme de la Science et de la Foi. Ce sont aussi parfois deux frères ennemis et pourtant l'homme complet fera entrer dans ses déterminations et les motifs rationnels et les mobiles plus vagues, plus obscurs, plus spontanés — côté cœur, côté jardin —, mais que l'intelligence elle-même ne peut pas négliger, s'il y a une *logique des sentiments*. La Volonté devra s'exercer à reconnaître les syllogismes de cette logique, car l'on découvre que l'élément principal de l'esprit humain n'est peut être pas l'intelligence, mais le sentiment. Le dix-septième siècle avait concilié ces deux logiques. Il fut sans contredit le siècle de la raison, mais il fut en général religieux en même temps, c'est-à-dire fidèle à l'autorité, à la tradition, qui relèvent plutôt du sentiment. Et même en matière religieuse, la raison était si impérieuse que l'on voit le mystique Fénelon écrire, pour les autres du moins, un *Traité de l'Existence de Dieu*, démontrée à grand renf rt de causes finales et d'harmonies de la nature.

Le dix-huitième siècle fera basculer la balance en faveur de la raison raisonnante. Il aura en elle une telle confiance qu'il voudra faire table rase pour rebâtir sur nouveaux frais en politique et en religion. C'est sans doute par suite de cette intempérance que la sensibilité, comprimée longtemps, éclatera sous l'influence de Jean-Jacques et de son éloquence passionnée.

L'équilibre aurait pu se rétablir : Rousseau religieux, protestant, raisonnant sa foi et faisant appel au sentiment, c'étaient là des facteurs excellents. Et pourtant si la *Profession de foi du Vicaire Savoyard* entraîna, elle ne convertit pas. Rousseau se montrera plus profond, plus pressant, dans ses *Lettres écrites de la Montagne* : on les lira moins et sans doute les âmes à demi émancipées se seront

effarouchées en présence d'une notion du christianisme qui est celle du protestantisme libéral de nos jours. Les deuxième et troisième lettres, qui traitent des miracles, sont tout entières admirables et aussi édifiantes, dans leur hétérodoxie, que le *Traité Théologico-Politique* de Spinoza, que je ne cite pas au hasard. Jean-Jacques, qu'à-t-il toute sa vie voulu rédiger, sinon une Politique et une Théologie? Il lui a manqué, à ce grand tourmenté, un peu de la sérénité de Spinoza, mais il avait dans l'âme d'admirables parties lumineuses ; c'était un esprit religieux non pas de la trempe, mais de la famille de Spinoza et je ne crois pas que le passage sur le Christ du *Traité* ait soulevé plus de colère que ces lignes qui terminent la troisième lettre.

„Je ne puis m'empêcher de dire qu'une des choses qui me charment dans le caractère de Jésus n'est pas seulement la douceur des mœurs, la simplicité, mais la facilité, la grâce et même l'élégance. Il ne fuyait ni les plaisirs, ni les fêtes; il allait aux noces, il voyait les femmes, il jouait avec les enfants, il aimait les parfums, il mangeait chez les financiers. Ses disciples ne jeunaient point ; son austérité n'était point fâcheuse. Il était à la fois indulgent et juste, doux aux faibles et terrible aux méchants. Sa morale avait quelque chose d'attrayant, de caressant, de tendre ; il avait le cœur sensible, il était homme de bonne société. Quand il n'eût pas été le plus sage des mortels, il en eût été le plus aimable.".

C'est Renan, cent ans (exactement, quatre-vingt-dix-neuf) avant Renan. En 1764, c'était donner de la viande aux enfants. Je cherche en vain qui pouvait répondre à Jean-Jacques autrement que par la haine ou l'incompréhension, ou par l'indifférence. Les Encyclopédistes étaient engagés dans une lutte sans merci, laquelle, en leur faisant de la partialité presque un devoir, les entraînait à répudier tout spiritualisme religieux. Rome ni Genève ne pouvaient pas ne pas fulminer.

Les âmes tendres, les quiétistes amis de Fénelon, l'idole de Rousseau, sans aucunement le suivre, ne lui auraient pas jeté la pierre. Mais, à cette date, ils disparaissent dans la fumée de la bataille entre Jésuites et Jansénistes. Il n'y a que les âmes religieuses dégagées de tout lien ecclésiastique qui eussent pu lui tendre la main. Je ne vois, absolument, que le spiritualiste Saint-Martin. Seulement en 1765 il se fera initier à Bordeaux à la secte des théosophes qui avaient pour chef Martinez Pasqualis. Il s'attachera davantage ensuite à Swedenborg, à Bœhme ; tout cela ne le rapprochait pas de Rousseau qui sans doute aurait reproché à celui qui s'appelait lui-même le *Philosophe Inconnu*, la partie ésotérique de son système. De son côté Saint-Martin se sentait d'une région plus noble. „Rousseau frappait plus bas que moi", dira-t-il.

En 1764 Fontenelle est mort depuis sept ans. Lui sans doute aurait suivi avec sympathie les essais d'harmonisation, de fusion des deux logiques dans ce creuset brûlant qu'était l'âme de Rousseau.

Il aurait goûté tout particulièrement ces deux lettres sur les Miracles, auxquels il ne croyait guère. Et pourtant

Quel temps fut-il jamais si fertile en miracles ?

On ne parlait, aux environs de 1730, que du diâcre Pâris et des guérisons qui s'opéraient sur sa tombe, au cimetière Saint-Médard. On en parlait également à l'Hôtel de Nevers ; comme nous l'avons vu. „Notre ami, M. Carré de Montgeron, jure sur son salut, qu'il a vu des choses surnaturelles", écrit l'une des habituées de Mme de Lambert, la fée Aïssé. Ce M. de Montgeron n'était pas le premier venu, mais un conseiller au parlement, un parfait mécréant jusqu'en 1730. Le cimetière de Saint-

Médard avait été son chemin de Damas. Aussi, plein de reconnaissance, il consacrera son temps et sa fortune à recueillir les témoignages et les attestations des chirurgiens et des médecins, qui formeront trois gros volumes ornés de belles planches, qu'il intitulera: *La Vérité des Miracles opérés par l'intercession de M. de Pâris et autres appelants*, et qu'il présentera à Louis XV. Le roi, encore un incrédule, et qui avait fait fermer Saint-Médard ; fera enfermer notre pauvre Carré de Montgeron. Mais Louis XV ne compte pas. Et Fontenelle ? Quoique tout Paris ait couru à Saint-Médard je suppose qu'il n'aura pas bougé de l'Hôtel de Nevers. „Il nous assurait l'autre jour, dit Aïssé dans la même lettre, que plus une opinion était ridicule, inconcevable, plus elle trouvait de sectateurs ; les hommes aiment le merveilleux."

Fontenelle était donc incrédule, et l'étaient avec lui Mlle Aïssé (une fée qui n'aime pas le merveilleux!), la moitié de la France, et tous les Jésuites pour qui ces *appelants* de la bulle *Unigenitus* et ces *saints* jansénistes ne valaient pas le diable.

Plus sérieusement, Fontenelle croyait, comme Rousseau — et comme Malebranche —, que Dieu n'agit pas par des volontés particulières. C'est dans quelques pages lumineuses sur l'Instinct que Fontenelle le dit explicitement. Peut-être ne sont-elles guère antérieures aux écrits de Rousseau, car on les a trouvées manuscrites à la mort de Fontenelle.

Une petite phrase de ces mêmes réflexions sur l'Instinct, chez les bêtes et chez les hommes, („donc les bêtes pensent et ne sont pas des machines") montre à quel point la sensibilité au dix-huitième siècle, en arrive à différer de celle du dix-septième. C'est le renversement de la doctrine de Descartes sur l'automatisme des animaux.

La Fontaine non plus, ni Mme de Sévigné, ni quelques autres, n'ont jamais consenti à admettre que leurs amies les bêtes n'eussent pas d'esprit. Ce n'était nullement l'opinion générale au dix-septième siècle et Malebranche donnait fort bien un coup de pied à sa chienne hurlante. ,,Cela ne sent pas, c'est une horloge qui sonne.'' L'évolution est d'autant plus remarquable que Fontenelle, malgré Newton, est resté en partie fidèle à la théorie cartésienne, au point qu'en 1752, à quatre-vingt-quinze ans, il publiera une *Théorie des Tourbillons cartésiens*.

Il avait du reste mis en bonne place dans son cabinet le beau portrait du philosophe dont Frans Hals a si bien attrapé la *mine renfrognée*, mais le sage Fontenelle avait plus d'un autel.

Avec sa mine renfrognée,
Elevé sur ma cheminée,
Descartes dit: *Messieurs, c'est moi*
Qui dans ces lieux donne la loi.
Mais au fond d'une alcôve obscure
Se cache une aimable figure
Qui se moque du ton qu'il prend,
Et dit tout bas: *oh! l'ignorant!*

Les femmes seront fidèles à Rousseau, comme leurs mères et leurs grand'mères avaient été fidèles à Fontenelle. Elles lui donneront sans réserve leur admiration mêlée de pitié, et la consolatrice qu'il y a en chacune d'elles souhaitera égayer sa misanthropie. L'écorché vif qu'il était repoussera ce tendre dévouement. Quoi qu'il en ait il sera aimé, et plaint, par une multitude d'inconnues.

Avec Fontenelle le dévoûment ni la pitié n'auraient su à quoi se prendre. ,,On ne s'unit qu'à son esprit, et on échappe à son cœur'', dit Mme de Lambert. ,,Peu blessé des injustices qu'on peut lui faire''

(pauvre Jean-Jacques!), ,,la connaissance de lui-même le rassure. Je suis de ses amies depuis longtemps; je n'ai jamais connu personne d'un commerce si aisé'' (pauvre Jean-Jacques!). ,,Comme l'imagination ne le gouverne point...'' (cher et pauvre Jean-Jacques!), ,,il n'a pas la chaleur des amitiés naissantes'' (cher Jean-Jacques!), ,,aussi n'en a-t-il pas le danger.'' (pauvre Jean-Jacques!).

Qui préférer maintenant, de Rousseau ou de Fontenelle ? C'est une grande question. Des femmes d'avant 1750 ou de leurs filles ? Les admiratrices de Fontenelle regrettaient d'échapper à son cœur, elles sont donc bien les mères des adoratrices de Rousseau, et cette question de préférence ne peut pas se poser à l'égard des femmes du dix-huitième siècle: elles sont, toutes, aimantes autant qu'aimables.



Mais, encore un coup, pourquoi La Bruyère accuse-t-il Cydias de ,,n'ouvrir la bouche que pour contredire'' ? Patience, nous allons rencontrer plus spécialement le philosophe, peut-être trouverons-nous. Nous ne chercherons, à dessein, que dans l'œuvre que La Bruyère a pu connaître, dans les *Dialogues des morts*, parus en 1683 déjà. Il a vingt-six ans, c'est Cydias en fleurs.

,,Apparemment l'intention de la nature n'a pas été qu'on pensât avec beaucoup de raffinement ; car elle vend ces sortes de pensées-là bien cher. Vous voulez faire des réflexions, nous dit-elle, prenez-y garde, je m'en vengerai par la tristesse qu'elles vous causeront. Et pourquoi la nature ne veut-elle pas qu'on pousse les réflexions jusqu'où elles peuvent aller ? C'est qu'elle a mis les hommes au monde pour y vivre, et vivre c'est ne savoir ce que l'on fait la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe et de ce qui nous touche, nous arrachons à la Nature son secret ; on de-

vient trop sage et on ne veut plus agir ; voilà ce que la Nature ne trouve pas bon. Mais la raison qui vous fait penser mieux que les autres ne laisse pas de vous condamner à agir comme eux ? — Il est vrai. Il y a une raison qui nous met au dessus de tout par les pensées ; il doit y en avoir ensuite une autre qui nous ramène à tout par les actions ; mais à ce compte-là même, ne vaut-il pas presque autant n'avoir point pensé".

C'est la conclusion d'un dialogue entre deux philosophes enjoués. Mais l'un, après être descendu dans l'antre de Trophonius, ne pouvait plus rire. C'est que les Réflexions, qui sont cet antre, lui avaient appris „que la raison est triste et même *peut être inutile*." C'est le: *un peu de science. . .*, *beaucoup de science. . .*, de Bacon, c'est aussi l'idée *de derrière* de Pascal, c'est Schopenhauer, c'est Renan, qui parle des chausse-trappes de la nature. . . Dira-t-on jamais mieux que c'est la volonté qui mène le monde, bien plutôt que l'intelligence, que la réflexion est tueuse d'énergie et q ie l'action e t toujours un peu un coup d'état ?

C'est pour aider à ces coups d'état que la nature a doté l'homme de passions qui „font et défont tout. Si la raison dominait sur la terre, il ne s'y passerait rien. On dit que les Pilotes craignent au dernier point ces mers pacifiques où l'on ne peut naviguer, et qu'il veulent du vent, au hasard d'avoir des tempêtes. Les passions sont chez les hommes des vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent des orages".

Il n'est pas si mauvais, pour le Savant lui-même, d'héberger en un coin de son cerveau la folle du logis. „Toutes les sciences ont leur chimère, après laquelle elles courent sans la pouvoir attraper ; mais elles attrapent en chemin d'autres connaissances, fort utiles. Si la chimie a sa pierre philosophale, la géométrie a sa quadrature du cercle, l'astronomie ses longitudes, les Mécaniques leur mouvement

perpétuel ; il est impossible de trouver tout cela et fort utile de le chercher. . .; la Morale a aussi sa Chimère; c'est le désintéressement, la parfaite amitié. On n'y parviendra jamais, mais il est bon que l'on prétende y parvenir. . . Il faut qu'en toutes choses les hommes se proposent un point de perfection au delà même de leur portée".

C'est Raymond Lulle qui dit cela à Artémise, (laquelle avait cherché sa pierre philosophale : le secret d'être parfaitement fidèle). Et comme elle s'étonne qu'il puisse ne pas être inutile que les hommes soient trompés: ,,Comment inutile, conclut Raymond Lulle. Si par malheur la vérité se montrait telle qu'elle est, tout serait perdu ; mais il paraît bien qu'elle sait de quelle importance il est qu'elle se tienne toujours assez bien cachée." Voilà justement pourquoi Fontenelle, s'il tenait cette vérité dans la main, aurait la prudence de seulement entr'ouvrir les doigts. Ce favori de la Raison, qui — par raison ? — constate le rôle des passions et de l'imagination, va plus loin et trouve que la meilleure espèce de sagesse qui soit au monde est celle qui est un effet du tempérament, et non de la raison. Sénèque, à qui le plaisant Scarron soutient cela, se contentait de souffrir ses maux avec patience; lui, Scarron, ce raccourci de la misère humaine, allait jusqu'à la gaieté. — Mais le mérite? Certes si la vertu est acquise à force de soins, elle en devrait être plus estimée, mais on ne s'y fie pas, ,,car si un homme a quelque vertu, et qu'on puisse démêler qu'elle ne lui soit pas naturelle, on ne la compte presque pour rien."

Il en est du bonheur comme de la vertu. La raison n'assure pas plus l'un que l'autre ou s'il y a un bonheur que la raison produise, ,,il ressemble à ces santés qui ne se soutiennent qu'à force de remèdes et qui sont toujours très faibles et très incertaines".

C'est Marie Stuart qui parle ainsi à son joueur de luth Riccio, mais cela ne le console pas d'avoir été méchamment assassiné.

Fontenelle a une théorie du plaisir tout aussi originale. Et d'abord la condition naturelle des hommes leur fournit peu de choses agréables, et leur raison leur apprend à en goûter encore moins : l'on est délicat, et la délicatesse diminue le nombre des plaisirs. Un rien suffit à les gâter. Ce sont les lits de roses du Sybarite. „C'est fou, dit un gros Hollandais qui ne raffinait pas, ce sont les plaisirs simples et communs qui sont les plus doux". Fontenelle pense tout juste comme notre gros Hollandais. „Les plaisirs ne sont point assez solides pour souffrir qu'on les approfondisse, il ne faut que les effleurer : ils ressemblent à ces terres marécageuses, sur lesquelles on est obligé de courir légèrement sans y arrêter jamais le pied". L'image est, elle aussi, bien hollandaise.

Et voilà pour la qualité des plaisirs. Quant au nombre, il se peut trouver de nouvelles connaissances, mais non de nouveaux plaisirs, et c'est fort heureux, „si chaque plaisir est fondé sur un besoin. La Nature ne nous a rien donné gratuitement". Schopenhauer utilisera la remarque pour étayer son pessimisme, à l'inverse de Fontenelle qui y voit une preuve de la supériorité des sens sur la raison. Si cette dernière, en effet, trouve de nouvelles connaissances, „il faut l'en plaindre ; c'est qu'elle était naturellement très imparfaite, tandis que les sens sont si parfaits qu'ils ont trouvé d'abord tous les plaisirs qui les pouvaient flatter." Quelle plus-value en défaveur de l'idée du progrès ! Fontenelle, qui s'était fait le défenseur de cette idée, est décidément quelqu'un avec qui l'on peut causer. Il se serait même entendu avec Remy de Gourmont, autre Normand, mais contempteur de cette idée de

progrès, nous l'avons vu. Socrate et Montaigne, les morts interlocuteurs du dialogue intitulé: *Si les Anciens ont eu plus d'esprit que nous*, sont leurs porte-paroles. Socrate-Fontenelle, qui dit s'être toujours bien douté qu'il fallait que le monde devint meilleur et plus sage qu'il n'était de son temps, est ravi d'apprendre par Montaigne-Remy de Gourmont que ce monde est bien changé; c'est-à-dire (et Socrate feint d'être bien attrapé) qu'il est beaucoup plus fou et plus corrompu que jamais.

Pourquoi s'en étonner ? „Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, dit Montaigne, et les sottises des pères sont perdues pour les enfants.... Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces âmes *vigoureuses* et *raides* de l'antiquité". A son tour Socrate proteste : la nature, qui ne s'épuise en rien, produit toujours de grandes âmes.

Mais tout change, dit Montaigne, ne voit-on pas des siècles savants, et d'autre ignorants, des naïfs et des raffinés, pourquoi pas dès lors des siècles plus vertueux ou plus méchants ? „C'est que, dit Socrate, *le cœur ne change point, et tout l'homme est dans le cœur.* On est ignorant dans un siècle mais la mode d'être savant peut venir, on est intéressé, mais la mode d'être désintéressé ne viendra point. — Mais encore il pourrait bien y avoir des siècles mieux partagés les uns que les autres ? — Tout au plus, concède Socrate-Fontenelle, il y aurait quelque inégalité imperceptible. *L'Ordre général de la nature a l'air bien constant.*"

Les chrétiens peuvent s'entendre avec ce partisan de la théorie du progrès, qui commence par mettre à part, en morale, ce cœur qui *est tout l'homme, et qui ne change point* ;

Remy de Gourmont, sur le terrain scientifique, peut s'entendre avec un adversaire qui distend, enveloppe, noie son point de vue particulier dans cet autre plus général, dans cette conception magistrale, véritable vue de génie à son époque: „L'ordre général de la nature a l'air bien constant."

De même, je le jurerais, ont pu s'entendre avec Fontenelle les contemporains de la Bruyère. Il leur disait des choses *toutes nouvelles*, comme Cydias, mais d'un ton nullement *dogmatique*.

Les dieux du reste sont contre La Bruyère. C'est dans la huitième édition de ses *Caractères* qu'il a malicieusement interpolé le portrait de Cydias. Or la maxime qui suit commence ainsi: „C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. „On ne peut placer plus à portée, sans s'en douter, le contre-poison. Fontenelle était savant. Disons mieux: Fontenelle était ignorant, mais d'une ignorance *savante qui se connaît*, et qui lui fera écrire „qu'on est ordinairement d'autant moins dédaigneux à l'égard des ignorants, que l'on sait davantage, car on en sait mieux combien on leur ressemble encore. „C'est l'explication de la maxime de La Bruyère.

Ces choses nouvelles, et qui toutes ne sont pas devenues anciennes après bientôt deux siècles et demi, Fontenelle les a donc proposées dans son premier ouvrage en prose, dans ces *Dialogues des morts* que l'auteur dédicaçait, comme il convenait, à Lucien, aux Champs-Elysées. Cela aurait dû désarmer La Bruyère. Le livre comprend trente-six dialogues divisés en trois parties égales: les Morts Anciens, les Morts Anciens avec les Modernes, et les Modernes. Cela fait un jeu de soixante-douze interlocuteurs donnant lieu aux anachronismes et aux rapprochements les plus suggestifs. Nous avons entendu, entre autres, dialoguer Socrate et Montaigne, Marie Stuart et Riccio, mais on voudrait tout citer. Les *Dialogues* sont comme un panier de cerises: on croit ne prendre que les plus belles et l'on trouve le fond du panier. Pareille chose nous est arrivée chaque fois que nous avons ouvert le livre. Avant de le refermer, recueillons

encore quelques aphorismes de ces morts illustres.

Alexandre et Phryné conviennent que „quand on ne veut que faire du bruit, ce ne sont pas les caractères les plus raisonnables qui y sont les plus propres" ; Charles V et Erasme se demandent „*s'il y a quelque chose dont on puisse tirer de la gloire*" ; Marguerite d'Ecosse, qui embrassa platoniquement le poète Alain Chartier, est fort surprise d'apprendre par Platon lui-même que si la beauté de l'esprit donne de l'admiration, et celle de l'âme, de l'estime, la beauté du corps donne seule de l'amour, et que ce corps est destiné à recueillir le profit des passions que l'esprit même aurait inspirées.

Comment, Platon qui ridiculise l'amour platonique? On disait de Fontenelle qu'il était le seul homme qui ait fait une secte sans en être. Avec Platon cela ferait deux. Mais cela s'appelle rompre avec l'opinion commune et „éviter de donner dans le sens des autres". Nous y voilà. C'est *l'esprit de contradiction* que La Bruyère reproche à Cydias. Traduisons. Nous connaissons mieux Fontenelle et nous appellerons cet esprit le goût du paradoxe. Fontenelle est amoureux du paradoxe, cette vérité de demain. Ces amoureux-là peuvent être parfaitement insupportables :

Il nous faut du nouveau, n'en fut-il plus au monde.

Ce n'est pas le cas pour Fontenelle, l'homme le moins opiniâtre, et qui ne força jamais son talent.

Mais tournons les pages. Molière confie à Paracelse qu'il „assemblait dans un certain lieu le plus grand nombre de gens qu'il pouvait, et que là il leur faisait voir qu'ils étaient tous des sots". Il ne guérissait personne, il en convient, — qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des sots —, mais „c'est beaucoup de s'être moqué de soi ; la Nature nous y a donné une merveilleuse facilité pour nous empêcher

d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que dans le temps qu'une partie de nous fait quelque chose avec ardeur et avec empressement, une autre partie s'en moque ? Et s'il en était besoin même, on trouverait encore une troisième partie qui se moquerait des deux premières ensemble". C'est de la satire à triple-détente, comme l'esprit dans les rapprochements des choses, chez Fontenelle. Il faut se tenir alerte, en le lisant : j'ai failli me laisser prendre, comme ce nigaud du parterre, par cette conclusion d'un dialogue : ,,La vertu est bien grande, quand elle *ne* passe *point* les bornes de la nature". C'est du pur Montaigne.

Or La Bruyère goûtait Montaigne, au point qu'il en fit un pastiche. Ah ! qu'il n'est pas vrai que les amis de nos amis soient toujours nos amis. La Bruyère trouve que Montaigne pense beaucoup, que ses pensées sont naturelles et que c'est pour cela justement que Malebranche, penseur trop subtil, ne l'estime en aucune manière. En effet, Malebranche croit découvrir sous ce naturel, un pédantisme raffiné qu'il baptise *pédantisme à la cavalière*. Montaigne pédant ! Malebranche s'est trompé, et il se pourrait que La Bruyère eût été le Malebranche de Fontenelle.

Du reste si les Cydias l'irritent, ceux à qui il les oppose ne lui semblent pas sans défauts : ils ,,*s'arrachent* la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs *sentiments*". Les voilà bien les tenants de la logique des sentiments, en face de Fontenelle. ,,Parler, c'est ne savoir ce que l'on dit la plupart du temps" (comme: vivre, c'est ne savoir ce que l'on fait, avons-nous lu plus haut) et c'est à cause de cela sans doute que Fontenelle dont la devise était : *Justice et justesse*, voudrait que la logique de l'esprit prédominât. Une seule fois dans sa vie, il a donné le pas à la logique des sentiments, et cela ne lui a

pas porté bonheur : en prenant parti avec passion pour son oncle Corneille ,,dont le grand nom efface tous les autres noms'', il a été injuste à l'égard de Racine.

La perfection est chose rare. La Bruyère le sait mieux que quiconque, puisque son chapitre *De la Société et de la conversation*, où il a niché *Cydias*, passe en revue tous les défauts et fait défiler une galerie de *causeurs* avec leurs tics et leurs ridicules. Un parti sage serait de se taire. C'est aussi malaisé. ,,C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire''. Que La Bruyère était difficile à contenter ! Il y a pourtant un art de converser et La Bruyère n'a pas négligé de nous le révéler. ,,L'esprit de conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres''. A ce compte je crois que Fontenelle était un excitateur et qu'à l'écouter, les plus endormis trouvaient en eux pour lui répondre des ressources qu'ils ignoraient.

,,Entre dire de mauvaises choses et en dire de bonnes que tout le monde sait et les donner pour nouvelles, je n'ai pas à choisir'', dit La Bruyère. Cela fait deux cas. ,,*Mais*, dirait Cydias, *il y a trois cas à considérer. . .*'' (dire de mauvaises choses et les donner pour nouvelles), ,,*et il en ajouterait un quatrième*'' : dire de bonnes choses véritablement nouvelles.

C'est Fontenelle.

Les *Dialogues* nous ont donné la réponse à l'énigme. Nous pouvons les refermer. Au surplus nous sommes arrivés au fond du panier. Voici la dernière cerise (j'entends, le trente-sixième et dernier dialogue) : ce n'est pas la moins belle. Fernand Cortez et Montezume ne parviennent pas à se mettre d'ac-

cord sur la *différence des Peuples barbares et des polis*. Les Grecs et les Romains, malgré toutes leurs sottises, ont inventé tous les Arts et toutes les Sciences, dont les Américains n'avaient pas la moindre idée, dit Cortez. — Bienheureuse ignorance, répond Montezume, ,,nous n'eussions peut-être pas eu assez de raison pour nous empêcher d'être savants''. Tiens, Jean-Jacques passera par là. ,,Mais la civilité règne parmi nous, reprend Cortez, la force et la violence n'y ont point de lieu ; toutes les Puissances y sont modérées par la justice ; toutes les guerres y sont fondées sur des causes légitimes, et même voyez à quel point nous sommes scrupuleux, nous n'allâmes porter la guerre dans votre pays, *qu'après que nous eûmes examiné fort rigoureusement s'il nous appartenait, et décidé cette question pour nous*. — Ah !'' riposte Montezume avec quelque apparence de raison, ,,que n'avions-nous des vaisseaux pour aller découvrir vos terres, et que ne nous avisions-nous de décider qu'elles nous appartenaient. Nous eussions eu autant de droit de les conquérir, que vous en eûtes de conquérir les nôtres''.

Le livre se clôt par ces lignes. Fontenelle les écrivait il y a deux cent trente-six ans. Elles pourraient être datées d'hier. Ou de demain ?

III

Nous n'avons donné jusqu'ici aucune citation des soixante-neuf *Eloges* de Savants, que Fontenelle écrira entre 1700 et 1740 parce que nous croyons qu'avant cela Fontenelle s'est déjà révélé tout entier. Ses connaissances universelles trouveront tout naturellement leur emploi dans cet exposé des recherches et des découvertes de Mathématiciens, de Physiciens, de Chimistes, de Médecins, — tant français qu'étrangers, — dans le résumé lumineux des tra-

vaux de Bernouilli, de Newton, de Leibnitz ; de Ruysch, qui embaumait miraculeusement, de Hartsoeker, et de Boerhave. Il devra se faire tacticien avec Vauban, naturaliste avec Tournefort, diplomate avec Dangeau, historien, géographe, théologien avec Saurin, et métaphysicien enfin avec Malebranche dont il plaçait très haut sa *Recherche de la Vérité.* C'est de la sorte que Fontenelle sera le nécrologue de ses amis et des amis de Mlle D·launay: il fera le panégyrique de Malézieu, de Valincourt et du fameux Duverney. Fontenelle a trouvé le moyen de parsemer ses Eloges de fines observations doucement satiriques sur la nature humaine, comme on le verra par l'Eloge de Boerhave que nous réimprimons plus loin in-ext·nso. Mais dans le cours de ces pages, nous avons préféré remettre en lumière les très courts fragments posthumes qui sont du meilleur Fontenelle philosophe. L'un est *Sur l'Histoire* qui nous a fourni deux longues citations, l'autre *Sur l'Instinct*, quelques pages dans lesquelles, on l'a vu, Fontenelle prend posture contre Descartes.

Reste un *Traité sur la liberté*, par M***. Ce M***, c'est Fontenelle, nous nous en portons garant. Ces vingt-cinq pages claires et profondes à la fois, de quelqu'un qui aurait lu Spinoza, sont perdues dans un recueil d'opuscules de combat, sortes de *tracts*, destinés à former une *Bibliothèque du Bon sens.* Ils semblent souvent avoir été écrits pas les Messieurs Homais du dix-huitième siècle. Dans un même volume se trouvent des *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke* concernant la possibilité d'une autre vie à venir. Il s'agit du fameux *pari*. Ces quarante pages sont à coup sûr de Fontenelle également. Outre les conformités de style voici ce qui nous le fait croire. Les mathématiques intéressaient Fontenelle qui proposait, dans les numéros de septembre et de novembre

1685 de la *République des Lettres* de Bayle une question arithmétique sur le nombre neuf. Mais surtout dans son Eloge de Montmort, un mathématicien qui avait donné un *Essai d' Analyse sur les Jeux de Hasard*, on trouve une page bien curieuse, et inattendue.

,,L'esprit du Jeu n'est pas estimé ce qu'il vaut. Il est vrai qu'il est un peu déshonoré par son objet, par son motif, et par la plupart de ceux qui le possèdent ; mais du reste il ressemble assez à l'esprit géométrique. Il demande aussi beaucoup d'étendue pour embrasser à la fois un grand nombre de différents rapports, beaucoup de justesse pour les comparer, beaucoup de sûreté pour déterminer le résultat des comparaissons, et de plus une extrême promptitude d'opérer. Souvent les plus habiles Joueurs ne jugent qu'en gros, et avec beaucoup d'incertitude, surtout dans les Jeux de Hasard, où les partis qu'il faut prendre dépendent du plus ou moins d'apparence que certains cas arrivent, ou n'arrivent pas. On sent assez que ces différents degrés d'apparence ne sont pas faciles à évaluer ; il semble que ce serait mesurer des idées purement spirituelles, et leur appliquer la règle et le compas. Cela ne se peut qu'avec des raisonnements d'une espèce particulière, très fins, très glissants, et avec une algèbre inconnue aux algébristes ordinaires. Aussi ces sortes de sujets n'avaient-ils point été traités ; c'était un vaste pays inculte, où à peine voyait-on cinq ou six pas d'hommes. M. de Montmort s'y engagea avec un courage de Christophe Colomb .... ,,D'Améric Vespuce plutôt. Pascal et Huyghens sont les Christophe Colomb de cette Algèbre inconnue jusqu'à eux : le Calcul des Probabilités. Les premiers jalons qu'ils avaient posés sont les cinq ou six pas, des pas de géant, que rappelle Fontenelle, et que M. de Montmort n'eut qu'à

suivre pour achever de „découvrir ce Nouveau Monde aux géomètres, par son *Essai*. Au lieu des Courbes qui leur sont familières, des sections coniques, cycloïdes, des spirales, des logarithmiques, c'étaient le Pharaon, le Lansquenet, l'Ombre, le Trictrac, qui paraissaient sur la scène assujettis au calcul et domptés par l'Algèbre." Dans le même temps Nicolas Bernouilli, le neveu des célèbres mathématiciens Jacques et Jean Bernouilli, et géomètre lui-même, trouvait une application de la science nouvelle. Son oncle Jacques avait laissé en mourant un manuscrit intitulé *De Arte conjectandi* et quand Nicolas soutint à Bâle, en 1709, sa thèse de docteur en droit, il prit pour sujet: *De Arte conjectandi in jure.*

Ainsi de la France, de la Suisse, de la Hollande, et aussi de l'Angleterre ce goût pour l'étude de la notion du Hasard se manifestait avec une singulière coïncidence. Elle se répètera, deux siècles plus tard, pour les savants français et le volume d'Emile Borel sur *le Hasard* et celui sur *le Jeu, la Chance et le Hasard*, de Louis Bachelier, paraissaient la même année, en 1914. Quelques mois plus tard, une nation fanatisée allait obliger le Monde à jouer ses destinées à un jeu diabolique — à tous les coups l'on perd — qui devait durer quatre ans.

Nicolas Bernouilli traitait du prix où l'on doit légitimement mettre des rentes viagères et des usufruits selon les différents âges, de la probabilité des témoignages, etc. C'était faire, pour la Jurisprudence, ce que Pascal avait fait pour la Théologie par son célèbre argument du pari — Dieu est, ou il n'est pas — qui se réduit à ceci : miser le fini dans l'espoir de gagner l'infini. Pour Pascal refuser de miser dans ces conditions, quand du reste on est *embarqué* et *forcé à jouer* c'est avoir *renoncé à la raison*. „Partout où est l'infini, et où il n'y a

pas infinité de hasards de perte contre celui de gain, il n'y a point à balancer, il faut tout donner". Tout, c'est-à-dire la gloire, les délices humaines et les plaisirs empestés.

Cela paraît concluant. Pas pour Fontenelle, pardon, pas pour un philosophe chinois, dont Fontenelle n'est que le secrétaire, et qui serait persuadé que la religion chrétienne est fausse. Notre Chinois et Pascal se tournent le dos dès le début. Pour le premier, le souverain bonheur en ce monde est ce point de tranquillité auquel aucun des *parieurs* n'est arrivé par son espoir de gagner l'immortalité. „L'espérance suppose le désir ; or le désir n'est jamais sans inquiétude : l'inquiétude est un mal, donc l'espérance est aussi un mal." Quelle *désespérance* serait, pour Pascal, l'état de cet homme qui n'a aucun goût pour l'espérance, et quelle mort anticipée, pour ce sublime inquiet, que cette ataraxie du disciple de Confucius. Pardon, lui objecte notre philosophe, vous paraissez regarder l'annihilation de notre être comme une chose dont l'idée est épouvantable ; quant à moi je sais que j'ai commencé d'exister, je sais que tout ce qui a un commencement d'existence a aussi une fin, je sens qu'il est aussi nécessaire et aussi inévitable que je cesse d'être, que par la liaison des causes et des effets, il l'a été que je commence d'exister". Pascal était lui aussi si bien persuadé de cette liaison des causes et des effets („toutes choses étant causées et causantes ....."), „qu'il tenait pour impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties", mais pourtant il a écrit également cette pensée, profonde et pieuse antinomie : „Je sens que je puis n'avoir point été."

Jamais décidément ne s'entendrait avec lui ce

philosophe chinois, dont voici la conclusion, inverse exactement de celle de Pascal : ,,A risquer un bonheur réel, quelque mince qu'il fût, contre la chimère la plus magnifique et la plus flatteuse que l'esprit humain puisse imaginer, il n'y a aucune proportion, aucune espérance de gagner, ni par conséquent aucune raison qui puisse porter un homme *de bon sens* à prendre ce parti.''

On le voit : Pascal a parié *croix*, lui parie *pile*.

Que faire pour convaincre cet incrédule ? reprend pour son compte le secrétaire. Lui prouver que le système de la Religion Chrétienne ne renferme point de contradiction, et que s'il contient des choses qui sont au dessus de notre raison; elles ne sont pourtant pas contre la raison ni par conséquent contradictoires : ces preuves paraissent difficiles à donner, mais elles ne doivent pas être impossibles . . . .

,,Il faut convenir au surplus qu'il y a des occasions où notre raison nous est fort incommode, soit que nous la suivions, soit que nous l'abandonnions.'' Cette phrase-là, au moins, doit être de Fontenelle, ainsi que celle-ci qui la suit.

,,Je suis de ce sentiment, et je ne donne pas le raisonnement de mon ami ni de son philosophe chinois à mes lecteurs, pour jeter des scrupules dans leur esprit, fussent-ils même de tout autre religion que la nôtre, mais dans l'espérance que quelqu'un, plus habile que moi, voudra se donner la peine de le réfuter solidement. Pour moi, je ne l'entreprends pas, de crainte qu'après tous les efforts que j'aurais fait, il ne m'arrivât ce qui est arrivé à quelques-uns de ceux qui ont écrit sur l'immortalité de l'âme, qui ne l'ayant pas prouvée au gré des critiques sévères, ont été soupçonnés de ne la pas croire eux-mêmes.''

Ce sont les dernières lignes de l'opuscule. L'on conviendra que cette réserve, ce silence prudent,

conviennent assez au sage, au discret, au normand Fontenelle.

Restent enfin, après ces deux opuscules à l'anonymat transparent, un *Traité de la raison humaine* et *De la connaissance de l'esprit humain*, quarante pages en tout, comprenant une fine analyse de ce qu'il faut entendre par un axiome, par le fini, et par l'idée d'infini, que „l'on ne comprend ni n'aperçoit". C'est net. Il reste qu'on le *croie*. C'est notre lot.

Il ne manque à Fontenelle que de s'être dit la même chose de Dieu. Il n'aurait pas cherché à en démontrer l'existence par des raisons logiquement déduites d'une observation physique. Mais il n'est ni le premier ni le dernier. Il semble que la Métaphysique a elle aussi sa Pierre Philosophale : la recherche d'une preuve indéniable, ou de l'existence de Dieu, ou de sa non-existence. Les deux groupes de chercheurs ne se tournent pas, autant qu'ils le croient, le dos. Même intrépidité, et au fond, même désir plus grand simplement chez les derniers, de supprimer le mystère. Les uns et les autres, les paraphraseurs du *Cœli enarrant gloriam Dei*, ou, plus subtils, les Fontenelles, — d'un côté —, et, — d'un autre côté —, les matérialistes, croient se porter des coups décisifs. Ils ne s'atteignent pas. „Nous avons une impuissance de prouver, invincible à tout le dogmatisme. Nous avons une idée de la vérité, invincible à tout le pyrrhonisme". C'est en chacun de nous que s'élèvent à la fois les cris éloquents ou tumultueux des négateurs et des croyants. Nous ne devons pas nous attarder à ces luttes naïves et infécondes, mais nous élever au-dessus de la mêlée et pour cela commencer par nous assurer que „s'il y a un Dieu nous sommes incapables de connaître *ni ce qu'il est, ni s'il est*". C'est, exactement, l'infini de Fontenelle. Mais quel est l'athée qui a dit cela ? C'est Pascal.

Fontenelle cultivait de préférence le connaissable. Seulement, en philosophe circonspect, il n'aurait pas aisément consenti à émonder l'âme de ces curiosités jamais satisfaite et qui sont — par cela même — de puissants ressorts. Et puis, cette raison, „rien ne lui sied mieux, disait-il, que des conclusions un peu timides." Il a manqué de timidité, dira-t-on, dans l'*Histoire des Oracles*, au point d'inquiéter le Jésuite Le Tellier, confesseur de Louis XIV. — Au point d'être inquiété par lui, veux-je dire. — Le lieutenant de police, le père de notre d'Argenson, chassa les nuages. Fontenelle avait-il inquiété les consciences religieuses?

C'est possible, il y avait tant d'herbes folles à brûler. Son ami Montesquieu a également manqué de mesure en parlant de la religion, dans ses *Lettres Persanes*. Mais lorsqu'il s'est agi non plus du délassement d'un homme d'esprit, mais de la grande œuvre de sa vie, de l'*Esprit des Lois*, qui lui prendra vingt ans de recherches et d'études, avec quelle prudence alors et quelle sympathie il envisagera ces mêmes croyances. C'est que sans doute cet homme qui avait sucé le lait de la tendresse humaine, se disait que ces dogmes, mêlés d'erreur et de vérité, avaient été le soutien d'une longue suite de générations. Et puis Fontenelle comme Montesquieu savaient bien que s'il faut peu d'esprit pour se moquer de la religion, il en faut davantage pour la défendre.

Le savant, le philosophe, et le spiritualiste qu'il y a dans Fontenelle nous ont donc servi à jalonner la route que suivront la majorité des esprits dans la première moitié du dix-huitième siècle. Pour les sensibilités et les goûts l'irritation de La Bruyère est suffisamment révélatrice. Nous allons préciser les traces du chemin à parcourir en prenant une

pensée commune à nos deux auteurs, et à un troisième, Chateaubriand. Dans son petit traité *Du Bonheur*, Fontenelle disait : „Nous ne sommes pas assez parfaits pour être toujours affligés ; notre nature est trop variable, et cette imperfection est une de ses plus grandes ressources”.

La Bruyère écrivait au même temps: „On se guérit comme on se console : on n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer et toujours aimer. Il devrait y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines pertes. . . ; l'on pleure amèrement et l'on est sensiblement touché ; mais l'on est ensuite si faible ou si léger que l'on se console”.

Ainsi La Bruyère et Fontenelle notent tous deux et dans des termes approchants, cette imperfection. Le premier avec plus de tristesse et d'amertume, tandis que le second en prend son parti plus allégrement et se dit même qu'il n'est pas de mal d'où il ne résulte un bien. Mais enfin, pour Fontenelle comme pour La Bruyère, vers 1690, cette condition du cœur humain est une imperfection.

Cent ans vont s'écouler, remplis par le déclin et la chute d'une dynastie millénaire ; à l'aurore d'une ère nouvelle surgissant inquiète et troublée des ruines de l'ancien monde, s'élèveront les plaintes d'un magicien : „Les douleurs ne sont point éternelles ; il faut tôt ou tard qu'elles finissent, parce que le cœur de l'homme est fini ; c'est une de nos grandes misères : nous ne sommes pas même capables d'être longtemps malheureux”. Chateaubriand tend la main à La Bruyère : même amertume dans la constatation de notre infirmité. Or, entre La Bruyère et Chateaubriand grandiront les générations du dix-huitième siècle, qui ne comprendront rien à ces regrets de n'être pas inconsolable. L'abbé Morellet, né en 1727, le contempteur de Chateau-

briand, le critique acerbe d'*Atala*, se moquera de cette phrase du père Aubry à Chactas et prétendra que cette sorte d'incapacité de l'homme pour la douleur est au contraire un des grands biens de la vie. Fontenelle n'avait parlé que de „ressources". Là encore, lui qui est à cheval sur le dix-septième et le dix-huitième siècle, il est *le sage* n'outrant rien, mais ne négligeant rien : il reprocherait à l'abbé Morellet sa cécité, mais il semble avoir écrit pour Chateaubriand, quelques lignes plus bas : „On a pour les violentes douleurs je ne sais quelle complaisance qui s'oppose aux remèdes et repousse la consolation . . .; quoi qu'il soi tfort étrange de l'avancer, il est vrai cependant que nous avons un certain amour pour la douleur et que dans quelques caractères il est invincible".

La Bruyère dirait que c'est la façon de Cydias de n'être de l'avis de personne : cette façon là pourrait bien être la parfaite sagesse. — J'entends; la sagesse de quelqu'un qui, à la place du cœur, a de la cervelle, car enfin Mme de Tencin a bien su le lui dire. — C'est une boutade, nous le jurerions, une exagération de femme dépitée. „Fontenelle, raconte Mme Geoffrin, allait tous les jours chez une dame du Tort, femme d'une grande taille, et qui avait de plus grands principes: cette dame lui répétait à chaque instant : N'êtes-vous point las de cette Tencin, une catin, etc., et Mme de Tencin disait à son tour : Cette grosse du Tort, une haquenée, une mijaurée, etc. Tous les jours il entendait l'une et l'autre, gardait son opinion, et les voyait parce qu'elles lui convenaient". C'est bien là Fontenelle. Les ennemis de ses amis n'étaient pas ses ennemis. Ce n'est pas de l'indifférence, c'est de la simple justice. Mais que ces visites à la du Tort ou tout autre fait en aient été l'occasion, on conçoit que cette sereine indifférence devant de pressantes objurgations ait irrité la Tencin. Refuser

de prendre parti ! Socrate, qui n'était que mari, a essuyé d'autres orages.

Seulement, après Mme de Tencin, écoutons un témoin à décharge, un ancien président à mortier ! Montesquieu (c'est de lui qu'il s'agit) avait l'habitude de jeter chaque soir sur le papier des réflexions qui étaient un entretien muet avec un fils bien-aimé. Il a groupé quelques-unes de ces pensées sous le titre: *Des grands hommes de France*. On y lit ceci : ,,Fontenelle, autant au-dessus des autres hommes par son cœur, qu'au-dessus des hommes de lettres par son esprit." La majorité des lecteurs se frottent les yeux, et bonnement, ingénûment, remplacent le premier *au-dessus* par *au-dessous*. C'est que de Fontenellle on connaît surtout l'anecdote de la cervelle en place de cœur.

Ces lecteurs ont tort. Ne corrigeons pas Montesquieu : c'est bien, les deux fois, *au-dessus* qu'il faut lire.

***

Quel est le secret de la sagesse de Fontenelle ? et de sa longue vie? Ces deux questions auraient peut-être plus d'une réponse en commun, dont chacune serait un précieux dictame. En premier lieu, sans doute, sa merveilleuse égalité d'humeur. Mais le remède est naïf. Autant dire, presque: Ayez des idées roses, aux atrabilaires. En second lieu, M. de Lassone, qui sera le médecin de Louis XVI, ne croit pas que Fontenelle ait jamais fatigué la Faculté. Ce n'est peut-être qu'une constatation. Si c'est, de la part de ce médecin philosophe, une approbation, il appartient à chacun de la mériter pour son compte. M. de Lassone se félicite seulement d'avoir eu Fontenelle pour protecteur dans sa jeunesse, et pour ami dans un âge plus avancé. S'il l'avait eu pour malade, il s'en serait fait gloire, à juste titre. Mais Fontenelle

ne l'a connu qu'aux environs de sa quatre-vingtième année : on ne prend pas, aussi tard, de mauvaises habitudes. C'est lui, bien plutôt, qui *traitait* M. de Lassone, en lui donnant des avis qui sont, sinon le secret, du moins les fruits de la sagesse et d'une longue vie.

„Profitez, s'il y a lieu, de la critique sans y répondre, et sans vous en offenser ; car sa blessure en elle-même est légère, elle ne s'aigrit que par le mouvement.

„Souvenez-vous que la sagesse consiste plus souvent à se taire qu'à parler ; car il est toujours temps de penser, mais il ne l'est pas toujours de dire ce qu'on pense.

„Surtout ne soyez d'aucune secte, et n'affaiblissez pas la cause de la vérité par la colère."

C'est en restant fidèle à ces maximes que Fontenelle vivra presque un siècle. Le 9 février 1757, âgé de cent ans moins un mois, ce sage mourra, puisqu'il faut bien mourir, „d'une difficulté d'être."

DU BONHEUR

On ne compte plus, au XVIIIe siècle, les *Traités du Bonheur*. Cela veut-il dire que nos ancêtres étaient heureux ? ou l'inverse ? C'est une question. Ninon, que les dieux avaient gâtée, disait que s'il lui fallait recommencer sa vie, elle préférerait se pendre. Son filleul Voltaire dira à peu près la même chose. Fontenelle, que ses cent ans font le contemporain et de Ninon et de Voltaire, aurait, lui, volontiers recommencé sa vie. Il était heureux, pleinement heureux, à moins qu l'on ne dise que cette satisfaction justement ne soit la marque d'une notion de bonheur inférieure. Cela s'appellerait se pincer pour se faire pleurer. Fontenelle sur ce point était moins compliqué. Il se contentait d'être heureux, comme l'on est en bonne santé. Il n'analysait pas trop — c'est imprudent — sa parfaite quiétude ; il n'écrivit pas davantage un *Traité du Bonheur* ; il se contenta de se décrire; ses pages sont comme une monographie qu'il appela simplement: *Du Bonheur*. Il aurait pu dire également : un homme heureux.

Que maintenant chacun ne choisisse pas pour soi ce bonheur, c'est une autre question. L'homme le plus malheureux consentirait-il jamais à troquer

son sort contre le sort de l'homme le plus heureux s'il lui fallait en même temps oublier ce qu'il appelle son *moi* ? Cela prouve que chacun a un bonheur ou un malheur à son aune. On l'a compris puisque les *Traités du Bonheur* se sont faits plus rares. Il reste qu'en nous éloignant de la formule de Fontenelle nous nous écartons d'autant de la sagesse.

Il reste aussi que ces pages sereines sont comme le procès-verbal d'un état des sensibilités, instable, j'y consens, mais qui a existé. L'homme qui a écrit aux environs de 1700 que celui qui veut être heureux „change peu de place'', est bien à l'antipode des générations inquiètes qui s'agiteront un siècle plus tard, des fils de René pour qui le bonheur était *ailleurs*.

Les sensibilités fusionnent, se modifient, aiguillent, virent, et forment comme une route sinueuse. Ces pages de Fontenelle sont un précieux jalon.

Nous ne les alourdirons d'aucun commentaire. L'un des charmes du style de Fontenelle est justement l'ironie discrète, légère, à peine indiquée. Sous ses phrases au sens clair, à l'allure simple et bonhomme court souvent un deuxième sens suggéré par un mot glissé nonchalamment. Fontenelle semble se faire des objections et laisser à son lecteur le soin de les lever, si bon lui semble. Ce lecteur est enchanté de l'absence de cette sorte de pédantisme qui consiste à *conclure*, et ravi en même temps de cette confiance que l'on témoigne en son esprit. Ne gâtons pas son plaisir par une glose indiscrète et superflue, ni par aucun *point d'ironie*.

Un grammairien, il y a quelques années, avait proposé ce nouveau signe diacritique. On l'a poliment refusé, et l'on a bien fait. Ce signal d'avoir à ne pas se tromper est une impertinence, outre qu'il enlève la surprise, cette moitié du plaisir. Le point d'exclamation est très suffisamment

brutal. Fontenelle en sera sobre ; c'est un *point* qu'il laissera à Jean-Jacques. Au lecteur de se tenir sur ses gardes.

Ces pages de Fontenelle, avec le *Traité* de Maupertuis, auraient été les plus célèbres des nombreux écrits sur le *Bonheur*, dit Saint-Lambert dans la longue étude qu'il consacre à Helvétius, et qu'il a placée en tête d'un poème posthume et inachevé, imprimé en 1772 et intitulé *Le Bonheur*, justement. Les pages de Maupertuis sont aussi sombres que celles de Fontenelle sont douces et riantes, et en parlant de bonheur il paraît tenté de se pendre. Pour Fontenelle, Saint-Lambert lui reproche de nous dire seulement comment *Fontenelle* était heureux, et de nous apprendre peu de chose sur la manière de rendre le Bonheur plus général, comme s'il y avait un Bonheur en général ! Mais tout le monde, à la date de Saint-Lambert, chevauchait ce dada.

Je trouve également, dans un autre livre du dix-huitième siècle, dans *Les Caractères* de Mme de Puisieux, une appréciation des pages de Maupertuis et de Fontenelle. C'est la même au fond. Bon ! Et qu'importe au reste, Mme de Puisieux ! Elle importe beaucoup, et voici comment.

Mme de Puisieux aura laissé traîner son manuscrit dans sa chambre à coucher, et Diderot aura comme délassement jeté quelques tisons incandescents à travers les pages assez froides de son amie. Et c'est ce qui rend attachante la lecture de ces *Caractères*, bien oubliés pourtant, parce qu'on ne s'avise pas d'y aller chercher du Diderot. On est çà et là frappé, et récompensé, par une vue profonde ou par un paradoxe brillant. Il y a des pages entières qui ne peuvent être que de cet homme volcan, et celles sur le Bonheur sont peut-être du nombre. Elles débutent par une image bien jolie :

,,Le bonheur est une boule après laquelle nous courons tant qu'elle roule, et que nous poussons du pied quand elle s'arrête''. Est-ce de lui, ou d'elle ? ,,Cet exercice nous a mené loin, lorsqu'il commence à nous déplaire. On est bien las quand on se résout à se reposer, et à laisser aller la boule ; c'est alors qu'on médit de la vie, et qu'on s'en prend à tout, hors à soi-même. Si par hasard on écrit, on fait des livres tristes, où la seule vérité qu'on aperçoive distinctement, c'est que l'auteur a mal employé ses jours et qu'il est en mauvaise humeur. . . .''

,,Mon avis est qu'il faut faire bonne contenance partout, dans le bonheur et dans l'adversité, dans l'abaissement et dans le grandeur.'' (C'est l'opinion de Fontenelle.) ,,Une tête bien faite s'accommode de tous les oreillers que la fortune lui présente.'' Oh ! oh ! Mme de Puisieux aurait donc bien connu Montaigne. ,,La vie est pour le philosophe, tantôt un amusement, tantôt un exercice. Il la passe soit à goûter des plaisirs, soit à montrer de la vertu ; et s'il n'a pas à se louer beaucoup de cette alternative, il n'a pas non plus beaucoup à s'en plaindre.'' Tout-à-fait du Fontenelle. ,,Il ne se proposera point une perfection chimérique, et il ne mettra point sa félicité à se rendre insensible. S'il écrit, ses ouvrages se ressentiront de la douceur de ses mœurs, et de l'égalité de son caractère. Je n'y verrai point un homme inquiet qui cherche le bonheur, mais il me semblera toujours entendre un homme satisfait qui l'a trouvé. Parcourez le Traité du Bonheur de Fontenelle, et vous prononcerez malgré vous que l'Ecrivain était heureux. Vous sortirez moins éclairé peut-être de son ouvrage, que de l'essai de la Philosophie morale de Maupertuis, mais vous en sortirez plus content. Vous aimerez mieux la vie après avoir lu Fontenelle ; après avoir lu Maupertuis vous voudriez presque être mort. Si j'osais, je dirais

que l'un présente partout des bonbons qui fondent délicieusement dans la bouche, et que l'autre met sous la dent des noisettes qui sont dures à casser et qui ne donnent quelquefois que de la poussière". Je parierais que dans cette phrase il n'y a de Mme de Puisieux que *Si j'osais*, et que le reste est de Diderot ou l'écho de ses monologues. (On sait que c'est ainsi qu'il comprenait la conversation).

,,Demandez à Fontenelle ce que c'est que le plaisir, et ne craignez pas qu'il vous réponde que c'est en général, toute perception que l'âme aime mieux éprouver, que ne pas éprouver. Quelle triste définition du plaisir!"

Mais quittons Diderot ou son secrétaire et suçons ces bonbons que Fontenelle va nous présenter.



DU BONHEUR

Voici une matière la plus intéressante de toutes, dont tout le monde parle, que les Philosophes, surtout les anciens, ont traitée avec beaucoup d'étendue; mais quoique très-intéressante, elle est dans le fond assés négligée; quoi que tout le monde en parle, peu de Gens y pensent; et quoique les Philosophes l'ayent beaucoup traitée, ça été si philosophiquement, que les Hommes n'en peuvent tirer guère de profit.

On entend ici par le mot de Bonheur un état, une situation telle qu'on en désirât la durée sans changement; et en cela le Bonheur est différent du plaisir qui n'est qu'un sentiment agréable, mais court et passager, et qui ne peut jamais être un état. La douleur auroit bien plutôt le privilége d'en pouvoir être un.

A mesurer le Bonheur des Hommes seulement par le nombre et la vivacité des plaisirs qu'ils ont dans le cours de leur vie, peut-être y a-t-il un assés grand nombre de conditions assés égales, quoique fort différentes. Celui qui a moins de plaisirs, les sent plus vivement; il en sent une infinité que les autres ne sentent plus, ou n'ont jamais sentis; et à cet égard

la Nature fait assés son devoir de Mère commune. Mais si au lieu de considérer ces instans répandus dans la vie de chaque Homme, on considère le fond des vies mêmes, on voit qu'il est fort inégal; qu'un Homme qui a, si l'on veut, pendant sa journée autant de bons momens qu'un autre, est tout le reste du temps beaucoup plus mal à son aise, et que la compensation cesse entièrement d'avoir lieu.

C'est donc l'état qui fait le Bonheur ; mais ceci est très-fâcheux pour le Genre humain. Une infinité d'Hommes ont dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer; un nombre presque aussi grand sont incapables de se contenter d'aucun état : les voilà donc presque tous exclus du Bonheur, et il ne leur reste pour ressource que des plaisirs, c'est-à-dire des momens semés çà et là sur un fond triste qui en sera un peu égayé. Les Hommes dans ces momens reprennent les forces nécessaires à leur malheureuse situation, et se remontent pour souffrir.

Celui qui voudroit fixer son état, non par la crainte d'être pis, mais parce qu'il seroit content, mériteroit le nom d'heureux ; on le reconnoîtroit entre tous les autres Hommes à une espèce d'immobilité dans sa situation ; il n'agiroit que pour s'y conserver, et non pas pour en sortir. Mais cet Homme-là a-t-il paru en quelqu'endroit de la Terre ? On en pourroit douter, parce qu'on ne s'aperçoit guère de ceux qui sont dans cette immobilité fortunée ; au lieu que les malheureux qui s'agitent compo ent le Tourbillon du monde, et se font bien sentir les uns aux autres par les chocs violens qu'ils se donnent. Le repos même de l'Heureux, s'il est aperçu peut passer pour être forcé, et tous les autres sont intéressés à n'en pas prendre une idée plus avantageuse. Ainsi l'existence de l'Homme heureux pourroit être assés facilement contestée. Admettons-la cependant, ne fût-ce que pour nous donner des espérances agréables ; mais il est vrai, que retenues dans de certaines bornes, elles ne seront pas chimériques.

Quoi qu'en disent les fiers Stoïciens, une grande partie de notre Bonheur ne dépend pas de nous. Si l'un d'eux pressé par la Goutte lui a dit, *Je n'avouerai pourtant pas que tu sois un mal*; il a dit la plus extravagante parole qui soit jamais sortie de la bouche d'un Philosophe. Un Empereur de l'Univers, enfermé aux Petites-Maisons, déclare naïvement un

sentiment dont il a le malheur d'être plein; celui-ci par engagement de Systême nie un sentiment très-vif, et en même temps l'avoue par l'effort qu'il fait pour le nier. N'ajoutons pas à tous les maux que la Nature et la Fortune peuvent nous envoyer, la ridicule et inutile vanité de nous croire invulnérables.

Il seroit moins déraisonnable de se persuader que notre Bonheur ne dépend point du tout de nous, et presque tous les Hommes ou le croyent, ou agissent comme s'ils le croyoient. Incapables de discernement et de choix, poussés par une impétuosité aveugle, attirés par des objets qu'ils ne voyent qu'au travers de mille nuages, entraînés les uns par les autres sans savoir où ils vont, ils composent une multitude confuse et tumultueuse, qui semble n'avoir d'autre dessein que de s'agiter sans cesse. Si dans tout ce désordre des rencontres favorables peuvent en rendre quelques-uns heureux pour quelques momens, à la bonne heure ; mais il est bien sûr qu'ils ne sauront ni prévenir ni modérer le choc de tout ce qui peut les rendre malheureux. Ils sont absolument à la merci du hasard.

Nous pouvons quelque chose à notre Bonheur, mais ce n'est que par nos façons de penser, et il faut convenir que cette condition est assés dure. La plupart ne pensent que comme il plaît à tout ce qui les environne ; ils n'ont pas un certain gouvernail qui leur puisse servir à tourner leurs pensées d'un autre côté qu'elles n'ont été poussées par le courant. Les autres ont des pensées si fortement pliées vers le mauvais côté, et si inflexibles, qu'il seroit inutile de les vouloir tourner d'un autre. Enfin quelques-uns à qui ce travail pourroit réussir, et seroit même assés facile, le rejettent, parce que c'est un travail et en dédaignent le fruit qu'ils croyent trop médiocre. Que seroit-ce que ce misérable Bonheur factice pour lequel il faudroit tant raisonner? Vaut-il la peine qu'on s'en tourmente ? On peut le laisser aux Philosophes avec leurs autres chimères. Tant d'étude pour être heureux empêcheroit de l'être.

Ainsi il n'y a qu'une partie de notre Bonheur qui puisse dépendre de nous ; et de cette petite partie peu de Gens en ont la disposition, ou en tirent le profit. Il faut que les caract res ou foibles et paresseux, ou impétueux et violens, ou sombres et chagrins, y renoncent tous. Il en reste quelques-

uns doux et modérés, et qui admettent plus volontiers les idées ou les impressions agréables ; ceux-là peuvent travailler utilement à se rendre heureux. Il est vrai que par la faveur de la Nature ils le sont déjà assés, et que le secours de la Philosophie ne paroît pas leur être fort nécessaire ; mais il n'est presque jamais que pour ceux qui en ont le moins de besoin, et ils ne laissent pas d'en sentir l'importance. Surtout quand il s'agit du Bonheur, ce n'est pas à nous de rien négliger. Ecoutons donc la Philosophie qui prêche dans le Désert une petite troupe d'Auditeurs qu'elle a choisis, parce qu'ils savoient déjà une bonne partie de ce qu'elle peut leur apprendre.

Afin que le sentiment du Bonheur puisse entrer dans l'âme, ou du moins afin qu'il y puisse séjourner, il faut avoir nettoyé la place, et chassé tous les maux imaginaires. Nous sommes d'une habileté infinie à en créer, et quand nous les avons une fois produits, il nous est très difficile de nous en défaire. Souvent même il semble que nous aimions notre malheureux ouvrage, et que nous nous y complaisions. Les maux imaginaires ne sont pas tous ceux qui n'ont rien de corporel, et ne sont que dans l'esprit ; mais seulement ceux qui tirent leur origine de quelque façon de penser fausse, ou du moins problématique. Ce n'est pas un mal imaginaire que le déshonneur, mais c'en est un que la douleur de laisser de grands biens après sa mort à des Héritiers en ligne collatérale et non pas en ligne directe, ou à des filles et non pas à des fils. Il y a tel Homme dont la vie est empoisonnée par un semblable chagrin. Le Bonheur n'habite point dans des têtes de cette trempe ; il lui en faut ou qui soient naturellement plus saines, ou qui ayent eu le courage de se guérir. Si l'on est susceptible des maux imaginaires il y en a tant, qu'on sera nécessairement la proie de quelqu'un. La principale force de ces sortes de Monstres, consiste en ce qu'on s'y soumet, sans oser ni les attaquer, ni même les envisager ; si on les considéroit quelque temps d'un œil fixe, ils seroient à demi vaincus.

Assés souvent aux maux réels nous ajoutons des circonstances imaginaires qui les aggravent. Qu'un malheur ait quelque chose de singulier, non-seulement ce qu'il a de réel nous afflige, mais sa singularité nous irrite et nous aigrit. Nous nous représentons une Fortune, un Destin, je ne sais quoi, qui met de l'art et de l'esprit à nous faire un malheur d'une nature particulière. Mais qu'est-ce que tout cela ? Employons un

peu notre raison, et ces Fantômes disparoissent. Un malheur commun n'en est pas réellement moindre ; un malheur singulier n'en est pas moins possible, ni moins inévitable. Un Homme qui a la peste lui cent millième, est-il moins à plaindre que celui qui a une maladie bizarre et inconnue ?

Il est vrai que les malheurs communs sont prévus, et cela seul nous adoucit l'idée de la mort, le plus grand de tous les maux. Mais qui nous empêche de prévoir en général ce que nous appelons les maux singuliers ? On ne peut pas prédire les Comètes comme les Eclipses ; mais on est bien sûr que de temps en temps il doit paroître des Comètes, et il n'en faut pas davantage pour n'en être pas effrayé. Les malheurs singuliers sont rares ; cependant il faut s'attendre à en essuyer quelqu'un : il n'y a presque personne qui n'ait eu le sien ; et si on vouloit, on leur contesteroit avec assés de raison leur qualité de singuliers.

Une circonstance imaginaire qu'il nous plaît d'ajouter à nos afflictions, c'est de croire que nous serons inconsolables. Ce n'est pas que cette persuasion-là même ne soit quelquefois une espèce de douceur et de consolation ; elle en est une dans les douleurs dont on peut tirer gloire, comme dans celle que l'on ressent de la perte d'un ami. Alors se croire inconsolable, c'est se rendre témoignage que l'on est tendre, fidèle, constant ; c'est se donner de grandes louanges. Mais dans les maux où la vanité ne soutient point l'affliction, et où une douleur éternelle ne seroit d'aucun mérite, gardons-nous bien de croire qu'elle doive être éternelle. Nous ne sommes pas assés parfaits pour être toujours affligés ; notre nature est trop variable, et cette imperfection est une de ses plus grandes ressources.

Ainsi avant que les maux arrivent, il faut les prévoir, du moins en général ; quand ils sont arrivés, il faut prévoir que l'on s'en consolera. L'un rompt la première violence du coup, l'autre abrège la durée du sentiment ; on s'est attendu à ce que l'on souffre, et du moins on s'épargne par-là une impatience, une révolte secrète qui ne sert qu'à aigrir la douleur ; on s'attend à ne souffrir pas longtemps, et dès lors on anticipe en quelque sorte sur ce temps qui sera plus heureux, on l'avance.

Les circonstances même réelles de nos maux, nous prenons plaisir à nous les faire valoir à nous-mêmes, à nous les étaler,

comme si nous demandions raison à quelque Juge d'un tort qui nous eût été fait. Nous augmentons le mal en y appuyant trop notre vue, et en recherchant avec tant de soin tout ce qui peut le grossir.

On a pour les violentes douleurs je ne sais quelle complaisance qui s'oppose aux remèdes, et repousse la consolation. Le consolateur le plus tendre paroît un indifférent qui déplaît. Nous voudrions que tout ce qui nous approche prît le sentiment qui nous possède ; et n'en être pas plein comme nous, c'est nous faire une espèce d'offense. Surtout ceux qui ont l'audace de combattre les motifs de notre affliction, sont nos ennemis déclarés. Ne devrions-nous pas au contraire être ravis que l'on nous fît soupçonner de fausseté et d'erreur des façons de penser qui nous causent tant de tourmens ?

Enfin, quoi qu'il soit fort étrange de l'avancer, il est vrai cependant que nous avons un certain amour pour la douleur, et que dans quelques caractères il est invincible. Le premier pas vers le Bonheur seroit de s'en défaire, et de retrancher à notre imagination tous ses talens malfaisans, ou du moins de la tenir pour fort suspecte. Ceux qui ne peuvent douter fort qu'ils n'ayent toujours une vue saine de tout, sont incurables ; il est bien juste qu'une moindre opinion de soi-même ait quelquefois sa récompense.

N'y auroit-il point moyen de tirer des choses plus de bien que de mal, et de disposer son imagination, de sorte qu'elle séparât les plaisirs d'avec les chagrins, et ne laissât passer que les plaisirs ? Cette proposition ne le cède guère en difficulté à la Pierre Philosophale ; et si on la peut exécuter, ce ne peut être qu'avec le plus heureux naturel du monde, et tout l'art de la Philosophie. Songeons que la plupart des choses sont d'une nature très douteuse, et que quoiqu'elles nous frappent bien vite comme biens ou comme maux, nous ne savons pas trop au vrai ce qu'elles sont. Tel événement vous a paru d'abord un grand malheur, que vous auriés été bien fâché dans la suite qui ne fût pas arrivé ; et si vous aviés connu ce qu'il amenoit après lui, il vous auroit transporté de joie. Et sur ce pied-là quel regret ne devés-vous pas avoir à votre chagrin ? Il ne faut donc pas se presser de s'affliger ; attendons que ce qui nous paroît si mauvais se développe. Mais d'un autre côté ce qui nous paroît agréable peut amener aussi,

peut cacher quelque chose de mauvais, et il ne faut pas se presser de se réjouir. Ce n'est pas une conséquence, on ne doit pas tenir la même rigueur à la joie qu'au chagrin.

Un grand obstacle au Bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand Bonheur. Figurons-nous qu'avant que de nous faire naître, on nous montre le séjour qui nous est préparé, et ce nombre infini de maux qui doivent se distribuer entre ses Habitans. De quelle frayeur ne serions-nous pas saisis à la vue de ce terrible partage où nous devrions entrer ? et ne compterions-nous pas pour un Bonheur prodigieux d'en être quittes à aussi bon marché qu'on l'est dans ces conditions médiocres, qui nous paroissent présentement insupportables ? Les Esclaves, ceux qui n'ont pas de quoi vivre, ceux qui ne vivent qu'à la sueur de leur front, ceux qui languissent dans des maladies habituelles, voilà une grande partie du Genre humain. A quoi a-t-il tenu que nous n'en fussions ? Apprenons combien il est dangereux d'être Hommes, et comptons tous les malheurs dont nous sommes exemts pour autant de périls dont nous sommes échappés.

Une infinité de choses que nous avons et que nous ne sentons pas, seroient chacune le suprême Bonheur de quelqu'un : il y a tel Homme dont tous les désirs se termineroient à avoir deux bras. Ce n'est pas que ces sortes de biens, qui ne le sont que parce que leur privation seroit un grand mal, puissent jamais causer un sentiment vif, même à ceux qui seroient les plus appliqués à faire tout valoir. On ne sauroit être transporté de se trouver deux bras ; mais en faisant souvent réflexion sur le grand nombre de maux qui pourroient nous arriver, on pardonne plus aisément à ceux qui arrivent. Notre condition est meilleure quand nous nous y soumettons de bonne grâce, que quand nous nous révoltons inutilement contre elle.

Nous regardons ordinairement les biens que nous font la Nature ou la Fortune comme des dettes qu'elles nous payent, et par conséquent nous les recevons avec une espèce d'indifférence ; les maux au contraire nous paroissent des injustices, et nous les recevons avec impatience et avec aigreur. Il faudroit rectifier des idées si fausses. Les maux sont très communs, et c'est ce qui doit naturellement nous écheoir ; les biens sont très rares, et ce sont des exceptions flatteuses, faites en notre faveur à la règle générale.

Le Bonheur est en effet bien plus rare que l'on ne pense.

Je compte pour heureux celui qui possède un certain bien que je désire, et que je crois qui feroit ma félicité ; le possesseur de ce bien-là est malheureux, ma condition est gâtée par la privation de ce qu'il a ; la sienne l'est par d'autres privations. Chacun brille d'un faux éclat aux yeux de quelque autre, chacun est envié pendant qu'il est lui-même envieux ; et si être heureux étoit un vice ou un ridicule, les Hommes ne se le renvoyeroient pas mieux les uns aux autres. Ceux qui en seroient le plus accusés, les Grands, les Princes, les Rois, seroient justement les moins coupables. Désabusons-nous de cette illusion qui nous peint beaucoup plus d'heureux qu'il n'y en a, et nous serons ou plus flattés d'être du nombre, ou moins irrités de n'en être pas.

Puisqu'il y a si peu de biens, il ne faudroit négliger aucun de ceux qui tombent dans notre partage : cependant on en use comme dans une grande abondance, et dans une grande sûreté d'en avoir tant qu'on voudra; on ne daigne pas s'arrêter à goûter ceux que l'on possède ; souvent on les abandonne pour courir après ceux que l'on n'a pas. Nous tenons le présent dans nos mains ; mais l'avenir est une espèce de Charlatan, qui en nous éblouissant les yeux, nous l'escamote. Pourquoi lui permettre de se jouer ainsi de nous ? Pourquoi souffrir que des espérances vaines et douteuses nous enlèvent des jouissances certaines ? Il est vrai qu'il y a beaucoup de Gens pour qui ces espérances mêmes sont des jouissances, et qui ne savent jouir que de ce qu'ils n'ont pas. Laissons-leur cette espèce de possession si imparfaite, si peu tranquille, si agitée, puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre ; il seroit trop cruel de la leur ôter : mais tâchons, s'il est possible, de nous ramener au présent, à ce que nous avons, et qu'un bien ne perde pas tout son prix parce qu'il nous a été accordé.

Ordinairement on dédaigne de sentir les petits biens, et on n'a pas le même mépris pour les maux médiocres. Que la chose soit du moins égale. Si le sentiment des biens médiocres est étouffé en nous par l'idée de quelques biens plus grands ausquels on aspire, que l'idée des grands malheurs où l'on n'est pas tombé, nous console des petits.

Les petits biens que nous négligeons, que savons-nous si ce ne seront pas les seuls qui s'offriront à nous ? Ce sont des présens faits par une Puissance avare, qui ne se résoudra peut-être plus à nous en faire. Il y a peu de Gens qui quelquefois en

leur vie n'ayent eu regret à quelque état, à quelque situation dont ils n'avoient pas assés goûté le Bonheur. Il y en a peu qui n'ayent eux-mêmes trouvé injustes quelques-unes des plaintes qu'ils avoient faites de la Fortune. On a été ingrat, et on en est puni.

Il ne faut pas, disent les Philosophes rigides, mettre notre Bonheur dans tout ce qui ne dépend pas de nous, ce seroit trop le mettre à l'aventure. Il y a beaucoup à rabattre d'un précepte si magnifique ; mais le plus qu'on en pourra conserver, ce sera le mieux. Figurons-nous que notre Bonheur devroit entièrement dépendre de nous, et que c'est par une espèce d'usurpation que les choses de dehors se sont mises en possession d'en disposer ; resaississons-nous, autant qu'il est possible, d'un droit si important, et si dangereux à confier ; remettons sous notre puissance ce qui en a été détaché injustement.

D'abord il faut examiner, pour ainsi dire, les titres de ce qui prétend ordonner de notre Bonheur ; peu de choses soutiendront cet examen, pour peu qu'il soit rigoureux. Pourquoi cette Dignité que je poursuis m'est-elle si nécessaire ? C'est qu'il faut être élevé au-dessus des autres. Et pourquoi le faut-il ? C'est pour recevoir leurs respects & leurs hommages. Et que me feront ces hommages & ces respects ? Ils me flatteront très-sensiblement. Et comment me flatteront-ils, puisque je ne les devrai qu'à ma Dignité, et non pas à moi-même? Il en est ainsi de plusieurs autres idées qui ont pris une place fort importante dans mon esprit; si je les attaquois, elles ne tiendroient pas longtemps. Il est vrai qu'il y en a qui feroient plus de résistance les unes que les autres; mais selon qu'elles seroient plus incommodes et plus dangereuses, il faut revenir à la charge plus souvent et avec plus de courage. Il n' y a guère de fantaisie que l'on ne mine peu à peu, et que l'on ne fasse enfin tomber à force de réflexions.

Mais comme nous ne pouvons pas rompre avec tout ce qui nous environne, quels seront les objets extérieurs auxquels nous laisserons des droits sur nous ? Ceux dont il y aura plus à espérer qu'à craindre. Il n'est question que de calculer, et la Sagesse doit toujours avoir les jetons à la main. Combien valent ces plaisirs-là, et combien valent les peines dont il faudro t les acheter, ou qui les suivroient ? On ne sauroit disconvenir que selon les différentes imaginations les prix ne

changent, et qu'un même marché ne soit bon pour l'un et mauvais pour l'autre. Cependant il y a à peu près un prix commun pour les choses principales ; et de l'aveu de tout le monde, par exemple, l'amour est un peu cher ; aussi ne se laisse-t-il pas évaluer.

Pour le plus sûr, il en faut revenir aux plaisirs simples, tels que la tranquillité de la vie, la société, la chasse, la lecture, etc. S'ils ne coûtoient moins que les autres, qu'à proportion de ce qu'ils sont moins vifs, ils ne mériteroient pas de leur être préférés, et les autres vaudroient autant leur prix que ceux-ci le leur ; mais les plaisirs simples sont toujours des plaisirs, et ils ne coûtent rien. Encore un grand avantage, c'est que la Fortune ne nous les peut guère enlever. Quoi qu'il ne soit pas raisonnable d'attacher notre Bonheur à tout ce qui est le plus exposé aux caprices du hasard, il semble que le plus souvent nous choisissions avec soin les endroits les moins sûrs pour l'y placer. Nous aimons mieux avoir tout notre bien sur un Vaisseau, qu'en fonds de terre. Enfin les plaisirs vifs n'ont que des instans, et des instans souvent funestes par un excès de vivacité qui ne laisse rien goûter après eux ; au lieu que les plaisirs simples sont ordinairement de la durée que l'on veut, et ne gâtent rien de ce qui les suit.

Les Gens accoutumés aux mouvemens violens des passions, trouveront sans doute fort insipide tout le Bonheur que peuvent produire les plaisirs simples. Ce qu'ils appellent insipidité, je l'appelle tranquillité ; et je conviens que la vie la plus comblée de ces sortes de plaisirs, n'est guère qu'une vie tranquille. Mais quelle idée a-t-on de la condition humaine, quand on se plaint de n'être que tranquille ? Et l'état le plus délicieux que l'on puisse imaginer, que devient-il après que la première vivacité du sentiment est consumée ? Il devient un état tranquille, et c'est même le mieux qui puisse lui arriver.

Il n'y a personne qui dans le cours de sa vie n'ait quelques événemens heureux, des temps ou des momens agréables. Notre imagination les détache de tout ce qui les a précédés ou suivis ; elle les rassemble, et se représente une vie qui en seroit toute composée : voilà ce qu'elle appelleroit du nom de Bonheur, voilà à quoi elle aspire, peut-être sans oser trop se l'avouer. Toujours est-il certain que tous les intervalles languissans, qui dans les situations les plus heureuses sont et fort longs et en grand nombre, nous les regardons à peu

près comme s'ils n'y devoient pas être. Ils y sont cependant, et en sont bien inséparables. Il n'y a point en Chymie d'esprit si vif qui n'ait beaucoup de flegme ; l'état le plus délicieux en a beaucoup aussi, beaucoup de temps insipide, qu'il faut tâcher de prendre en gré.

Souvent le Bonheur dont on se fait l'idée, est trop composé et trop compliqué. Combien de choses, par exemple, seroient nécessaires pour celui d'un Courtisan ? Du crédit auprès des Ministres, la faveur du Roi, des établissemens considérables pour lui et pour ses Enfans, de la fortune au Jeu, des Maîtresses fidelles et qui flattassent sa vanité ; enfin tout ce que peut lui représenter une imagination effrénée et insatiable. Cet Homme-là ne pourroit être heureux qu'à trop grands frais, certainement la Nature n'en fera pas la dépense.

Le Bonheur que nous nous proposons sera toujours d'autant plus facile à obtenir, qu'il y entrera moins de choses différentes, et qu'elles seront moins indépendantes de nous. La machine sera plus simple, et en même temps plus sous notre main.

Si l'on est à peu près bien, il faut se croire tout-à-fait bien. Souvent on gâteroit tout pour attraper ce bien complet. Rien n'est si délicat ni si fragile qu'un état heureux ; il faut craindre d'y toucher, même sous prétexte d'amélioration.

La plupart des changemens qu'un Homme fait à son état pour le rendre meilleur, augmentent la place qu'il tient dans le monde, son volume, pour ainsi dire ; mais ce volume plus grand donne plus de prise aux coups de la Fortune. Un Soldat qui va à la Tranchée, voudroit-il devenir un Géant pour attraper plus de coups de Mousquet ? Celui qui veut être heureux, se réduit et se resserre autant qu'il est possible. Il a ces deux caractères, il change peu de place, et en tient peu.

Le plus grand secret pour le Bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidens fâcheux qui viennent du dehors, nous rejettent vers nous-mêmes, et il est bon d'y avoir une retraite agréable, mais elle ne peut l'être si elle n'a été préparée par les mains de la Vertu. Toute l'indulgence de l'amour-propre n'empêche point qu'on ne se reproche du moins une partie de ce qu'on a à se reprocher ; et combien est-on encore troublé par le soin humiliant de se cacher aux autres, par la crainte d'être connu, par le chagrin inévitable de l'être ? On se fuit, et avec raison ; il n'y a que le ver-

tueux qui puisse se voir et se reconnoître. Je ne dis pas qu'il rentre en lui-même pour s'admirer et pour s'applaudir ; et le pourroit-il, quelque vertueux qu'il fût ? Mais comme on s'aime toujours assés, il suffit d'y pouvoir rentrer sans honte pour y rentrer avec plaisir.

Il peut fort bien arriver que la Vertu ne conduise ni à la richesse, ni à l'élévation, et qu'au contraire elle en exclue ; ses ennemis ont de grands avantages sur elle par rapport à l'acquisition de ces sortes de biens. Il peut encore arriver que la Gloire, sa récompense la plus naturelle, lui manque ; peut-être s'en privera-t-elle elle-même, du moins en ne la recherchant pas hasardera-t-elle d'en être privée. Mais une récompense infaillible pour elle, c'est la satisfaction intérieure. Chaque devoir rempli en est payé dans le moment ; on peut sans orgueil appeler à soi-même des injustices de la Fortune ; on s'en console par le témoignage légitime qu'on se rend de ne les avoir pas méritées ; on trouve dans sa propre raison et dans sa droiture un plus grand fond de Bonheur, que les autres n'en attendent des caprices du hasard.

Il reste un souhait à faire sur une chose dont on n'est pas le maître, car nous n'avons parlé que de celles qui étoient en notre disposition ; c'est d'être placé par la Fortune dans une condition médiocre. Sans cela, et le Bonheur et la Vertu seroient trop en péril. C'est là cette médiocrité si recommandée par les Philosophes, si chantée par les Poëtes, et quelquefois si peu recherchée par eux tous.

Je conviens qu'il manque à ce Bonheur une chose, qui selon les façons de penser communes, y seroit cependant bien nécessaires ; il n'a nul éclat. L'Heureux que nous supposons ne passeroit guère pour l'être, il n'auroit pas le plaisir d'être envié ; il y a plus, peut-être lui-même auroit-il de la peine à se croire heureux, faute de l'être cru par les autres ; car leur jalousie sert à nous assurer de notre état, tant nos idées sont chancelantes sur tout, et ont besoin d'être appuyées. Mais enfin pour peu que cet Heureux se compare à ceux que le vulgaire croiroit plus heureux que lui, il sentira facilement les avantages de sa situation ; il se résoudra volontiers à jouir d'un Bonheur modeste et ignoré, dont l'étalage n'insultera personne ; ses plaisirs, comme ceux des Amans discrets, seront assaisonnés du mystère.

Après tout cela, ce Sage, ce Vertueux, cet Heureux est toujours un Homme, il n'est point arrivé à un état inébranlable que la condition humaine ne comporte point ; il peut tout perdre, et même par sa faute. Il conservera d'autant mieux sa sagesse ou sa vertu, qu'il s'y fiera moins ; et son Bonheur, qu'il s'en assurera moins.

DIALOGUES DES MORTS

Sur la bizarrerie des Fortunes ; *Sur le pouvoir des Femmes*; *Que les Passions sont nécessaires*; *Qu'on ne se dégoûtera point de chercher la vérité, quoique sans succès* ; *Comment les grandes choses se font*, c'est là le titre de quelques-uns des trente-six Dialogues dans lesquels Fontenelle fait agiter par soixante-douze morts ou mortes illustres (trente six anciens et trente six modernes) les questions les plus variées de morale ou de philosophie. Ces titres font penser aux titres donnés par Montaigne à ses Essais. Aussi bien les Dialogues sont de véritables petits *essais* rapides et substantiels. Voltaire, qui trouvait charmant le projet que Montaigne avait eu de se peindre, reprochait aux Dialogues de Fontenelle d'être des monologues de l'auteur. Et quand cela serait ? Fontenelle, en empruntant soixante-douze masques, aurait fait chatoyer sous nos yeux, comme Montaigne, les multiples faces de son esprit. Dès lors que l'on accepte que Sénèque et Scarron, que seize cents ans séparent, soient en présence, l'on peut passer à l'auteur quelque anachronisme dans les caractères. La psychologie des personnages réels n'est pas ce que l'on cherche avant tout dans un dialogue des morts, ni même dans une tragédie,

et Voltaire faisait à Fontenelle une querelle de pédant. Du reste il écrira lui aussi, des dialogues — monologues, après Fénelon, et cela fait à Fontenelle deux disciples illustres.

Une demi-douzaine de dialogues traitent de l'amour, un sujet bien ancien mais toujours nouveau. Sapho et Laure se demandent *s'il a été bien établi que les hommes attaquent et que les femmes se défendent* ; Anne de Bretagne et Marie d'Angleterre établissent une *comparaison de l' Ambition et de l' Amour*, motif cher au dix-septième siècle. Roxelane révèle aux femmes le secret d'inspirer de l'amour aux hommes. „Les hommes ont beau faire, quand on les prend par les passions on les mène où l'on veut. Qu'on me fasse revivre, et qu'on me donne l'homme du monde le plus impérieux, je ferai de lui tout ce qu'il me plaira, pourvu que j'aie beaucoup d'esprit, assez de beauté, et peu d'amour." Il est joli, le secret : *Et peu d'amour*. Que les femmes, et aussi les hommes, se le disent.

Marguerite d'Ecosse, cette princesse qui embrassa si chastement, devant les seigneurs et les dames de la cour ébahis, le poète Alain Chartier, endormi, croit que l'amour peut être spirituel ; elle appelle à son secours Platon dont la réponse la surprend fort, comme elle pourra surprendre le lecteur de ce vingt-huitième dialogue, que nous donnons en entier.

SI L'AMOUR PEUT ÊTRE SPIRITUEL

PLATON, MARGUERITE D'ECOSSE

Marguerite d'Ecosse. Venés à mon secours, divin Platon, venés prendre mon parti, je vous en conjure.

Platon. De quoi s'agit-il ?

M.d'E. Il s'agit d'un baiser que je donnai avec assés d'ardeur à un savant homme fort laid. J'ai beau dire encore à présent pour ma justification ce que je dis alors, que j'avois

voulu baiser cette bouche d'où étoient sorties tant de belles paroles ; il y a là je ne sais combien d'Ombres qui se moquent de moi, et qui me soutiennent que de telles faveurs ne sont que pour les bouches qui sont belles, et non pour celles qui parlent bien, et que la science ne doit point être payée en même monnoie que la beauté. Venés apprendre à ces Ombres, que ce qui est véritablement digne de causer des passions échappe à la vue, et qu'on peut être charmé du beau, même au travers de l'enveloppe d'un corps très-laid dont il sera revêtu.

P. Pourquoi voulés-vous que j'aille débiter ces choses-là ? Elles ne sont pas vraies.

M. d'E. Vous les avés déja débitées mille et mille fois.

P. Oui, mais c'étoit pendant ma vie. J'étois Philosophe, et je voulois parler d'amour ; il n'eût pas été de la bienséance de mon caractère que j'en eusse parlé comme les Auteurs des Fables Milésiennes ; je couvrois ces matières-là d'un galimatias philosophique, comme d'un nuage, qui empêchoit que les yeux de tout le monde ne les reconnussent pour ce qu'elles étoient.

M. d'E. Je ne crois pas que vous songiés à ce que vous me dites. Il faut bien que vous ayés parlé d'un autre amour que de l'amour ordinaire, quand vous avés décrit si pompeusement ces voyages que les Ames aîlées font dans des chariots sur la dernière voûte des Cieux, où elles contemplent le beau dans son essence ; leurs chûtes malheureuses d'un lieu si élevé jusque sur la terre, par la faute d'un de leurs chevaux qui est très malaisé à mener ; le froissement de leurs aîles ; leur séjour dans les corps, ce qui leur arrive à la rencontre d'un beau visage qu'elles reconnoissent pour une copie de ce beau qu'elles ont vu dans le Ciel ; leurs aîles qui se réchauffent, qui recommencent à pousser, et dont elles tâchent de se servir pour s'envoler vers ce qu'elles aiment ; enfin cette crainte, cette horreur, cette épouvante dont elles sont frappées à la vue de la beauté qu'elles savent qui est divine, cette sainte fureur qui les transporte, et cette envie qu'elles sentent de faire des sacrifices à l'objet de leur amour, comme on en fait aux Dieux.

P. Je vous assure que tout cela bien entendu et fidèlement traduit, veut seulement dire que les belles personnes sont propres à inspirer bien des transports.

M. d'E. Mais, selon vous, on ne s'arrête point à la beauté

corporelle, qui ne fait que rappeler le souvenir d'une beauté infiniment plus charmante. Seroit-il possible que tous ces mouvemens si vifs que vous aviés dépeints, ne fussent causés que par de grands yeux, une petite bouche, et un teint frais ? Ah ! donnés-leur pour objet la beauté de l'âme, si vous voulés les justifier, et vous justifier vous-même de les avoir dépeints.

P. Voulés-vous que je vous dise la vérité ? La beauté de l'esprit donne de l'admiration, celle de l'âme donne de l'estime, et celle du corps de l'amour. L'estime et l'admiration sont assés tranquilles; il n'y a que l'amour qui soit impétueux.

M. d'E. Vous êtes devenu libertin depuis votre mort ; car non-seulement pendant votre vie vous parliés un autre langage sur l'amour, mais vous mettiés en pratique les idées sublimes que vous en aviés conçues. N'avés-vous pas été amoureux d'Arquéanasse de Colophon, lorsqu'elle étoit vieille ? Ne fites-vous pas ces Vers pour elle !

L'Aimable Arquéanasse a mérité ma foi.
Elle a des rides ; *mais je voi*
Une Troupe d'Amours se jouer dans ses rides.
Vous qui pûtes la voir avant que ses appas
Eussent du cours des ans reçu ces petits vuides,
Ah! que ne souffrîtes-vous pas ?

Assurément cette Troupe d'Amours qui se jouoient dans les rides d'Arquéanasse, c'étoient les agrémens de son esprit que l'âge avoit perfectionné. Vous plaigniés ceux qui l'avoient vue jeune, parce que sa beauté avoit fait des impressions trop sensibles sur eux, et vous aimiés en elle le mérite qui ne pouvoit être détruit par les années.

P. Je vous suis trop obligé de ce que vous voulés bien interpréter si favorablement une petite Satire que je fis contre Arquéanasse, qui croyoit me donner de l'amour à l'âge qu'elle avoit. Mes passions n'étoient point si métaphysiques que vous pensés, et je puis vous le prouver par d'autres vers que j'ai faits. Si j'étois encore vivant, je ferois la même cérémonie que je fais faire à mon Socrate lorsqu'il va parler d'amour ; je me couvrirois le visage, et vous ne m'entendriés qu'au travers d'un voile : mais ici ces façons-là ne sont pas nécessaires. Voici mes vers.

Lorsqu' Agathis par un baiser de flamme
Consent à me payer des maux que j'ai sentis,
Sur mes lèvres soudain je sens venir mon âme
Qui veut passer sur celles d' Agathis.

M. d'E. Est-ce Platon que j'entends ?

P. Lui-même.

M. d'E. Quoi, Platon avec ses épaules quarrées, sa figure sérieuse, et toute la Philosophie qu'il avoit dans la tête, Platon a connu cette espèce de baiser ?

P. Oui.

M. d'E. Mais songés-vous bien que le baiser que je donnai à mon Savant, fut tout-à-fait philosophique, et que celui que vous donnâtes à votre Maîtresse, ne le fut point du tout, que je fis votre personnage, et que vous fîtes le mien ?

P. J'en tombe d'accord ; les Philosophes sont galans, tandis que ceux qui seroient nés pour être galans, s'amusent à être Philosophes. Nous laissons courir après les chimères de la Philosophie les gens qui ne les connoissent pas, et nous nous rabattons sur ce qu'il y a de réel.

M. d'E. Je vois que je m'étois très mal adressée à l'Amant d'Agathis, pour la défense de mon baiser. Si j'avois eu de l'amour pour ce Savant si laid, je trouverois encore bien moins mon compte avec vous. Cependant l'esprit peut causer des passions par lui-même, et bien en prend aux femmes. Elles se sauvent de ce côté-là, si elles ne sont pas belles.

P. Je ne sais si l'esprit cause des passions ; mais je sais bien qu'il met le corps en état d'en faire naître sans le secours de la beauté, et lui donne l'agrément qui lui manquoit. Et ce qui en est une preuve, c'est qu'il faut que le corps soit de la partie, et fournisse toujours quelque chose du sien, c'est-à-dire tout au moins de la jeunesse ; car s'il ne s'aide point du tout, l'esprit lui est absolument inutile.

M. d'E. Toujours de la matière dans l'amour !

P. Telle est sa nature. Donnés-lui, si vous voulés, l'esprit seul pour objet, vous n'y gagnerés rien ; vous serés étonnée qu'il rentrera aussitôt dans la matière. Si vous n'aimiés que l'esprit de votre Savant, pourquoi le baisâtes-vous ? C'est que le corps est destiné à recueillir le profit des passions que l'esprit même auroit inspirées.

La femme du dauphin de France, le futur Louis XI, se laissa-t-elle convaincre ? Fontenelle néglige de nous le dire. Pour lui, son siège était fait. Il avait observé que la plupart des femmes aimaient mieux qu'on médise un peu de leur vertu, que de leur esprit ou de leur beauté. ,,Ce sont les hommes qui sont coupables, ajoute le juste Fontenelle, car dans l'usage ordinaire, la première question qu'on fait sur une femme que l'on ne connaît point, c'est, *est-elle belle* ? La seconde, *a-t-elle de l'esprit* ? Il arrive rarement qu'on fasse une troisième question."

C'est Fontenelle qui le dit. Mais nous interrogerons une femme, Mme de Lambert, et pour faire le pendant à ce dialogue qui est un peu une physique de l'amour, on pourra lire plus loin la *Métaphysique de l'amour* de l'amie de Fontenelle.



La querelle des Anciens et des Modernes, qui occupa tant les esprits en France, en Angleterre et en Hollande à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, paraît bien démodée, et l'on a peine à comprendre que nos ancêtres se soient passionnés pour ces questions. Mais prenons garde que sans doute la querelle a pris naissance à la première génération des êtres humains et qu'elle pourrait bien ne s'éteindre que dans la vallée de Josaphat. C'est-à-dire que, se transformant, se renouvelant, prenant mille formes, elle est toujours actuelle. A-t-elle même attendu, pour éclater, la première génération ? Le solitaire Adam eût été bien embarrassé de prendre parti. Aussi vivait-il en sage et, *candidement* ,,il cultivait son jardin", la Bible nous le dit. La mère des vivants fut moins sage. Eve, plus jeune — du moins pour l'un des deux rédacteurs de la genèse, — s'ennuya,

et fit follement crédit à l'avenir. Elle fut bien attrapée et c'est depuis cela que ses filles, à qui la leçon a profité davantage, sont plutôt conservatrices. Pour les hommes ils se partagent.

Tout dernièrement, j'entendais dire par un Français peu lettré que les Anciens n'étaient pas plus bêtes que nous. Ce dicton, c'était peut-être un dernier écho des ancestrales luttes épiques, parfaitement ignorées, du reste, par ce simple. Les lances rompues il y a peu d'années, pour ou contre l'enseignement scolaire du grec ou du latin, qu'était-ce autre chose qu'un succédanné de la fameuse Querelle ? Au vingtième siècle, comme au dix-huitième, les adversaires ont violemment pris parti ; les arguments de part et d'autre n'ont guère été renouvelés et, tout comme au dix-huitième siècle, chaque armée a couché sur ses positions. C'est qu'à la base de ce *parti pris* il y a sans doute la sensibilité, bien plutôt que l'intelligence, et nous sommes emprisonnés dans notre sensibilité. Or il y aura probablement toujours des amoureux du passé et des assoiffés de nouveau. Où est le sage qui vit la minute présente ? Les adversaires devraient se dire que tout passé a été de l'avenir et que tout avenir est destiné à être du passé, si bien que par un simple jeu de bascule, et uniquement parce que le monde dure, adorateurs et blasphémateurs se déplacent et exécutent une sorte de menuet. Pourtant les adversaires croient savoir ce qu'ils disent lorsqu'ils parlent d'âge d'or, de paradis, que les uns placent au commencement du monde, et les autres à la fin des âges, grâce à ce ressort infiniment bandé : le Progrès.

Les premiers sont bien pessimistes et les seconds bien confiants. Dans la science (mises de côté les applications et les découvertes pratiques qui forcément accroissent le trésor commun) la faculté inven-

tive est également répartie à toutes les époques, et pour les vues d'ensemble, les synthèses, peut être que nous ne faisons que déplacer des ombres; en art, cette croyance au progrès ménage aux amours propres des surprises désagréables ; en morale, . . . non, décidément la notion de progrès est bien creuse, et Fontenelle, partisan des Modernes, s'il y a cru trop complètement, s'est montré naïf. Mais il n'a eu garde: „Je n'ai jamais été, dit-il, aussi partisan de M. Perrault" — contempteur des Anciens et chevalier du progrès — „que certaines gens auraient voulu le persuader, je n'ai jamais été aussi loin que lui. Aussi M. l'Abbé Bignon me dit-il un jour que j'étais le Patriarche d'une secte dont je n'étais pas." Le Patriarche, car au début de la querelle Fontenelle avait écrit une Digression sur les Anciens et les Modernes, quelques pages spirituelles et suggestives dans lesquelles se trouvait condensée l'essentiel de la question. Cela fait, Fontenelle n'était plus rentré dans la lice, mais ses pages continuaient d'être lues. Elles le méritaient pleinement et n'ont rien perdu de leur attrait. Cette querelle, que l'on croirait fanée, reprend les couleurs de la vie. Si nous ne les avons pas réimprimées, c'est qu'une partie de leur charme est néanmoins rétrospectif. Au lieu que le dialogue entre Socrate et Montaigne est d'un intérêt purement général, tout en restant un témoignage de cette querelle fameuse que l'on ne peut passer sous silence quand on parle du dix-huitième siècle. Nous la retrouverons, du reste, à l'occasion de Mme de Lambert et de la réimpression de ses *Réflexions sur les Femmes*, qui se rattachent aux pages de son ami Fontenelle. Les féministes, en effet, étaient du parti des Modernes, et nous avons là, comme avec les pages sur le Bonheur, un sûr et précieux document sur les sensibilités, et, si l'on veut, sur les intelligences.

SI LES ANCIENS ONT EU PLUS DE VERTU QUE NOUS

SOCRATE, MONTAIGNE

Montaigne. C'est donc vous, divin Socrate ? Que j'ai de joie de vous voir ! Je suis tout fraîchement venu en ce païs-ci, et dès mon arrivée je me suis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon Livre de votre nom et de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, et apprendre comment vous possédiés cette vertu si *naïve*, dont les *allures* étoient si naturelles, et qui n'avoit point d'exemple, même dans les heureux siècles où vous viviés.

Socrate. Je suis bien aise de voir un Mort qui me paroît avoir été Philosophe : mais comme vous êtes nouvellement venu de là-haut, et qu'il y a long-temps que je n'ai vû ici personne, (car on me laisse assés seul, et il n'y a pas beaucoup de presse à rechercher ma conversation) trouvés bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde ? N'est-il pas bien changé ?

Mon. Extrêmement. Vous ne le reconnoîtriés pas.

So. J'en suis ravi. Je m'étois toujours bien douté qu'il falloit qu'il devint meilleur et plus sage qu'il n'étoit de mon temps.

Mon. Que voulés-vous dire ? Il est plus fou et plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'est le changement dont je voulois parler, et je m'attendois bien à savoir de vous l'histoire du temps que vous avés vû, et où régnoit tant de probité et de droiture.

So. Et moi je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du siècle où vous venés de vivre. Quoi, les hommes d'à présent ne se sont point corrigés des sottises de l'antiquité?

Mon. Je crois que c'est parce que vous ètes ancien, que vous parlés de l'antiquité si familierement; mais sachés qu'on a grand sujet d'en regretter les mœurs, et que de jour en jour tout empire.

So. Cela se peut-il ? Il me semble que de mon temps les choses alloient déja bien de travers. Je croyois qu'à la fin

elles prendroient un train plus raisonnable, et que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années.

Mon. Eh ! les hommes font-ils des expériences ? Ils sont faits comme les oiseaux, qui se laissent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déja pris cent mille oiseaux de leur espèce. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, et les sottises des pères sont perdues pour les enfans.

So. Mais quoi, ne fait-on point d'expérience ? Je croirois que le monde devroit avoir une vieillesse plus sage et plus réglée que n'a été sa jeunesse.

Mon. Les hommes de tous les siècles ont les mêmes penchans, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir. Ainsi, partout où il y a des hommes, il y a des sottises, et les mêmes sottises.

So. Et sur ce pied-là, comment voudriés-vous que les siècles de l'antiquité eussent mieux valu que le si`cle d'aujourd'hui ?

Mon. Ah ! Socrate, je savois bien que vous aviés une manière particulière de raisonner, et d'envelopper si adroitement ceux à qui vous aviés affaire, dans des argumens dont ils ne prévoyoient pas la conclusion, que vous les ameniés où il vous plaisoit, et c'est ce que vous appelliés être la sage-femme de leurs pensées, et les faire accoucher. J'avoue que me voilà accouché d'une proposition toute contraire à celle que j'avançois ; cependant je ne saurois encore me rendre. Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces âmes *vigoureuses* et *roides* de l'antiquité, des Aristides, des Phocions, des Periclès, ni enfin des Socrates.

So. A quoi tient-il ? Est-ce que la Nature s'est épuisée, et qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes âmes ? Et pourquoi ne se seroit-elle encore épuisée en rien, hormis en hommes raisonnables ? Aucun de ses ouvrages n'a encore dégénéré; pourquoi n'y auroit-il que les hommes qui dégénérassent ?

Mon. C'est un point de fait, ils dégénèrent. Il semble que la Nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands hommes, pour nous persuader qu'elle en auroit sû faire si elle avoit voulu, et qu'ensuite elle ait fait tout le reste avec assés de négligence.

So. Prenés garde à une chose. L'antiquité est un objet d'une espèce particulière, l'éloignement le grossit. Si vous eussiés connu Aristide, Phocion, Periclès, et moi, puisque

vous voulés me mettre de ce nombre, vous eussiés trouvé dans votre siècle des gens qui nous ressembloient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on est si prévenu pour l'antiquité, c'est qu'on a du chagrin contre son siècle, et l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut, pour abaisser ses contemporains. Quand nous vivions, nous estimions nos ancêtres plus qu'ils ne méritoient ; et à présent notre postérité nous estime plus que nous ne méritons ; mais et nos ancêtres, et nous, et notre postérité, tout cela est bien égal, et je crois que le spectacle du monde seroit bien ennuyeux pour qui le regarderoit d'un certain œil, car c'est toujours la même chose.

Mon. J'aurois crû que tout était en mouvement, que tout changeoit, et que les siècles différens avoient leurs différens caractères comme les hommes. En effet, ne voit-on pas des siècles savans, et d'autres qui sont ignorans ? N'en voit-on pas de naïfs, et d'autres qui sont plus rafinés ? N'en voit-on pas de sérieux et de badins, de polis et de grossiers ?

So. Il est vrai.

Mon. Et pourquoi donc n'y auroit-il pas des siècles plus vertueux, et d'autres plus méchans ?

So. Ce n'est pas une conséquence. Les habits changent; mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse, ou la grossiéreté, la science, ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie sérieux ou badin, ce ne sont là que les dehors de l'homme, et tout cela change ; mais le cœur ne change point, et tout l'homme est dans le cœur. On est ignorant dans un siècle, mais la mode d'être savant peut venir ; on est intéressé, mais la mode d'être désintéressé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'hommes assés déraisonnables qui naissent en cent ans, la nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raisonnables qu'il faut qu'elle répande par toute la terre ; et vous jugés bien qu'ils ne se trouvent jamais nulle part en assés grande quantité pour y faire une mode de vertu et de droiture.

Mon. Cette distribution d'hommes raisonnables se fait-elle également ? Il pourroit bien y avoir des siècles mieux partagés les uns que les autres.

So. Tout au plus il y auroit quelque inégalité imperceptible. L'ordre général de la nature a l'air bien constant.

ELOGES DES ACADÉMICIENS

Fontenelle sera Secrétaire de l'Académie des Sciences à partir de 1699. Ce n'était pas une sinécure : il fallait rédiger les comptes-rendus des séances et analyser les livres et les mémoires traitant des sujets les plus divers, depuis la Botanique jusqu'à l'Astronomie. Mais Fontenelle avait été créé par un décret nominatif de la Providence pour remplir ces fonctions. Lorsqu'un académicien, français ou étranger, mourait, Fontenelle devait également faire de son collègue un éloge qui était lu en séance publique. Du Hamel, secrétaire à la fondation de l'Académie, rédigeait ces éloges en latin. Son successeur, Fontenelle, qui déjà avait mis l'astronomie à la portée des profanes, eut l'excellente idée de les écrire en français. Les belles madames purent applaudir en toute connaissance de cause et du même coup la littérature française s'enrichit d'un genre qui s'illustra de nombreux exemples : Fontenelle, pendant son demi-siècle de secrétariat, verra mourir tous les académiciens vivants en 1700 ; il écrira soixante-neuf éloges qui forment à peu près autant de modèles parfaits, suivant en cela l'exemple de La Fontaine qui avait du premier coup écrit les chefs-d'œuvre de la Fable. A l'occasion des Dialogues des



Morts nous rappelions le panier de cerises auquel Mme de Sévigné comparait les fables du Bonhomme. La comparaison s'appliquerait également aux Eloges, qui sont du reste comme un dialogue entre le mort et le discret Fontenelle qui laisse comme il convient la grosse part à son héros. Pourtant, dans une mesure parfaite et avec le tact d'un vrai causeur, il glisse une remarque fine, il esquisse une critique, bref, ce qu'il faut pour montrer à l'interlocuteur combien on l'écoute avec attention et à quel point on s'efforce de pénétrer sa pensée. C'est de la simple honnêteté et la première règle de ce jeu qu'est la conversation. Combien peu savent jouer !

Une douzaine d'académiciens à titre étranger sont compris dans ces soixante-neuf éloges, et la Hollande est largement représentée par Hartsoëker, par Ruysch, et par Boerhaave. C'est l'éloge de Boerhaave, à la réputation universelle, que nous réimprimons in extenso. C'est l'un des derniers, c'est le soixante-septième, que Fontenelle écrivit, en 1738, à quatre-vingt-un ans.

ELOGE DE MONSIEUR BOERHAAVE

Herman Boerhaave nâquit le dernier de Décembre 1668 à Voorhout près de Leyde, de Jacques Boerhaave, Pasteur de ce petit Village, et d'Agar Paalder. Sa famille étoit originaire de Flandre, anciennement établie à Leyde, et d'une fortune très-médiocre. Dès l'âge de cinq ans il perdit sa mère, qui laissoit encore trois autres enfans. Un an après le père se remaria, et six nouveaux enfans augmentèrent sa famille. Heureux les Pays où le luxe et des mœurs trop délicates n'en font point craindre le nombre ! Il arriva encore une chose qui seroit assés rare dans d'autres Pays et dans d'autres mœurs, la seconde femme devint la mère commune de tous les enfans de son mari, également occupée de tous, tendrement aimée de tous.

Le père, et par un amour naturel et par une économie

nécessaire, étoit le Précepteur des garçons aussi longtemps qu'il pouvoit l'être. Il reconnut bientôt dans Herman des dispositions excellentes, et il le destina à remplir une place comme la sienne. Son ambition ne prenoit pas un plus grand vol. Il lui avoit déja appris à l'âge de onze ans beaucoup de Latin, de Grec, de Belles-Lettres ; et dans le même temps qu'il lui formoit l'esprit, il avoit soin de lui fortifier le corps par quelque exercice modéré d'Agriculture ; car il falloit que la bonne éducation ne coûtât pas.

Cependant vers l'âge de quatorze ans le jeune Boerhaave fut attaqué d'un ulcère malin à la cuisse gauche, il fut tourmenté pendant près de quatre ans et du mal et des remèdes ; enfin après avoir épuisé tout l'art des Médecins et des Chirurgiens, il s'avisa de se faire de fréquentes fomentations avec de l'urine où il avoit dissous du sel, et il se guérit lui-même ; présage, si l'on veut, de l'avenir qui l'attendoit.

Cette longue maladie ne nuisit presque pas au cours de ses Etudes. Il avoit par son goût naturel trop d'envie de savoir, et il en avoit trop de besoin par l'état de sa fortune. Il entra à quatorze ans dans les Ecoles publiques de Leyde, il passoit rapidement d'une Classe dans une plus élevée, et partout il enlevoit les Prix. Il n'avoit que quinze ans quand la mort de son père le laissa sans secours, sans conseil, sans bien.

Quoique dans ses Etudes il n'eût pour dernier et principal objet que la Théologie, il s'étoit permis des écarts assés considérables vers une autre Science extrémement différente, vers la Géométrie, qu'il auroit presque dû ne connoître que de nom. Peut-être certains Esprits faits pour le vrai savent-ils par une espèce d'instinct qu'il doit y avoir une Géométrie qui sera quelque chose de bien satisfaisant pour eux ; mais enfin M. Boerhaave se sentit forcé à s'y appliquer, sans aucune autre raison que celle du charme invincible qui l'attiroit. Heureusement ce fut là pour lui après la mort de son père une ressource qu'il n'avoit pas prévûe. Il trouva moyen de subsister à Leyde, et d'y continuer ses Etudes de Théologie, en enseignant les Mathématiques à de jeunes gens de condition.

D'un autre côté, la maladie dont il s'étoit guéri lui fit faire des réflexions sur l'utilité de la Médecine, et il entreprit d'étudier les principaux Auteurs dans ce genre, à commencer

par Hippocrate, pour qui il prit une admiration vive et passionnée. Il ne suivit point les Professeurs publics, il prit seulement quelques-unes des leçons du fameux Drelincourt ; mais il s'attacha aux Dissections publiques, et en fit souvent d'Animaux en son particulier. Il n'avoit besoin que d'apprendre des faits qui ne se devinent point, et qu'on ne sait qu'imparfaitement sur le rapport d'autrui ; tout le reste il se l'apprenoit lui-même en lisant.

Sa Théologie ne laissoit pas d'avancer, et cette Théologie c'étoit le Grec, l'Hébreu, le Chaldéen, la critique de l'Ancien et du Nouveau Testament, les anciens Auteurs Ecclésiastiques, les Commentateurs modernes. Comme on le connoissoit capable de beaucoup de choses à la fois, on lui avoit conseillé d'allier la Médecine à la Théologie, et en effet il leur donnoit la même application, et se préparoit à pouvoir remplir en même temps les deux fonctions les plus indispensablement nécessaires à la Société.

Mais il faut avouer que quoiqu'également capable de toutes les deux, il n'y étoit pas également propre. Le fruit d'une vaste et profonde lecture dans les matières théologiques avoit été de lui persuader que la Religion très-simple au sortir, pour ainsi dire, de la bouche de Dieu, étoit présentement défigurée par de vaines, ou plutôt par de vicieuses subtilités philosophiques, qui n'avoient produit que des dissentions éternelles, et les plus fortes de toutes les haines. Il vouloit faire un Acte public sur cette Question, *Pourquoi le Christianisme prêché autrefois par des Ignorans, avoit fait tant de progrès, et en faisoit aujourd'hui si peu, prêché par des Savans* ? On voit assés où ce sujet, qui n'avoit pas été pris au hasard, devoit le conduire, et quelle cruelle satire du Ministère Ecclésiastique en général y étoit renfermée.

Pouvoit-il avec une façon de penser si singulière exercer ce Ministère tel qu'il le trouvoit ? Pouvoit-il espérer d'amener un seul de ses Collègues à son avis ? N'étoit-il pas sûr d'une guerre générale déclarée contre lui, et d'une guerre théologique ?

Un pur accident où il n'avoit rien à se reprocher se joignit apparemment à ces réflexions, et le détermina absolument à renoncer au Ministère et à la Théologie. Il voyageoit dans une Barque, où il prit part à une conversation qui rouloit sur le Spinosisme. Un inconnu plus orthodoxe qu'habile attaqua

si mal ce Systême, que M. Boerhaave lui demanda s'il avoit lu Spinosa. Il fut obligé d'avouer que non, mais il ne pardonna pas à M. Boerhaave. Il n'y avoit rien de plus aisé que de donner pour un zélé et ardent Défenseur de Spinosa, celui qui demandoit seulement que l'on connût Spinosa quand on l'attaquoit ; aussi le mauvais raissonneur de la Barque n'y manqua-t-il pas : le Public non-seulement très-susceptible, mais avide de mauvaises impressions, le seconda bien, et en peu de temps M. Boerhaave fut déclaré Spinosiste. Ce Spinosiste cependant a été toute sa vie fort régulier à certaines pratiques de piété, par exemple, à ses Prières du matin et du soir. Il ne prononçoit jamais le nom de Dieu, même en matière de Physique, sans se découvrir la tête ; respect qui à la vérité peut paroître petit, mais qu'un hypocrite n'auroit pas le front d'affecter.

Après son avanture il se résolut à n'être désormais Théologien qu'autant qu'il le falloit pour être bon Chrétien, et il se donna entiérement à la Médecine. Il n'eut point de regret à la vie qu'il auroit menée, à ce zèle violent qu'il auroit fallu montrer pour des opinions fort douteuses, et qui ne méritoient que de la tolérance, à cet esprit de parti dont il auroit dû prendre quelques apparences forcées, qui lui auroient coûté beaucoup, et peu réussi.

Il fut reçu Docteur en Médecine l'an 1693, âgé de vingt-cinq ans, et ne discontinua pas ses Leçons de Mathématique, dont il avoit besoin en attendant les Malades qui ne viennent pas si tôt. Quand ils commencèrent à venir, il mit en Livres tout ce qu'il pouvoit épargner, et ne se crut plus à son aise que parce qu'il étoit plus en état de se rendre habile dans sa Profession. Par la même raison qu'il se faisoit peu à peu une Bibliothèque, il se fit aussi un Laboratoire de Chimie ; et quoiqu'il ne pût pas se donner un Jardin, il étudia beaucoup la Botanique.

Si l'on rassemble tout ce qui a été dit jusqu'ici, on sera sans doute étonné de la quantité de connoissances différentes qui s'amassoient dans une seule tête. Que seroit-ce donc, si nous osions dire qu'il embrassa jusqu'à la Jurisprudence et à la Politique ? Il y a des Esprits à qui tout ce qui peut être sû convient, et qu'une grande facilité de compréhension, une mémoire heureuse, une lecture continuelle, mettent en état d'apprendre tout. Peut-être ne feront-ils guère qu'apprendre, que savoir ce qui a été sû par d'autres ; mais ils sauront eux

seuls ce qui a été sû par un grand nombre d'autres séparément, et il ne leur arrivera pas, comme à ceux du caractère opposé, d'être d'un côté de grands Hommes, et de l'autre des Enfans.

Sa réputation augmentoit assés vîte, et sa fortune fort lentement. Un Seigneur qui étoit dans la plus intime faveur de Guillaume III Roi d'Angleterre, le sollicita par de magnifiques promesses à venir s'établir chés lui à la Haye; mais le jeune Médecin craignit pour sa liberté, quoique peut-être avec peu de raison, et il refusa courageusement. Les Lettres, les Sciences forment assés naturellement des Ames indépendantes, parce qu'elles modèrent beaucoup les désirs.

M. Boerhaave eut dès lors trois amis de grande considération, M. Jacques Trigland, célèbre Professeur en Théologie, et MM. Daniel Alphen et Jean Van-den-Berg, tous deux élevés aux premières Magistratures qu'ils exerçoient avec beaucoup d'honneur. Ils avoient presque deviné le mérite de M. Boerhaave, et ce fut pour eux une gloire dont ils eurent lieu dans la suite de se savoir bon gré, et pour lui un sujet de reconnoissance qu'il sentit toujours vivement. M. Van-den-Berg lui proposa de songer à une place de Professeur en Médecine dans l'Université de Leyde, et l'effraya par cette proposition qu'il jugea aussi-tôt trop téméraire et trop ambitieuse pour lui ; mais cet ami habile et zélé qui se crut assés fort par son crédit, et encore plus par le Sujet pour qui il agiroit, entreprit l'affaire, et elle fut faite en 1702.

Devenu Professeur public, il fit encore chés lui des Cours particuliers, qui sont et plus instructifs et plus fréquentés, et pour tout dire, plus utiles au Maître. Le succès de ses Leçons fut tel, que sur un bruit qui courut qu'il devoit passer ailleurs, les Curateurs de l'Université de Leyde lui augmentèrent considérablement ses appointemens, à condition qu'il ne les quitteroit point. Leur sage économie savoit calculer ce qu'il valoit à leur Ville par le grand nombre de ses Ecoliers.

Les premiers pas de sa fortune une fois faits, les suivans furent rapides. On lui donna encore deux places de Professeur, l'une en Botanique, l'autre en Chimie ; et les honneurs qui ne sont que des honneurs, comme les Rectorats, ne lui furent point épargnés.

Ses fonctions multipliées autant qu'elles pouvoient l'être, attirèrent à Leyde un concours d'Etrangers qui auroit pres-

que suffi pour enrichir la Ville, et assurément les Magistrats ne se repentirent point d'avoir acheté cher l'assurance de posséder toujours un pareil Professeur. Tous les Etats de l'Europe lui fournissoient des Disciples, l'Allemagne principalement, et même l'Angleterre, toute fière qu'elle est, et avec justice, de l'état florissant où les Sciences sont chés elle.

Quoique le lieu où il tenoit chés lui ses Cours particuliers de Médecine ou de Chimie fût assés grand, souvent pour plus de sûreté on s'y faisoit garder une place comme nous faisons ici aux Spectacles qui réussissent le plus.

Il n'est pas étonnant que dans les Si cles où les Etablissemens publics, destinés aux foibles Sciences d'alors, étoient fort rares, on se soit rendu de tous les Pays de l'Europe auprès d'un Docteur devenu célèbre ; que quelquefois même on l'ait suivi jusque dans des Solitudes, lorsqu'il étoit chassé des Villes par la jalousie et la rage de ses rivaux. Mais aujourd'hui que tout est plein de Collèges, d'Universités, d'Académies, de Maîtres particuliers, de Livres qui sont des Maîtres encore plus sûrs, quel besoin a-t-on de sortir de sa Patrie pour étudier en quelque genre que ce soit ? Trouvera-t-on ailleurs un Maître si supérieur à ceux que l'on avoit chés soi ? Sera-t-on suffisamment récompensé du voyage ? Il n'est guère possible d'imaginer sur ce point d'autre cause que les talens rares et particuliers d'un Professeur.

Il ne sera point obligé à inventer des Systêmes nouveaux ; mais il le sera à posséder parfaitement tout ce qui a été écrit sur sa Science ; à porter de la lumière partout où les Auteurs originaux auront, selon leur coutume, laissé beaucoup d'obscurité ; à rectifier leurs erreurs, toujours d'autant plus dangereuses, qu'ils sont plus estimables ; enfin à refondre toute la Science, si on peut espérer, comme on le peut presque toujours, qu'elle sera plus aisée à saisir sous une forme nouvelle. C'est ce qu'a fait M. Boerhaave sur la Chimie, dans les deux Volumes in-quarto qu'il en a donnés en 1732. Quoiqu'on l'eût déja tirée de ces ténèbres mystérieuses où elle se retranchoit anciennement, et d'où elle se portoit pour une Science unique qui dédaignoit toute communication avec les autres, il sembloit qu'elle ne se rangeoit pas bien encore sous les loix générales de la Physique, et qu'elle prétendoit conserver quelques droits et quelques privilèges particuliers. Mais M. Boerhaave l'a réduite à n'être qu'une simple Physique claire et intelli-

gible. Il a rassemblé toutes les lumières acquises depuis un temps, et qui étoient confusément répandues en mille endroits différens, et il en a fait, pour ainsi dire, une illumination bien ordonnée qui offre à l'esprit un magnifique spectacle.

Il faut avouer cependant que dans cette Physique ou Chimie si pure et si lumineuse, il y admet l'attraction, et pour agir avec plus de franchise que l'on ne fait assés souvent sur cette matière, il reconnoît bien formellement que cette attraction n'est point du tout un principe méchanique. Peut-être la croiroit-on plus supportable en Chimie qu'en Astronomie, à cause de ces mouvemens subits, violens, impétueux, si communs dans les opérations chimiques ; mais en quelque occasion que ce soit, aura-t-on dit quelque chose, quand on aura prononcé le mot d'attraction ? On l'accuse d'avoir mis dans cet Ouvrage des opérations qu'il n'a point faites lui-même et dont il s'est trop fié à ses Artistes.

Outre les qualités essentielles aux grands Professeurs, M. Boerhaave avoit encore celles qui les rendent aimables à leurs Disciples. Ordinairement on leur jette à la tête une certaine quantité de savoir, sans se mettre aucunement en peine de ce qui en arrivera. On fait son devoir avec eux précisément et séchement, et on est pressé d'avoir fait. Pour lui il leur faisoit sentir une envie sincère de les instruire ; non seulement il étoit très-exact à leur donner tout le temps promis, mais il ne profitoit point des accidens qui auroient pû légitimement lui épargner quelque Leçon, il ne manquoit point de la remplacer par une autre. Il s'étudioit à reconnoître les talens, il les encourageoit, les aidoit par des attentions particulières.

Il faisoit plus ; si ses Disciples tomboient malades, il étoit leur Médecin, et il les préféroit sans hésiter aux Pratiques les plus brillantes et les plus utiles. Il regardoit ceux qu'il avoit à instruire comme ses Enfans adoptifs à qui il devoit son secours, et en les traitant il les instruisoit encore plus efficacement que jamais.

Il avoit trois Chaires de Professeur, et les remplissoit toutes trois de la même manière. Il publia en 1707 ses *Institutiones Medicae*, et en 1708 ses *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis*. Nous ne parlons que des premieres Editions, qui ont toujours été suivies de plusieurs autres. Ces deux Ouvrages, et principalement les Institutions, sont fort

estimés de ceux qui sont en droit d'en juger ; il s'y propose d'imiter Hippocrate. A son exemple, il ne se fonde jamais que sur l'expérience bien avérée, et laisse à part tous les Systêmes qui peuvent n'être que d'ingénieuses productions de l'Esprit humain, désavouées par la Nature. Cette sagesse est encore plus estimable aujourd'hui que du temps d'Hippocrate, où les Systêmes n'étoient ni en aussi grand nombre, ni aussi séduisans. L'imitation d'Hippocrate paroît encore dans le stile serré et nerveux de ses Ouvrages. Ce ne sont en quelque sorte que des germes de vérités extrêmement réduites en petit, et qu'il faut étendre et développer, comme il le faisoit par ses explications.

Pourra-t-on croire que les Institutions de Médecine et les Aphorismes de M. Boerhaave ayent eu un assés grand succès pour passer les bornes de la Chrétienté, pour se répandre jusqu'en Turquie, pour y être traduits en Arabe, et par qui ? par le Mufti lui-même. Les plus habiles Turcs entendent-ils donc le Latin ? Entendront-ils une infinité de choses qui ont rapport à notre Physique, à notre Anatomie, à notre Chimie d'Europe, et qui en supposent la connoissance ? Comment sentiront-ils le mérite d'Ouvrages qui ne sont à la portée que de nos Savans ? Malgré tout cela, M. Albert Schultens, très-habile dans les Langues Orientales, et qui par ordre de l'Université de Leyde a fait l'Oraison funèbre de M. Boerhaave, y a dit qu'il avoit vû cette traduction Arabe il y avoit alors cinq ans ; que l'ayant confrontée à l'Original, il l'avoit trouvée fidelle, et qu'elle devoit être donnée à la nouvelle Imprimerie de Constantinople.

Un autre fait qui regarde les *Institutions* n'est guère moins singulier, quoique d'un genre très-différent. Lorsqu'il réimprima ce Livre en 1713, il mit à la tête une Epitre Dédicatoire à Abraham Drolenvaux, Sénateur et Echevin de Leyde, où il le remercie trèstendrement et dans les termes les plus vifs de s'être privé de sa fille unique pour la lui donner en mariage. C'étoit au bout de trois ans que venoit ce remerciement, et qu'il faisoit publiquement à sa femme une déclaration d'amour.

Il avoit du goût pour ces fortes de Dédicaces, et il aimoit mieux donner une marque flatteuse d'amitié à son égal, que de se prosterner aux pieds d'un Grand, dont à peine peut-être auroit-il été apperçu. Il dédia son Cours de Chimie à son frère

Jacques Boerhaave, Pasteur d'une Eglise, qui destiné par leur père à la Médecine, l'avoit fort aidé dans toutes les opérations chimiques ausquelles il se livroit, quoique destiné à la Théologie. Ils firent ensuite entr'eux un échange de destination.

Nous n'avons point encore parlé de M. Boerhaave comme Professeur en Botanique. Il eut cette place en 1709, année si funeste aux Plantes par toute l'Europe et l'on pourroit dire que du moins Leyde eut alors une espèce de dédommagement. Le nouveau Professeur trouva dans le Jardin public trois mille Plantes ; il avoit doublé ce nombre dès 1720. Heureusement il avoit pris de bonne heure, comme nous l'avons déja dit, quelque habitude d'Agriculture, et rien ne convenoit mieux et à sa santé, et à son amour pour la vie simple, que le soin d'un Jardin, et l'exercice corporel qu'il demandoit. D'autres mains pouvoient travailler, mais elles n'eussent pas été conduites par les mêmes yeux. Il ne manqua pas de perfectionner les Méthodes déja établies pour la distribution et la *Nomenclature* des Plantes.

Après qu'il avoit fini un des ses trois Cours, les Etrangers qui avoient pris ses Leçons sortoient de Leyde, et se dispersoient en différens Pays, où ils portoient son nom et ses louanges. Chacune des trois fonctions fournissoit un flot qui partoit, et cela se renouvelloit d'année en année. Ceux qui étoient revenus de Leyde y en envoyoient d'autres, et souvent en plus grand nombre. On ne peut imaginer de moyen plus propre à former promptement la réputation d'un particulier, et à l'étendre de toutes parts. Les meilleurs Livres sont bien lents en comparaison.

Un grand Professeur en Médecine et un grand Médecin peuvent être deux hommes différens, tant il est arrêté à l'égard de la Nature humaine, que les choses qui paroissent les plus liées par elles-mêmes, y pourront être séparées. M. Boerhaave fut ces deux hommes à la fois. Il avoit sur-tout le *Pronostic* admirable ; et pour ne parler ici que par faits, il attira à Leyde, outre la foule des Etudians, une autre foule presque aussi nombreuse de ceux qui venoient de toutes parts le consulter sur des Maladies singulières rebelles à la Médecine commune, et quelquefois même par un excès de confiance sur des maux ou incurables, ou qui n'étoient pas dignes du voyage. J'ai ouï dire que le Pape Benoît XIII le fit consulter.

Après cela on ne sera pas surpris que des Souverains qui se trouvoient en Hollande, tels que le Czar Pierre Ier, et le Duc de Lorraine, aujourd'hui Grand Duc de Toscane, l'ayent honoré de leurs visites. Dans ces occasions c'est le Public qui entraîne ses Maîtres, et les force à se joindre à lui.

En 1731 l'Académie des Sciences choisit M. Boerhaave pour être l'un de ses Associés Etrangers, et quelque temps après il fut aussi Membre de la Société Royale de Londres. Nous pourrions peut-être nous glorifier un peu de l'avoir prévenue, quoique la France eût moins de liaison avec lui que l'Angleterre.

Il se partagea également entre les deux Compagnies, en envoyant à chacune la moitié de la Relation d'un grand travail suivi nuit et jour et sans interruption pendant quinze ans entiers sur un même feu ; d'où il résultoit que le Mercure étoit incapable de recevoir aucune vraie altération, ni par conséquent de se changer en aucun autre métal. Cette opération ne convenoit qu'à un Chimiste et fort intelligent et fort patient, et en même temps fort aisé. Il ne plaignit pas la dépense pour empêcher, s'il est possible, celles où l'on est si souvent et si malheureusement engagé par les Alchimistes.

Sa vie étoit extrêmement laborieuse, et son tempérament, quoique fort et robuste, y succomba. Il ne laissoit pas de faire de l'exercice, soit à pied, soit à cheval ; et quand il ne pouvoit sortir de chés lui, il jouoit de la Guitarre, divertissement plus propre que tout autre à succéder aux occupations sérieuses et tristes, mais qui demande une certaine douceur d'âme que les gens livrés à ces sortes d'occupations n'ont pas, ou ne conservent pas toujours. Il eut trois grandes et cruelles maladies, l'une en 1722, l'autre en 1727, et enfin la dernière qui l'emporta le 23 Septembre 1738.

M. Schultens qui le vit en particulier trois semaines avant sa mort, atteste qu'il le trouva au milieu de ses mortelles souffrances dans tous les sentimens non-seulement de soumission, mais d'amour pour tout ce qui lui venoit de la main de Dieu. Avec un pareil fond il est aisé de juger que ses mœurs avoient toujours été très-pures. Il se mettoit volontiers en la place des autres, ce qui produit l'équité et l'indulgence ; et il mettoit volontiers aussi les autres en sa place, ce qui prévient ou réprime l'orgueil. Il désarmoit la médisance et la satire en les négligeant ; il en comparoit les traits à ces

étincelles qui s'élancent d'un grand feu, et s'éteignent aussitôt quand on ne souffle pas dessus.

Il a laissé un bien très-considérable, et dont on est surpris quand on songe qu'il n'a été acquis que par les moyens les plus légitimes. Il s'agit peut-être de plus de deux millions de Florins, c'est-à-dire de quatre millions de notre Monnoie. Et qu'auroient pû faire de mieux ceux qui n'ont jamais rejeté aucun moyen, et qui sont partis du même point que lui? Il a joui long-temps de trois Chaires de Professeur; tous ses Cours particuliers produisoient beaucoup; les Consultations qui lui venoient de toutes parts étoient payées sans qu'il l'exigeât, et sur le pied de l'importance des personnes dont elles venoient, et sur celui de sa réputation. D'ailleurs la vie simple dont il avoit pris l'habitude, et qu'il ne pouvoit ni ne devoit quitter, nul goût pour des dépenses de vanité et d'ostentation, nulle fantaisie, ce sont encore là de grands fonds, et tout cela mis ensemble, on voit qu'il n'y a pas eu de sa faute à devenir si riche. Ordinairement les hommes ont une fortune proportionnée, non à leurs vastes et insatiables désirs, mais à leur médiocre mérite. M. Boerhaave en a eu une proportionnée à son grand mérite, et non à ses désirs très-modérés. Il a laissé une fille unique héritière de tout ce grand bien.


Anne Therese de
Marquenat de Courcelles, née à Paris, veuve
de Mr. le Marquis de Lambert Lieutent. general
des armées du Roy, Gouvernr. de la Ville et du
Pays de Lu - xem - bourg,
morte en 1687.
Des plus rares esprits sans cesse envir nnée,
Et de mille vertus ornees:
Le Ciel qui la cherit en elle nous fait voir
Vne autre Athenais par son profond Sçavoir.

M[me] LA MARQUISE DE LAMBERT

1647—1733

Fontenelle ressemblait donc à sa mère.

Mme de Lambert, très probablement différait radicalement de la sienne. Les deux cas sont fréquents et la sagesse des nations, parce qu'elle est la sagesse, le constate dans ces deux proverbes contradictoires : „Tel père, tel fils," et „A père avare, enfant prodigue". Sans doute que ces deux effets différents d'une même cause — car ce serait cela — découlent, en réalité, de deux instincts précieux qui sont en chacun de nous, à des doses différentes : l'instinct d'imitation, et celui d'opposition; l'instinct de soumission, et celui de révolte. Mais quels étaient les goûts de la maman de Mme de Lambert, Mme de Courcelles ? Tout différents de ceux de la grand'mère, d'abord, qui lui avait tant fait entendre de messes, qu'elle n'en fut guère friande quand elle fut mariée. Si cette mauvaise langue de Tallemant dit vrai, c'est une première vérification de la loi.

Et par rapport à sa fille, qu'était Mme de Courcelles ? Elle était. . . — je préfère décidément dire ce qu'était sa fille — : Mme de Lambert sera très vertueuse, et que l'on pense maintenant tout ce que l'on voudra de Mme de Courcelles, veuve en 1650, lorsque sa fille avait trois ans, et qui épousera, une dizaine d'années plus tard, Bachau-

mont, un satirique qui avait joliment baptisé *Fronde* la révolte puérile des nobles contre Mazarin, pendant la minorité de Louis XIV.

En 1699 il fit dans le midi de la France un voyage avec Chapelle. Leur relation badine en prose mêlée de vers sera le premier exemple de ce genre — assez mince — des voyages humoristiques. La Fontaine, quelques années après, l'illustrera par ses délicieuses lettres à sa femme, à l'occasion du voyage qu'il fit de Paris en Limousin. Ce genre donnera pourtant un chef-d'œuvre, mais ce sera un siècle plus tard, et en anglais. Sterne ira de Calais à Versailles, en passant par Paris, ce sera le *Voyage sentimental*, plus d'à moitié français, par le fond d'abord, par la grâce légère et l'humour ensuite, cette fois vraiment cousine germaine de l'observation malicieuse de La Fontaine.

Dans Chapelle et Bachaumont, le sentiment tient peu de place : ce sont deux beaux-esprits. Bachaumont était du reste homme de très bonne compagnie; sa maison, fort fréquentée, avait des invités de marque, et c'est au milieu de ce cercle de choix que la petite Anne-Thérèse, qui deviendra la marquise de Lambert, sera élevée, par son beau-père, qui l'aimait comme un père, plutôt que par sa mère, j'imagine. Dans le salon de Mme Necker, une autre petite fille, entourée elle aussi d'une élite, sera élevée à son tour par un père idolâtre. Si bien qu'à cent vingt ans d'intervalle, Anne-Thérèse, la future maîtresse de maison du salon qui ouvrira le dix-huitième siècle, fait songer — *mutatis mutandis* — au salon qui devait le clore.

A dix-neuf ans, Anne-Thérèse épousera le marquis de Lambert, un officier supérieur qui sera, les deux dernières années de sa vie, gouverneur de la ville et du pays de Luxembourg, nouvellement conquis. Sa femme l'y suivra, et tous deux se feront

aimer: „Il avait la main légère et ne gouvernait que par amour, jamais par autorité." Veuve à trente-neuf ans, elle revient à Paris avec son fils et sa fille, âgés de neuf ans et de sept ans : elle se consacrera à leur éducation et cependant devra entamer, pour la défense de leurs intérêts, un procès contre des héritiers peu chevaleresques. „Je n'avais pour moi que la justice et mon courage ; je l'ai gagné sans crédit et sans bassesse," le fils suivra la carrière du père: il sera colonel vers 1700; sa sœur Marie-Thérèse épousera en 1703 le comte de Saint Aulaire, tué en Alsace en 1709. L'année suivante la marquise de Lambert ouvrira son Salon de l'hôtel de Nevers situé à quelque distance des grands boulevards actuels, qui étaient alors, bien entendu, les boulevards extérieurs.

Mme de Lambert a soixante-trois ans. Elle est grand'mère depuis quelques années. Sa fille ne se remariera pas et, sans avoir la vive vocation de sa mère, elle l'assistera dans ses devoirs de maîtresse de maison. Elle mourra en 1731, deux ans avant Mme de Lambert. C'est pour elle et pour son frère, le colonel, que cette excellente mère a jeté sur le papier, aux environs de 1700, des réflexions et des conseils qui ne seront imprimés que beaucoup plus tard. Les conseils à son fils paraîtront pour la première fois en 1726, dans des Mémoires de Littérature, sous le titre de *Lettre d'une Dame à son fils sur la vraie gloire*. Les *Avis à sa Fille* allaient paraître sans son autorisation : elle se décida a éditer en 1728 les deux opuscules sous ce commun titre: *Avis d'une mère à son fils et à sa fille*. Il s'en fit en peu de temps plusieurs éditions, tant en France qu'en Hollande, et ils furent traduits en anglais. „Mme de Lambert ne s'en consolait pas, dit Fontenelle au lendemain de la mort de son amie, et on n'aurait pas la hardiesse d'assurer ici une chose si peu vraisemblable, si après

ces succès on ne lui avait vu retirer de chez un libraire et payer au prix qu'il voulut, toute l'édition qu'il venait de faire d'un autre ouvrage qu'on lui avait dérobé". Il s'agit des *Réflexions sur les Femmes*, opuscule beaucoup plus compromettant que les *Avis*, comme on le verra.

Que faut-il penser au juste de cette répugnance à se voir imprimée? ,,Je respecte et redoute le public, je n'ai jamais voulu d'autres spectateurs qu'un très petit nombre d'amis estimables ; voilà mon théâtre ; nous autres femmes nous ne sommes faites que pour être ignorées". C'est à un de ses amis qui probablement lui conseillait l'impression d'un manuscrit, qu'elle dit cela. Prenons bien garde que dans cette résignation il entre un peu de dépit. Mme de Lambert est une féministe : ,,Je n'ai jamais pensé, Monsieur, qu'à être ignorée, et à demeurer dans le néant où les hommes ont voulu nous réduire" écrit-elle à Saint-Hyacinthe, l'un des rédacteurs, avec Prosper Marchand, Sallengre et Van Effen, du *Journal littéraire*, de La Haye. Elle écrit cela à l'occasion justement d'éditions contrefaites qui s'imprimaient à Londres et qui comprenaient même ces *Réflexions sur les Femmes*, dont elle n'avait pu anéantir tous les exemplaires, mais ,,si défigurées qu'on ne sait ce que c'est. Si j'avais su que Messieurs les Anglais eussent honoré un si médiocre écrit de l'impression, je vous l'aurais envoyé tel qu'il est ; craignant moins ce qui se peut dire dans un pays étranger, que le bruit qui se fait autour de moi". Allons, c'est le petit doigt dans l'engrenage. Elle prie ensuite Saint-Hyacinthe de remercier néanmoins le traducteur, M. Lockman.

Achevons d'énumerer ses écrits. Elle a rédigé un petit *Traité de la vieillesse*, une vingtaine de pages qui sont le complément des *Avis à sa fille*. C'est à

sa fille qu'elle l'adresse également. Mais elle commence par s'en faire l'application. „Je m'aide de mes réflexions, et comme j'approche de cet âge où tout nous échappe, je veux retrouver dans ma raison la veuleur des choses que je perds". Elle ne pensait pas alors qu'elle devait survivre deux ans à sa fille, cette maman si modeste qui a cru qu'elle devait songer à sa propre réformation avant de penser à celle des autres. „Les Avis que l'on a fait imprimer, dit-elle à Saint Hyacinthe, je les avais faits pour moi avant que de les faire passer à mes enfants". Et chose plus touchante, elle ne craindra pas de le leur dire. A son fils :

„Je m'instruis moi-même par ces réflexions, peut-être serai-je assez heureuse pour changer un jour mes préceptes en exemple".

Et à sa fille :

„Si par malheur, ma fille, vous ne suivez pas mes conseils, s'ils sont perdus pour vous ; ils seront utiles pour moi. Par ces préceptes je me forme de nouvelles obligations. Ces réflexions me sont de nouveaux engagements pour travailler à la vertu."

„Rien de plus humiliant, ma fille, que d'écrire sur des anatières qui me rappellent toutes mes fautes. En vous les montrant, je me dépouille du droit de vous reprendre : je vous donne des armes contre moi, et je vous permets d'en user, si vous voyez que j'aie les vices opposés aux vertus que je vous recommande, car les conseils sont sans autorité, dès qu'ils ne sont pas soutenus par l'exemple".

C'est par cette phrase que Mme de Lambert termine ses *Avis à sa fille.* Quelle belle preuve d'amour maternel éclairé que cette humilité !

Le *Traité de l' Amitié* a juste la même étendue que ce *Traité de la Vieillesse.* Puis viennent les *Réflexions diverses*, une quarantaine de pages sur *les femmes*, et une dizaine sur *les richesses* ; quatre *portraits*, entre autres celui de M. de Sacy, l'incompa-

rable ami, et de Fontenelle ; un dialogue sur *l'égalité des biens*, entre Alexandre et Diogène; trois Discours, dont l'un *sur le sentiment d'une dame, qui croyait que l'amour convenait aux Femmes, lors même qu'elles n'étaient plus jeunes* ; une nouvelle assez traînante, d'un romanesque à la Mlle de Scudéry, intitulée *la Femme Hermite* ; enfin quelques Lettres. Celle adressée à une supérieure de couvent, sur l'Education d'une jeune demoiselle, s'apparente tout à fait aux *Avis à sa fille*.

Tout cela tient parfaitement à l'aise dans un charmant petit in-douze de quatre cents pages paru à Lausanne en 1747, l'année du centenaire de la naissance de Mme de Lambert, morte depuis quatorze ans. Son souvenir n'était pas éteint. L'éditeur eut la bonne idée de s'adresser à Fontenelle, qui devait vivre dix ans encore en 1747 et qui lui remit des pièces tirées de son cabinet, qui lui semblèrent mériter l'impression. Mme de Lambert, on le voit, lui confiait ses écrits. C'est ainsi que furent imprimés pour la première fois le *Traité de la vieillesse*, trois lettres se rapportant au projet de réconciliation de La Mothe, champion des modernes, et la politesse incarnée, et de Mme Dacier qui en véritable adoratrice des anciens, injuriait, comme un héros d'Homère, son adversaire. La tentative eut un plein succès. La paix sera signée en 1716, sous les auspices de M. de Valincourt, l'ami de Mlle Delaunay, qui assistera au diner de réconciliation. „J'y représentais la neutralité. On but à la santé d'Homère, et tout se passa bien."

Fontenelle, qui avait tenu la balance à peu près égale, devait sourire en exhumant des souvenirs de cette querelle — qui durera autant que le monde — mais dont une période guerrière datait d'un tiers de siècle. C'est avec la même parfaite sérénité, j'imagine, qu'il abandonna à l'éditeur les quatre portraits.

Lui seul restait vivant, mais sans doute qu'il ne détestait pas que la postérité le vit sous l'image qu'avait tracée de lui son amie. Les œuvres de Mme de Lambert ont été réimprimées, en particulier en 1808, et en 1873 par M. de Lescure, dans un in-douze de la Bibliothèque des Dames. C'est le format qui convient à ce moraliste aimable dont les observations n'ont pas une ride — le cœur ne change point, nous a dit Fontenelle —, et dont les conseils sont toujours de saison. „C'est un livre à relire toujours" disait d'Argenson. Le dix-huitième siècle fut assez de son avis. En 1769, elle n'était nullement oubliée ; nous en trouvons la preuve dans un livre précieux par les renseignements qu'il fournit sur les auteurs aimés du public et par le parallèle suivi entre les écrivains, les artistes et les savants des deux siècles : *Les Deux âges du goût et du génie français sous Louis XIV et sous Louis XV*. Ce livre à peu près oublié mériterait une entière réimpression. Voici ce que La Dixmerie, l'auteur, dit de Mme de Lambert : „Elle a peint son âme et parle à la nôtre dans ses écrits. Elle nous persuade et nous émeut. C'est le style du cœur, mais orné de toutes les grâces du véritable esprit. Ce qu'elle avait écrit pour ses enfants devint les délices du public".

***

„La Gloire est l'ombre de la Vertu."
Avis d'une mère à son fils.

„Voici, mon fils, quelques préceptes qui regardent les mœurs. Lisez-les sans peine. Ce ne sont point des leçons sèches, qui sentent l'autorité d'une mère ; ce sont des avis que vous donne une amie, et qui partent du cœur."

Mme de Lambert sait combien la vie ménage

d'embûches, elle souhaite dans sa tendresse alarmée que son expérience puisse servir, elle ne veut pas pour cela imposer ses conseils, mais les proposer. Ce ne serait pas un effet de sa tendresse, qu'une pédagogie adroite la guiderait de même façon : ,,toutes défenses blessent la liberté, et augmentent le désir'', dira-t-elle en parlant des lectures dangereuses. Le P. Bouhours et le P. Cheminais, amis de la marquise, s'étaient chargés de l'instruction de son fils. Elle voudrait, ce fils devenu plus grand, lui apprendre le monde et les bienséances. Les pages sont donc un petit traité d'éducation et de morale, de morale surtout laïque, et cela ne laisse pas de surprendre, vers 1700, sous la plume d'une femme.

Quel ressort donne-t-elle à la vie, quels mobiles aux actes ? Un seul, mais puissant ; la gloire. ,,Chaque profession a la sienne'', toutefois, comme les ancêtres de son fils se sont illustrés dans le métier des armes et que lui même est colonel, c'est la gloire militaire, celle qui suit la valeur, qu'il doit poursuivre inlassablement. ,,Rien ne convient moins à un jeune homme qu'une certaine modestie qui lui fait croire qu'il n'est pas capable de grandes choses. Cette modestie est une langueur de l'âme, qui l'empêche de prendre l'essor et de se porter avec rapidité vers la gloire.''

Ce mot de gloire reviendra à chaque instant, dans les premières pages, comme un son guerrier, sous la plume de cette mère amazone. C'est qu'elle tient la place du chef de famille, et puis, c'est de la *vraie gloire* qu'il s'agit ; (c'était le titre primitif), de celle qu'il ne faut pas confondre avec la vanité. ,,La Vanité cherche l'approbation d'autrui ; la vraie gloire, le sentiment secret de la conscience''. Quant à la gloire militaire proprement dite, Mme de Lambert, quoique alliée à une famille vouée au métier des

armes, stigmatisera, dans son dialogue entre Alexandre et Diogène, ces *héros* qui font la désolation universelle ; si la valeur commence les hommes extraordinaires, ce sont les autres vertus qui l'achèvent, et dont elle va parler.

,,La plupart des jeunes gens croient toutes leurs obligations remplies, dès qu'ils ont les vertus militaires ; et qu'il leur est permis d'être injustes, malhonnêtes, impolis''. Si son fils suit l'exemple de ses aïeux, il ne croira pas cela. Le grand'père semble avoir été d'une modestie exemplaire. Il était gouverneur de Metz et Mme de Lambert le loue, comme d'une action à la Plutarque, d'avoir refusé cent mille francs que les juifs lui offraient pour avoir le droit de ne plus porter le chapeau jaune. — Si à ce refus il avait joint l'approbation de la supplique, il eût été plus grand encore. — Pour le père, ,,il regardait les fautes comme des malheurs, et se croyait seul obligé d'être honnête homme. Toutes ses vertus étaient sûres, parce qu'elles étaient naturelles. Le mérite acquis est souvent incertain.''

Cette confiance dans les vertus naturelles, et cette méfiance du mérite acquis, cela tire un peu du côté du paganisme. Ce dix-septième siècle que l'on croit dévot, et qui l'est, ménage des surprises. (Mme de Lambert mourra au dix-huitième siècle parce qu'elle vivra longtemps, mais née en 1647, elle est comme son ami Fénelon (1651) et comme La Bruyère (1645) du dix-septième siècle).

Quelle part donnera à la religion cette mère qui vient pendant une quinzaine de pages, le quart de son petit traité, d'exalter l'ambition aux yeux de ce jeune colonel. Voyons: ,,L'ordre des devoirs, dit-elle didactiquement, est de savoir vivre avec ses supérieurs, ses égaux, ses inférieurs, et avec soi-même. Au-dessus de tous ces devoirs est le culte que vous devez à l'Etre suprême''. Cet *Etre Suprême* sent furieuse-

ment le dix-huitième siècle. Ce qui suit est plus tendre, moins intellectuel, et fait songer à Fénelon.

,,Les âmes élevées ont pour Dieu des sentiments et un culte à part, qui ne ressemble point à celui du peuple, tout part du cœur, et va à Dieu. Les vertus morales sont en danger sans les chrétiennes.'' C'est tout. C'est maigre. C'est l'hommage poli d'une personne de bonne compagnie qui sait que ,,même si l'on n'est pas assez heureux pour croire, il faut se soumettre à la religion établie : ce qui s'appelle préjugé tient un grand rang dans le monde et il faut le respecter.'' Les vertus, on le voit, sont étayées par le christianisme, elles ne plongent pas en lui leurs racines, elles n'en tirent pas toute leur force. Et pourquoi la grâce serait-elle nécessaire pour faire le bien ? Notre intérêt bien entendu y suffit. Qu'est-ce en effet que le vice sinon l'amour-propre, *cette préférence de soi aux autres* mal compris, et qu'est-ce que la vertu, sinon ce même amour-propre, naturel, légitime et réglé par la justice et par la raison. ,,Nous ne savons pas nous aimer ; nous nous aimons trop, ou nous nous aimons mal. S'aimer comme il faut, c'est aimer la Vertu : aimer le Vice, c'est s'aimer d'un amour aveugle et mal entendu. Notre premier objet c'est nous-mêmes, et nous ne revenons à la justice que par la réflexion''.

On sait que le chemin est long. Pour Mme de Lambert, il est du moins sûr : ,,les bons cœurs sentent l'obligation de faire du bien, plus qu'on ne sent les autres besoins de la vie''. Hé ! oui, les bons cœurs. . . ,,L'Humanité ne vous fait-elle point sentir le besoin de secourir vos semblables ?'' Sans doute, sans doute ; Sainte Humanité, priez pour nous! ,,Pourquoi dans ce nombre infini de goûts inventés par la volupté et par la mollesse, ne s'en est-on jamais fait un de soulager les malheureux ?''

Oui, pourquoi ? ce serait le devoir devenu passion,

et c'est peut-être parce que la raison ne réussit pas cette magique transmutation du plomb vil en un or pur, que les religions ont été inventées. Et justement, ce que Mme de Lambert choisit dans la religion, c'est cette partie qui parle au sentiment, c'est ce ,,culte à part qui ne ressemble point à celui du peuple", trop souvent superstitieux. Elle veut tout tenir du cœur de son fils, et non de son obéissance, a-t-elle dit; de même dans la religion ,,tout part du cœur et va à Dieu."

Fénelon devait se reconnaître dans ces maximes. L'on a quelques lettres échangées vers 1710 entre l'archevèque de Cambrai et la marquise à l'occasion du manuscrit des *Avis à son fils* qu'un ami commun M. de Sacy, lui avait communiqué.

,,Nous sommes ici dans une société très unie sur la sorte d'admiration que nous avons pour vous." Fénelon était alors exilé à Cambrai, depuis une douzaine d'années, depuis 1697, et la publication du *Télémaque* n'avait pas arrangé ses affaires auprès de Louis XIV ; l'on voit qu'il avait gardé d'ardents admirateurs à Paris. Les derniers éclats de sa querelle retentissante avec Bossuet, sur le quiétisme, étaient éteints en 1710 ; Fénelon, condamné à Rome, s'était loyalement soumis, mais les âmes tendres continuaient de s'orienter sur celui qui avait su si bien parler de l'amour pur.

Dans sa lettre, Mme de Lambert lui disait : ,,Combien de fois, dans nos projets de plaisirs, nous sommes-nous promis de vous aller porter nos respects. . ." Fénelon souhaite seulement un temps plus heureux, la Flandre étant alors le théâtre de toutes les horreurs de la guerre, disait-il dans sa réponse. Et deux ans plus tard en lui envoyant les *Avis d'une mère à sa fille*: ,,Combien de fois, dans la calamité publique, avons-nous dit avec de vos amis : nous avons un sage dont les conseils pourraient nous aider, pourquoi faut-il

que tant de mérite et tant de talent soit inutile à la Patrie ?" Tout n'était pas désespéré : le duc de Bourgogne, que Fénelon avait modelé, était l'héritier du trône, et Louis XIV avait soixante-quinze ans. Trois mois après ces mots de Mme de Lambert, le duc de Bourgogne mourait, c'était l'écroulement des projets de Fénelon qui écrivait simplement à la marquise en réponse à sa lettre, ces lignes admirables de résignation. „Dieu pense, Madame, tout autrement que les hommes. Il détruit ce qu'il semblait avoir formé tout exprès pour sa gloire. Il nous punit : nous le méritons."

Nous parlions de morale laïque et nous y reviendrons ; il ne faudra néanmoins pas oublier cette tendre admiration et ce respect pour Fénelon, évèque catholique.

Mme de Lambert semble laisser courir sa plume : en réalité son style, comme on a pu le constater, est d'une élégante concision, chaque terme d'une parfaite justesse, et un plan très net commande la suite de ses réflexions. Après cette unique page consacrée à la Religion, elle aborde les devoirs envers les supérieurs. Elle met à part le Prince : „vous êtes d'une race qui lui a tout sacrifié", et distingue aussitôt les grandeurs réelles et personnelles des grandeurs d'institution. „Il y a des âmes basses, qui sont toujours prosternées devant la grandeur. Il faut séparer l'homme de la dignité, ce n'est ni la naissance, ni les richesses qui distinguent les hommes; la supériorité réelle et véritable entre eux, c'est le mérite".

Dans les *Avis à sa fille* elle dira plus fortement encore, en l'exhortant d'être bonne pour ses domestiques, *ces amis malheureux*. „Songez que vous ne devez qu'au hasard l'extrême différence qu'il y a de vous à eux ; le service étant établi contre l'égalité naturelle, il faut l'adoucir ; songez que l'Humanité et le Christia-

nisme égalent tout". N'allons pas prendre Mme de Lambert pour une démocrate. Nous nous tromperions d'un siècle. „Je ferais plus d'état du fils d'un crocheteur qui serait honnête homme, que du fils d'un monarque qui vivrait comme vous", dit Don Louis à Don Juan. Et voilà Molière républicain.

On l'a dit. En 1665 ! C'est donner des lunettes à Saint-Pierre. Mme de Lambert, beaucoup plus simplement, est une maman avisée qui veut mettre ses enfants en garde contre l'admiration des fausses grandeurs. La méthode est simple. „Pour se désabuser de la grandeur il faut la voir de près : vous cesserez aussitôt de la désirer et de la craindre". J'ai eu d'abord pour la plupart des grands une crainte puérile, disait Montesquieu ; dès que j'en ai eu fait connaissance, j'ai passé presque sans milieu jusqu'au mépris. Je hais Versailles, parce que tout le monde y est petit". Il ajoutait qu'il aimait Paris, parce que tout le monde y est grand. Montesquieu est bien bon. J'ai peur que par amour de l'antithèse, il n'ait un peu forcé sa pensée. „J'appelle peuple, dira Mme de Lambert, tout ce qui pense bassement, et communément ; la cour en est remplie." Bon, et Paris aussi et la province : c'est tout justement la même définition que donne Flaubert du bourgeois. Flaubert avait tout lu, je ne crois pas cependant qu'il ait jamais feuilleté Mme de Lambert. Tous deux auront traduit un même texte : la nature humaine.

Quant aux devoirs entre les égaux, il s'agit des rapports de l'homme en société : la profonde connaissance du monde fait de Mme de Lambert un précieux guide. Elle est observatrice, comme La Bruyère, mais comme elle vise, non pas à peindre, mais à éduquer, elle est moraliste dans un sens plus spécial. Avec La Bruyère, libre à nous de tirer de ses remarques une règle de conduite : c'est cette

règle que Mme de Lambert met en avant. Ce qui est le but pour l'un est pour l'autre un moyen.

,,On n'a point de préceptes à donner contre certains défauts, dit-elle fièrement pour commencer. Il y a des vices qui sont inconnus aux honnêtes gens. La probité, la fidèlité à tenir sa parole, l'amour de la vérité, je crois n'avoir rien à vous apprendre sur tout cela. Vous savez qu'un honnête homme ne connaît point le mensonge''.

Puis viennent d'excellents préceptes sur la raillerie, les humeurs différentes, l'amitié, l'amour-propre, dont la vertu opposée est l'honnêteté, l'estime, la politesse, les relations avec les femmes, la louange, la vengeance, le jeu, la volupté, l'envie et l'avarice. Tout cela prend une vingtaine de pages. Suivent deux pages concernant les inférieurs ; et les dix pages restantes traitent des devoirs envers soi-même.

Elle met son fils en garde contre le goût pour la raillerie si difficile à manier et qui, délicate, doit être un composé de louange et de blâme, et ne toucher légèrement sur de petits défauts que pour mieux appuyer sur de grandes qualités. Du reste, il faut bien plus d'esprit pour plaire avec de la bonté qu'avec de la malice.

La Politesse n'est pas une hypocrisie. Elle sait fort bien que l'on surfait dans ce genre de commerce, et qu'on en rabat par l'expérience, mais il n'en reste pas moins qu'elle est un supplément de la vertu dira-t-elle à sa fille, une préparation à la charité, une imitation même de l'Humilité.

,,Le Jeu est un renversement de toutes les bienséances ; le gros jeu renferme tous les défauts de la société. On se donne le mot à de certaines heures pour se ruiner et pour se haïr.

,,La table et l'amour ont aussi leurs dangers : se livrer à la volupté, c'est se dégrader. La plus nécessaire disposition pour goûter les plaisirs, c'est de savoir

s'en passer. Il semble que l'âme du voluptueux lui soit à charge". Cette maman n'a pas de fausse pruderie. Elle aborde franchement, et délicatement, tous les sujets ; et en particulier elle va faire le procès aux jeunes gens de la fin du dix-septième siècle, qui semblaient s'être promis de manquer de politesse avec les femmes.

„La galanterie extérieure est bannie, les manières ont changé, et tout le monde y a perdu ; les Femmes l'envie de plaire, qui est la source de leurs agréments, et les hommes, la douceur et cette délicate politesse, qui ne s'acquièrent que dans leur commerce. La plupart des hommes croient ne leur devoir ni probité ni fidélité et se font un jeu de les arracher à leur devoir, de deshonorer les unes, de désespérer les autres. Il n'est jamais permis de les déshonorer ; si elles ont eu la faiblesse de confier leur honneur, c'est un dépôt dont on ne doit point abuser". La simple justice l'exige : „vous ne devez pas faire à une femme un déshonneur de son amour puisqu'elle ne peut jamais vous faire un déshonneur du vôtre. Je dois encore vous avertir qu'il ne faut pas attirer leur haine : elle est vive et implacable. . . . D'ailleurs, les Femmes font la réputation des hommes, comme les hommes font celle des femmes".

C'est la menace, la guerre déclarée presque. On sent une puissance qui veut que l'on traite avec elle d'égale à égale. L'irritation percera de nouveau dans le début des *Avis à sa fille* et du *Traité de la Vieillesse*, elle éclatera à la première page des *Réflexions sur les femmes*. Mme de Lambert désignera hautement le coupable, le perturbateur, Molière, puisqu'il faut l'appeler par son nom. En attendant cette accusation en forme elle répète son conseil. „N'ayez rien à démêler avec un sexe qui sait haïr et se venger".

Je crois qu'elle a effrayé son fils, et qu'il fut sage, si c'est être sage que de faire passer l'ambition avant l'amour. Ce n'est qu'à quarante-huit

ans que ce lieutenant-général épousera la veuve d'un de ses collègues, ne devançant que d'un mois à peine le mariage de sa nièce, la fille de sa sœur la comtesse de Sainte-Aulaire. L'on a bien raison de dire qu'il n'y a que le premier pas qui coûte : sa femme mourra, après onze ans de mariage, son mari ne tardera pas à lui survivre et. . . se remariera. Sa misanthropie s'était fort édulcorée. Car il était quelque peu sauvage. On lui reprochait d'être particulier, c'est-à-dire de trop aimer la solitude. Le sage quelquefois évite le monde, de peur d'être ennuyé. Sa mère l'en félicite au début de ses conseils sur les devoirs envers soi-même: ,,c'est dans la retraite de l'âme que l'on se renouvelle'', mais elle souhaite que ce soit un principe de raison qui le ramène à lui et non pas un éloignement pour les hommes.

Tenait-il un peu d'Alceste ? Et lui et sa sœur, qui aimait assez à persifler les hommes, auraient-ils incliné du côté opposé à celui où penchait leur mère ? Dans ces heures d'isolement qu'il saura se ménager, son fils lira surtout l'histoire, et non pas pour amasser des faits mais pour chercher l'homme dans le Prince, et étudier les passions et les opinions des hommes. Du reste, ,,un quart d'heure de réflexion étend et forme plus l'esprit que beaucoup de lecture''. Enfin l'étude de toute la vie doit être bien plus de travailler sur son cœur que de perfectionner son esprit. ,,La vraie grandeur de l'homme est dans ce cœur que nous devons bien garder puisqu'il est la source de l'innocence et du bonheur''. C'est par ce vœu de bonheur que cette maman clôt ses conseils à son fils.

***

„Tout est presque sain pour un esprit sain."
Avis d'une mère à sa fille.

On a dans tous les temps négligé l'éducation des filles ; l'on n'a d'attention que pour les hommes . . , on oublie que les femmes composent la moitié du monde, qu'elles font le bonheur ou le malheur des hommes, qui toujours sentent le besoin de les avoir raisonnables, que l'éducation des enfants leur est confiée dans la première jeunesse, temps où les impressions se font plus vives et plus profondes. Que veut-on qu'elles leur inspirent, puisque dès l'enfance on les abandonne elles-mêmes à des gouvernantes, qui étant prises ordinairement dans le peuple, leur inspirent des sentiments bas, qui réveillent toutes les passions timides, et qui mettent la superstition à la place de la religion ? . . . Il y a une injustice, ou plutôt une folie à croire qu'une pareille éducation ne tourne pas contre elles".

C'est par cette page que s'ouvrent les *Avis* de Mme de Lambert à sa fille. L'on comprend qu'elle ne pourra pas se contenter de lui apprendre „le monde et les bienséances", comme pour son fils. Ces devoirs de la société qui ont formé la moitié des conseils au fils, seront rejetés à la fin en quelques pages.

„J'ai cru qu'avant tout il fallait vous tirer de l'éducation ordinaire, et des préjugés de l'enfance, qu'il était nécessaire de fortifier votre raison, et de vous donner des principes certains pour vous servir d'appui. J'ai cru que la plupart des désordres de la vie venaient des fausses opinions ; que les fausses opinions donnaient des sentiments déréglés, et que quand l'esprit n'est pas éclairé le cœur est ouvert aux passions : qu'il faut avoir des vérités dans l'esprit qui nous préservent de l'erreur : qu'il faut avoir des sentiments dans le cœur qui le ferment aux passions. Quand vous connaîtrez la vérité et que vous aimerez la justice, toutes les vertus seront en sûreté".

C'est Descartes. C'est à cette connaissance et à cet amour si souhaitables que Mme de Lambert consacre les deux-tiers de son petit Traité. Elle parle de l'honneur féminin, de la pudeur, des moyens de plaire (et dans tout cela c'est d'amour qu'il s'agit), du danger des plaisirs vifs (l'amour), de la modestie, des sciences à étudier, de l'histoire, des langues, de la lecture des romans et de la poésie, de la nécessité de penser par soi-même et de ne céder aux autorités qu'en religion, de l'imagination qui ordinairement gouverne les femmes (et en fait des victimes de ce dangereux amour), de l'excellence de la solitude, de l'amour-propre, du cœur, et de l'amour enfin, cette fois pris à parti et non plus de biais, mais en face.

J'ose à peine dire après cette énumération où le mot amour revient comme un écho, que la religion forme la trame de ces conseils. C'est exact, néanmoins. Mme de Lambert a présenté à son fils, comme le mobile le plus puissant et le plus pur de nos actions, la gloire, éclairée par la vertu. Or, les filles „trouvant fermées les chemins qui conduisent à la gloire et à l'autorité", et cherchant, pour y parvenir, une autre route, c'est à la Religion que cette mère fera appel : une religion nourrie par les sentiments, soutenue par des réflexions et par des lectures implantera solidement les vertus, et réfrénera ce „désir violent de plaire avec lequel les filles naissent ", et qui est justement cette autre route sur laquelle elles s'engagent impétueusement.

„Les Femmes qui n'ont nourri leur esprit que des maxines du siècle, tombent dans un grand vide: en avançant dans l'âge, le Monde les quitte, et leur raison leur ordonne aussi de le quitter. A quoi se prendre? le passé nous fournit des regrets, le présent, des chagrins, et l'avenir, des craintes. La Religion seule calme tout, et console de tout, en vous unissant à

Dieu, elle vous réconcilie avec le monde et avec vous même."

Là-dessus, Saint Evremond s'empresserait de dire *que la dévotion est le dernier de nos amours.* Il se tromperait pour la fille de Mme de Lambert qui semble bien avoir écouté sa mère. ,,Il y a — dit-on — deux préjugés auxquels il faut obéir : la Religion et l'Honneur. C'est mal parler que de traiter la religion de préjugé : le préjugé est une opinion qui peut servir à *l'erreur*, comme à *la vérité.* Ce terme ne doit s'appliquer qu'aux choses incertaines, et la Religion ne l'est pas. Quant à l'Honneur, c'est un préjugé, puisqu'il est l'ouvrage des hommes, mais rien n'étant plus réel que les maux que souffrent ceux qui ont voulu s'y dérober, il faut fortifier ce préjugé, le porter jusques au scrupule et ne pas regarder la Vertu des femmes comme une Vertu ordonnée par l'usage." La Honte sera même un précieux auxiliaire : ,,elle est quelquefois le plus fidèle gardien de la vertu des femmes ; très peu sont vertueuses pour la Vertu même, l'extrême pudeur, dans les femmes, comme la suprême valeur dans les hommes, sont des vertus si grandes qu'elles font pardonner bien des défauts".

C'est un véritable parallélisme, on le voit, qu'elle établit entre ces deux vertus, et de même que la valeur ne dispense pas des autres vertus, de leur côté les Lucrèces auraient tort de croire avoir le droit d'être impunément orgueilleuses et médisantes. ,,Anne de Bretagne, princesse impérieuse et superbe, faisait souffrir Louis XII ; et ce bon prince disait souvent en lui cédant : *Il faut bien payer cher la chasteté des Femmes*". Mme de Lambert serait fâchée, d'abord, que sa fille ait cette pudeur féroce ,,Il faut avoir une pudeur tendre. Les passions même les plus vives, ont besoin de la pudeur pour se montrer sous une forme séduisante".

Elle développera cette aimable pensée dans les *Reflexions sur les Femmes* et analysera finement cette pudeur qui, si elle est une sûreté pour les mœurs, est aussi un aiguillon des désirs : ,,sans elle l'amour serait sans gloire et sans goût, elle met le prix aux faveurs ; elle est aussi une coquetterie raffinée, une espèce d'enchère que les belles personnes mettent à leurs appas, et une manière délicate d'augmenter leurs charmes en les cachant. Ce qu'elles dérobent aux yeux leur est rendu par la libéralité de l'imagination. Mais à présent, ajoute-t-elle, l'indécence est au point de ne vouloir plus de voile à ses faiblesses". Mme de Lambert a cent fois raison. Nous comprenons maintenant tout le charme que devaient avoir, aux yeux des hommes, les prodigieux paniers sous Louis XV et sous Louis XVI. L'imagination pouvait se donner libre cours. Les *merveilleuses* du temps du Directoire, qui avec leur prétexte de robe, ne laissaient quasi rien à deviner, étaient imprudentes.

Mme de Lambert, ensuite, serait fâchée que sa fille ait cette vertu diablesse d'Anne de Bretagne, et puisqu' enfin les femmes sont destinées à plaire, elles auront un mérité aimable, et joindront les grâces aux vertus, et non seulement les grâces extérieures, mais celles du cœur et du sentiment. Et tout cela suffit à peine. Les hommes étant bien plus touchés du nouveau que de l'excellent, il faut occuper ce goût pour la nouveauté, et pour cela ,,présenter à l'esprit une variété de grâces et de mérites, pour soutenir les sentiments, et faire jouir dans le même objet de tous les plaisirs de l'inconstance".

Mme de Lambert a lu La Rochefoucault et sa maxime sur la constance qui est une inconstance perpétuelle et ramassée sur un même objet. Mais, bon Dieu! quelle entreprise de plaire toujours ! C'est la mer à boire. Qu'il serait plus simple de ne pas chercher à plaire. Mais c'est vouloir empêcher les fleuves de

couler à cette mer, puisque le désir est inné, Mme de Lambert nous l'a dit. On peut du moins endiguer ces fleuves, ou s'y efforcer, et pour cela cette prudente maman s'attaque à l'imagination.

„Si vous pouvez régler votre imagination et la rendre soumise à la vérité et à la raison, ce sera une grande avance pour votre perfection et pour votre bonheur. Je sais qu'en la réglant vous prenez sur les plaisirs : c'est elle qui en est la source, et qui met dans les choses qui plaisent le charme et l'illusion qui en font tout l'agrément. Mais pour un plaisir de sa façon, quels maux ne vous fait-elle point ? Ce serait un heureux traité à faire avec elle que de lui rendre ses plaisirs à condition qu'elle ne vous ferait point sentir ses peines. Enfin rien n'est plus opposé au bonheur, qu'une imagination délicate, vive et trop allumée.

Tout ce qui s'appelle plaisir vif est danger. Dès que le plaisir du cœur s'est fait sentir, il répand dans l'âme je ne sais quelle douceur, qui donne du dégoût pour tout ce qui s'appelle vertu, gâte le goût, et rend insipides tous les plaisirs simples.

Quand vous ne vivez que pour les plaisirs, et qu'ils vous quittent ou parce que votre goût cesse ou parce que votre raison vous les défend, l'âme tombe dans un grand vide. Il faut donc ménager ses goûts ; nous ne tenons à la vie que par eux.

Il faut craindre ces grands ébranlements de l'âme qui préparent l'ennui et le dégoût. Quand vous vous sentez agitée d'une passion vive et forte, demandez quelque temps à votre sentiment et composez avec votre faiblesse : si vous voulez, sans l'écouter un moment, sacrifier tout à votre raison, à vos devoirs, il est à craindre que la passion ne se révolte, et ne devienne la plus forte. Si c'est de la haine, vous connaîtrez que vous n'avez pas tant de raison de haïr, ni de vous venger; Si par malheur c'était le sentiment contraire . . ."

Nous y voilà ! Mme de Lambert est une maman qui sait que la grande passion, est aussi rare que le génie et qui souhaitant que sa fille soit heureuse, voudrait bien la convaincre que l'aspiration vers un bonheur impossible nous empêche de tirer de la

vie ordinaire les joies qu'elle comporte. Que Mme Bovary n'a-t-elle lu en place de romans les conseils qui suivent :

,,Si par malheur c'était le sentiment contraire, voici les remèdes pour en arrêter le progrès. Pensez que les plaisirs ne sont ni solides, ni fidèles ; ils vous quittent. L'amour dans les commencements, ne vous présente que des fleurs, et vous cache le danger ; il vous trompe : il prend toujours quelque forme qui n'est pas la sienne. Le cœur d'intelligence avec lui sait vous cacher son penchant, de peur d'alarmer la raison et la pudeur. C'est un simple amusement, c'est l'esprit qui nous touche : enfin, jusques à ce que l'amour se soit rendu le maître, il est presque toujours ignoré. Dès qu'il s'est fait sentir, fuyez, n'écoutez point les plaintes de votre cœur."

Napoléon ne donnera pas un autre conseil : en amour, la fuite, c'est le triomphe ,,Rien ne vous avilit tant, et ne vous met tant au-dessous de vous-même, que les passions : elles vous dégradent. Il n'y a que la raison qui vous conserve votre place. Le plaisir de faire son devoir vous console". (L'on a donc besoin d'être consolé, pour le moins. Mais pourquoi Montesquieu vient-il nous dire que *la plupart des choses qui nous font plaisir sont déraisonnables*. Ne l'écoutons pas. Retournons auprès de son amie.) ,,Mais ne vous applaudissez jamais, de peur d'être humiliée. Prenez une conduite qui vous réponde de vous à vous-même: fuyez les spectacles, les représentations passionnées. Il ne faut point voir ce qu'on ne veut point sentir. La Musique, la Poésie, tout cela est du train de la volupté.

,,La passion s'augmente par les retours qu'on fait sur soi, l'oubli est la seule sûreté qu'on puisse prendre contre l'amour." C'est excellent. D'autant plus que c'est une maxime de La Bruyère, décapitée, malheureusement, pour les besoins de la cause. ,,Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser", dit La

Bruyère, qui ajoute, dans une dernière ligne. ,,Il faut, *s'il se peut,* ne point songer à sa passion pour l'affaiblir". Mme de Lambert supprime ces inquiétantes restrictions. Elle était Cartésienne il y a un instant, la voilà Cornélienne et disant à sa fille: ,,Prenez une résolution ferme de fuir l'amour : croyez que nous sommes aussi forts que nous voulons l'être". C'est cela, croyons-le.

,,La curiosité est une connaissance commencée qui vous fait aller plus loin et plus vite dans le chemin de la vérité : c'est un penchant de la nature : il ne faut pas l'arrêter par l'oisiveté et la mollesse.

,,Il est bon que les jeunes personnes s'occupent de sciences solides. L'Histoire grecque et romaine élève l'âme ; il faut savoir l'histoire de France ; je ne blâmerais pas un peu de philosophie, surtout de la nouvelle, si on en est capable. Elle démêle vos idées et vous apprend à penser juste. Je voudrais aussi de la morale : à force de lire Cicéron, Pline, et les autres, on prend du goût pour la vertu.

,,Pour les langues, le latin est la langue de l'Eglise, et il ouvre la porte à toutes les sciences." L'italien, que les femmes apprennent volontiers, lui paraît dangereux : c'est la langue de l'amour.

,,La Poésie peut avoir des inconvénients, j'aurais pourtant peine à interdire la lecture des belles tragédies de Corneille. Mais souvent les meilleures vous donnent des leçons de vertu et vous laissent l'impression du vice".

Elle ne voudrait point défendre les romans,toutes défenses blessant la liberté et augmentant le désir, mais leur lecture est dangereuse.

,,Modérez votre goût pour les Sciences extraordinaires ; elles ne donnent ordinairement que beaucoup d'orgueil ; elles démontent les ressorts de l'âme. Si vous avez une imagination vaste, vive et agissante,

et une curiosité que rien ne puisse arrêter, il vaut mieux occuper ces dispositions aux sciences que de hasarder qu'elles se tournent au profit des passions." L'étude des sciences, on le voit, est un moindre mal. ,,Songez que les filles doivent avoir sur les sciences une pudeur presque aussi tendre que sur les Vices".

Mlle de Scudéry avait dit, en substance, les mêmes choses, et Mme de Maintenon. Les femmes n'ont jamais eu besoin de Molière pour être en garde contre le pédantisme. ,,Je consens qu'une femme ait des *clartés* de tout", dit Clitandre. Mme de Lambert est moins vite satisfaite, mais pas plus que Clitandre elle ne souhaite que sa fille se rende savante ,,afin d'être savante", ni elle ne lui permet ,,de clouer de l'esprit à ses moindres propos".

C'est à Henriette, qu'il aime, que Clitandre, seul avec elle, fait cette déclaration de principes un peu épais. Elle pourrait trouver qu'il emploie mal son temps, mais quoi, Henriette est bien raisonnable, elle aussi. Et puis pardonnons à Clitandre ,,qui a brûlé deux ans d'une constante ardeur" pour Armande la précieuse. Au fait, Henriette n'est qu'un pis-aller, une planche de salut : pardonnons donc à Molière aussi.

***

Ce qui s'appelle Nous, c'est notre raison.
Traité de la Vieillesse.

Mme de Lambert, comme son ami Fontenelle, saura vieillir. Elle s'aguerrit en regardant en face la vieillesse, ce danger beaucoup plus grand pour les femmes que pour les hommes, ,,car on a perfectionné la raison dans ces derniers tandis que les femmes arrivent à chaque âge de leur vie sans savoir s'y conduire ni en jouir." Pour parer à ce danger,

elle se trace courageusement un tableau de la Vieillesse et de ses devoirs, et aussi de ses avantages, puisqu'il n'y a point de si petit bien qui ne vaille quelque chose entre les mains d'une personne habile.

„La liberté est le premier profit de ce dernier âge, qui nous affranchit de la tyrannie de l'opinion. Jeune, on ne songe qu'à vivre dans l'idée d'autrui, notre bonheur n'est point réel, ce n'est pas nous que nous consultons, ce sont les autres ; plus âgés, nous commençons à nous consulter et à nous croire.

„La vieillesse nous affranchit aussi de la tyrannie des passions, et nous fait éprouver que c'est un grand plaisir que de savoir s'en passer, et une grande volupté que de se sentir au dessus d'elles. On se fait, étant jeune, une fausse idée de la vieillesse. On ne se dit pas que la nature a des ressources admirables, que les privations ne sont point sensibles quand le désir est éteint, que tous les goûts passent, même jusqu'au goût de la vie."

Cela, c'est un opium, ce n'est pas un avantage. „La raison nous est rendue, nous commençons à vivre quand nous lui obéissons". J'aime mieux cela. „Ce qui s'appelle nous, c'est notre raison. La servitude des passions était une prison où l'âme diminuait et s'affaiblissait ; quand nous en sommes affranchis, l'âme s'agrandit et s'étend". La jeunesse farde tout. La Vérité qui se montre à nous dans la jeunesse pour nous instruire, disait-elle à son fils, reparaît dans la Vieillesse pour nous consoler. Encore ! Voilà un mot qui gâte tout. Et de quoi nous consoler sinon de ces plaisirs de l'imagination, faux, mais bien attirants. J'aurais bien peur que la raison et le stoïcisme de Mme de Lambert ne fussent insuffisants, sans l'aide de cette bonne nature qui nous détache, qui rompt tous les liens qui attachent à la vie : „le bandeau de l'illusion est tombé, on a connu le monde à ses dépens, et qui le connaît bien sait qu'il n'est bon qu'à quitter". Tout cela ne lais-

serait pas d'être lugubre, mais Mme de Lambert, dans une dernière phrase, fait briller une lumière qui rallume l'espoir :

,,Enfin les choses sont en repos lorsqu'elles sont à leur place ; la place du cœur de l'homme est le cœur de Dieu : lorsque nous sommes dans sa main et que notre volonté est soumise à la sienne, nos inquiétudes cessent ; la soumission et l'ordre nous donnent la paix que notre révolte nous avait ôtée : il n'y a point d'asile plus sûr pour l'homme que l'amour et la crainte de Dieu".



Je suis amoureux de l'amitié.
Montesquieu.

,,Tous les siècles ensemble fournissent à peine trois ou quatre exemples d'une amitié parfaite." C'est peu.

Deux vrais amis vivaient . . . au Monomotapa.

,,Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié", dira La Rochefaucault, et La Bruyère le répètera. Ce semble bien être là l'opinion générale au dix-septième siècle. Quelle pourrait être la raison de cette fâcheuse pénurie ? Ne serait-ce pas que,,tout le monde se plaint qu'il n'y a point d'amis, disait Mme de Lambert, et que presque personne ne se met en peine d'apporter les dispositions nécessaires pour en faire et pour les conserver". Elle ne tombait pas dans cette erreur naïve, et de son vivant elle a mérité que l'on dise qu'elle était ardente à servir ses amis, sans attendre leurs prières, ni l'exposition souvent humiliante de leurs besoins.

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir lui-même.

En dépit de sa bienfaisance, Mme de Lambert conservera tous ses amis. Je ne compte pas Fontenelle. Elle regrettait seulement de ne s'unir qu'à son esprit et d'échapper à son cœur. L'ami le plus cher sera M. de Sacy, le temple des grâces, en qui elle trouvait toutes les vertus et tous les agréments, dit-elle dans le portrait qu'elle trace avec amour de cet ami idéal. M. de Sacy, de quelques années plus jeune, mourra en 1727, six ans avant son amie. Son long commerce avec Mme de Lambert lui inspira à lui également un petit Traité de l'Amitié, et peut-être aussi son Traité de la Gloire, „ces deux sentiments si nécessaires à la société, dit son amie dans ce même portrait : l'honneur et la vraie gloire sont le soutien de tous les devoirs ; et l'amitié met dans la vie tout le charme et toute la douceur qui nous sont nécessaires pour supporter nos malheurs".

„On aime ses amis, bien plus par les qualités qu'on devine que par celles qu'on connaît. Il y a aussi des amitiés d'étoile et de sympathie, des liens inconnus qui nous unissent et qui nous serrent ; nous n'avons besoin ni de protestation ni de serment, la confiance va au devant des paroles". Mais pour cela il faut s'en rendre digne par l'amour de la solitude, la pureté des mœurs, un esprit élevé — car il y a un goût et un degré dans la parfaite amitié où ne peuvent atteindre les caractères médiocres — mais surtout un cœur droit : l'esprit plaît, mais c'est le cœur qui lie. L'amour-propre y est un grand obstacle, et surtout l'avarice : il faut savoir donner en pure perte ; il faut avoir le courage de faire des ingrats. Ce sentiment si rare, l'emporterait-il en

charme sur l'amour ? Mme de Lambert le croit ; elle semble n'avoir écrit son petit traité que pour le démontrer, car elle fait une comparaison à peu près constante des avantages, du caractère et des devoirs de l'amour et de l'amitié.

,,Nous jouissons dans l'amitié de tout ce que l'amour a de plus doux ; du plaisir de la confiance, du charme d'exposer son âme à son ami, de lire dans son cœur, de montrer ses propres faiblesses ; car il faut penser tout haut devant son ami. Que les heures sont légères, qu'elles sont coulantes avec ce qu'on aime''.

La Fontaine n'a pas mieux dit. Or La Fontaine ne laissait pas pour cela sa part d'amoureux. Mais Mme de Lambert le récuserait sur ce chapitre. A son tour, notre fabuliste pourrait lui reprocher, en amitié, une clairvoyance injurieuse. ,,Il y a trois temps dans l'amitié, le commencement, la durée et la fin''. C'est qu'elle constate, dira-t-elle, tout comme La Fontaine dans ses fables dont les moralités sont parfois décourageantes. Pour elle, elle n'a jamais aimé comme devant haïr un jour, ceux qui la connaissent savent qu'elle se livre trop et la regardent comme une espèce de dupe : ,,Je ne m'en sauve qu'en voulant bien l'être''. Bravo ! mais force lui est bien de voir qu'il arrive souvent que le goût s'use et qu'en amitié, comme en amour, il faudrait ménager ses goûts ; c'est une économie permise et l'on devrait prendre de concert des mesures pour faire durer un état si désirable.

Fontenelle a passé par là. Mais enfin comme il est écrit que toute sensibilité périt, les cœurs les mieux faits peuvent donc quelquefois être inconstants, mais jamais infidèles (l'amour du devoir subsiste). ,,Il faut les plaindre ; ils avaient un sentiment agréable, il leur a échappé; que n'avions-nous de quoi le retenir.'' Ainsi c'est elle qu'elle accuse de cette incon-

stance dans ses amis. Elle ne s'est pas vantée en disant qu'elle croyait mettre dans l'amitié plus qu'une autre. Cette fidélité sans la constance doit être un sentiment bien terne, l'on ne va ni bien loin ni bien vite quand le cœur n'est plus touché, et je ne sais pas s'il ne vaudrait pas mieux enterrer tout à fait ces amitiés plus d'à moitié éteintes.

Mme de Lambert clôt son petit traité par un appendice, deux pages, bien intéressant : ,,L'Amitié peut-elle subsister entre personnes de sexe différent ? Cela est rare et difficile, mais c'est l'amitié qui a le plus de charmes''. L'amitié entre femmes n'existant pas — ce n'est pas moi qui le dis, c'est Mme de Lambert : *les femmes s'unissent par nécessité, et jamais par goût* — ,,que faire donc des sentiments qui sont en elles ? Pour celles qui se défendent de l'amour, cela les renvoie à l'amitié et les hommes en profitent. Quand elles n'ont point usé leur cœur par les passions, leur amitié est tendre et touchante, car il faut convenir, à la gloire ou à honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui savent tirer d'un sentiment tout ce qu'elles en tirent. Les hommes parlent à l'esprit, les femmes au cœur. Les nœuds secrets, les sympathies, le doux penchant auquel on ne peut résister, tout se trouve dans cette amitié. Mais il faut être en garde contre soi-même, de peur qu'une vertu ne devienne passion dans la suite.''

Si l'on ne compte depuis la création du monde qu'une demi-douzaine d'amitiés véritables, j'ai bien peur que cette section, ,,de toutes les unions la plus délicieuse'', ne soit aussi rare que l'amitié entre femmes. Mais quoi, c'est la pierre philosophale de l'amitié, dirait Fontenelle. Mme de Lambert était digne de la découvrir. ,,Elle était riche, faisait un bon et aimable usage de ses richesses, du bien à ses amis, et surtout aux malheureux.

Elle ne connut d'autre passion qu'une tendresse constante et *presque* platonicienne."

Que veut dire ce d'Argenson par son *presque*? Parmi ses habitués se trouvait le marquis de Saint-Aulaire, celui-là même qui répondit un quatrain gaillard à la duchesse du Maine le pressant d'aller à confesse. Il se révéla poète à soixante ans passés. C'est s'y prendre tard, et pourtant il fournira encore une assez belle carrière poétique: il mourra à cent ans, peut être à cent-deux ans. C'est plus fort que Fontenelle, son commensal à Sceaux, à l'Hôtel de Nevers, et à l'Académie. Un jour, à l'âge de plus de quatre-vingt-quinze ans, il soupait avec la duchesse du Maine qui l'appelait *Apollon* et lui demandait je ne sais quel secret. Il lui répondit :

La Divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait point ma muse,
Elle serait Thétis, ... et le jour finirait.

Anacréon moins vieux fit de bien moins jolies choses, dit Voltaire. La fille de Mme de Lambert était comtesse de Saint-Aulaire : son mari en effet était le fils de notre aimable marquis, lequel de son côté se serait remarié en secret avec la maman. Serait-ce l'heureux benéficiaire de cette tendresse *presque* platonicienne. Mme de Lambert n'a pas toujours eu soixante ans. ,,J'ai de bonne heure senti le besoin que les femmes avaient d'être raisonnables," a-t-elle dit en pensant surtout à sa mère, sans doute, mais elle a dit aussi qu'elle ne connaissait point les *demi-goûts ni les demi-embarquements*. ,,L'on n'a jamais mis le bonheur du sage dans l'enivrement des passions, mais le profit des passions n'est que dans l'enivrement, et si l'on a la force de s'arrêter, l'on a grand tort de se mettre en chemin". Je suis très heureux qu'elle ait lâché cet aveu: on aurait pu la pren-

dre, par ses réflexions sur l'amitié amoureuse, pour Armande, cette janséniste de l'amour. Il y a un temps pour la sagesse et un temps pour la folie, et tant mieux pour le marquis de Saint-Aulaire si c'est avec lui qu'elle s'est embarquée.

,,Elle fit l'apologie de son sexe et même celle de l'amour, d'une manière à prouver qu'elle connaissait tout le mérite de l'un et toute la délicatesse de l'autre". La Dixmerie pense, en disant cela, aux *Réflexions sur les femmes*. Mr. Lockman, le traducteur anglais, avait appuyé plus lourdement dans sa Préface. Mme de Lambert, dans cette même lettre à Saint Hyacinthe, le relève avec une noble fierté. ,,Il dit que ce que j'ai écrit sur les femmes est mon apologie: je n'ai jamais eu besoin d'en faire. Il m'accuse d'avoir l'âme tendre et sensible; je ne m'en défends pas: il n'est plus question que de savoir l'usage que j'en ai su faire".

Mme de Lambert lisait attentivement. Elle cite Sénèque, Marc-Aurèle, Montaigne, Pascal, Saint-Evremond, La Rochefoucault, qu'elle nomme. Mais parfois aussi, comme son ami Montaigne, elle néglige de le faire, soit parce que la pensée est une réminiscence, soit parce qu'elle la suppose très connue et comme entrée dans le trésor commun? C'est ainsi que sa pensée sur le goût dans la parfaite amitié, que nous avons transcrite, est la première maxime du chapitre *du Coeur* des Caractères de La Bruyère. Elle devait, au reste, avoir souvent médité ces réflexions si fines et si tendres à la fois et connaître ce chapitre par cœur. Que la langue française est aimable de dire: apprendre *par coeur*, et quelle expression conviendrait mieux ici, dans le domaine de l'affection.

Tous deux pensent presque toujours de même façon sur les choses de sentiment, et en particulier que l'amitié peut subsister entre hommes et femmes.

Mme de Lambert, probablement, n'aura pas rencontré La Bruyère, mais à coup sûr s'il avait vécu plus longtemps et si l'ennemi de *Cydias* avait pu être l'un des habitués de l'hôtel de Nevers, M. de Sacy aurait en un rival ; disons mieux : un pendant. D'abord La Bruyère abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids, cela aurait rassuré Mme de Lambert, et puis il a dit que l'amour commençait par l'amour, et que l'on ne saurait passer de la plus forte amitié qu'à un amour faible; ce sont là des garanties. Mme de Lambert parle des heures légères, des heures coulantes avec ce qu'on aime; La Bruyère a dit en termes aussi heureux: „Etre avec les gens qu'on aime, cela suffit ; rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal."

Pour l'amitié des femmes entre elles, La Bruyère est moins radical que Mme de Lambert, il se contente de dire que si elles vont plus loin en amour que la plupart des hommes, les hommes à leur tour l'emportent sur elles en amitié. C'est lui qui aura raison et Mme de Lambert, qui a gardé ses amis, se sera fait pour le moins des alliées, des femmes qui fréquentaient son salon. Une seule exceptée. „Mme de Fontaine-Martel vient de mourir, sans avoir jamais su pourquoi elle avait vécu, lui écrit en 1733 son vieil ami de La Rivière, le gendre de Bussy Rabutin. Je sais qu'elle vous avait prise en aversion, et cela seul est une marque de réprobation". Mme de Fontaine-Martel ne compte donc pas. La charmante Mlle Delaunay allait à l'hôtel de Nevers et Mme de Lambert lui a témoigné une active sympathie pendant ses dix-huit mois de Bastille. Il y avait près de quarante ans d'intervalle entre elles, aussi peut-on parler plutôt de dévoûment que d'amitié. Seulement Mlle Delaunay dans ses *Mémoires* peint des couleurs les plus vives l'amitié

passionnée qu'elle a éprouvée durant sa vie pour trois ou quatre femmes. La dernière page de ses Mémoires, son chagrin à la mort de Mme de Bussy, tendre et vertueuse, prouve que Mme de Lambert calomniait les femmes et se calomniait surtout elle-même.

***

> „La Dévotion est un sentiment décent dans les femmes et convenable à tous les sexes".
>
> Traité de la Vieillesse.

Mme de Lambert était-elle chrétienne ?

Il faudrait opposer aux réflexions qui l'éloignent du christianisme celles qui l'en rapprochent. La religion, dans les *Avis à son fils*, tient en une page, mais elle forme le fond des *Avis à sa fille* ; dans le *Traité de la Vieillesse*, elle se contente d'anéantir les philosophes incrédules, sans les damner, mais quoi, c'est déjà fort joli, et ce traité se termine par une phrase pleine d'onction sur la crainte et l'amour de Dieu. Cette phrase est une citation, et Mme de Lambert ne nous en prévient pas. C'est que cette pensée était devenue tout à fait sienne ou bien qu'elle le souhaitait. Après tout, il y a en chacun de nous trois personnes : celle que nous sommes, celle que nous croyons être, et celle que nous désirons être. Cette dernière est bien aussi réelle que la seconde, pour le moins. Elle dira que la morale n'a pas pour objet de détruire la Nature, mais de la perfectionner, que l'Honnêteté est une imitation de la Charité, et que l'Humanité et le Christianisme égalent tout. Cela sent un peu le christianisme raisonnable, cette quadrature du cercle. D'un autre côté „pour être Chrétien il faut croire aveuglément, et pour être sage il faut voir évidemment, comme

dit un grand homme", lisons-nous dans les *Avis à sa fille.*

Le grand homme arrive bien à propos, dira-t-on, mais quelques pages plus haut Mme de Lambert a dit pour son compte que le terme de préjugé ne peut s'appliquer à la Religion, puisqu'elle n'est pas incertaine. Un demi-siècle plus tard elle le sera devenue, et le préjugé, qui est une opinion qui peut servi à *l'erreur*, comme à la *vérité*, la désignera couramment. Puis le mouvement des esprits se précipitera : d'incertaine, la Religion passera pour être chose certainement fausse, et préjugé ne sera plus que synonyme d'erreur.

Les choses se passeront à peu près de même en politique. La considération des successives restrictions de sens de ce simple mot est des plus instructives. Seulement Mme de Lambert, cette amie respectueuse de Fénelon, sera morte. Le dix-huitième siècle, nous l'avouons, tiendra en singulière estime l'écrivain du Télémaque. C'est une affection compromettante, mais ces admirateurs intéressés se forgeaient un Fénelon de fantaisie.

Mme de Lambert, une fidèle de la première heure, était mieux placée pour voir en lui l'évêque catholique qu'il était avant tout. Elle appréciait fort les écrits de Fénelon, qui de son côté disait des *Avis à son fils*. „On y trouve du sentiment avec des principes : J'y vois un cœur de mère sans faiblesse, l'honneur, la probité la plus pure, la connaissance du cœur des hommes règnent dans ce discours. Je ne serais peut-être pas tout à fait d'accord avec elle sur toute l'ambition qu'elle demande de lui, dit-il en répondant à M. de Sacy, par qui il avait le manuscrit, mais nous nous raccommoderions bientôt sur toutes les vertus par lesquelles elle veut que cette ambition soit soutenue et modérée". „J'ai la hardiesse de croire que je penserais comme vous sur l'ambition,

lui dira-t-elle, mais les mœurs des jeunes gens d'à présent nous mettent dans la nécessité de leur conseiller non pas ce qui est le meilleur, mais ce qui a le moins d'inconvénient, et ils nous forcent à croire qu'il vaut mieux occuper leur cœur et leur courage, d'ambitionet d'honneurs, que d'hazarder que la débauche s'en empare''.

Ce sont là les relations courtoises de deux esprits faits pour s'entendre sur nombre de points. ,,Vous m'avez appris, Monseigneur, que mes premiers devoirs étaient de travailler à former l'esprit et le cœur de mes enfants ; j'ai trouvé dans *Télémaque* les préceptes que j'ai donnés à mon fils, et dans l'*Education des filles* les conseils que j'ai donnés à la mienne. C'est vous, Monseigneur, qui m'avez montré la vertu aimable et qui m'avez appris à l'aimer, pénétrée de vos bontés et d'admiration pour vos vertus''. Et puis Fontenelle nous apprend que ,,ses dernières années furent accablées de souffrances, pour lesquelles son courage naturel n'eût pas suffi sans le secours de toute sa religion''. Fontenelle, en 1733, n'avait à s'imposer aucun déguisement, et nous aurions tort de douter de la sincérité de ces lignes qu'il écrivait au lendemain de la mort de son amie.

Tout compte fait, Mme de Lambert était une stoïcienne tendre. Elle n'était pas la seule dans ce dix-septième siècle, à qui Du Vair, un évêque également, avait légué la traduction du manuel d'Epictète. Elle y joignait Fénelon, pour achever de s'édifier. Elle n'est nullement intransigeante. Son salon était formé d'admirateurs décidés des Anciens et de partisans des Modernes. Elle-même penchait vers les derniers, et pourtant M. de Sacy, l'ami si cher, donnait la palme à l'Antiquité. Montesquieu également, autre habitué de l'hôtel de Nevers, et qui remplacera M. de Sacy à l'Académie. Là encore elle

se rencontre avec Fénelon qui dans sa *Lettre à l'Académie* montrera une telle impartialité que chacun des deux camps se le croira tout acquis. Le recul des ans et notre rôle de spectateur nous ont donné des lunettes: Fénelon favorisait bien un peu les Grecs, sur le terrain littéraire s'entend.

Mme de Lambert va plus loin. C'est elle, nous l'avons dit, qui tentera la réconciliation. Elle écrira dans ce but quelques lettres au Père Buffier, Jésuite (la chose devait aboutir), à qui elle concède entre autres choses que nous ne devons qu'au Christianisme la vraie idée que nous avons de la divinité : ,,c'est la chaîne d'Homère qui nous attire et qui nous élève jusqu'à elle''. La comparaison est diplomatique. ,,Mais il me semble qu'il y avait des grands hommes dans l'antiquité qui avaient une plus grande idée de la divinité qu'Homère. . . Il ne faut point de modèle pour les vertus du cœur, le pardon des ennemis, ou plutôt se venger par des bienfaits, l'humanité, la générosité, ce sont là des vertus qui ont *été connues dans les temps les plus reculés*, et qui appartiennent aux âmes élevées''.

Mme de Lambert fait flèche de tout bois, comme l'on dit : c'est une pragmatiste, avant William James. ,,Examinez votre caractère, dira-t-elle à sa fille, et mettez à profit vos défauts ; il n'y en a point qui ne tienne à quelques vertus, et qui ne les favorise. La Morale n'a pas pour objet de détruire la Nature, mais de la perfectionner. Etes-vous glorieuse ? servez-vous de ce sentiment-là, pour vous élever au-dessus des faiblesses de votre sexe, pour éviter les défauts qui humilient. Etes-vous timide ? . . dissipatrice ? . . . etc. Il n'y a pas une faiblesse dont, si vous voulez, la vertu ne puisse faire quelque usage''.

C'est, dans tous les cas, adroit. Ne pouvant vaincre l'ennemi, on s'en fait un allié. La Rochefou-

cault avait déjà dit que les vices entrent dans la composition des vertus comme les poisons entrent dans la composition des remèdes, et que l'on est souvent ferme par faiblesse et audacieux par timidité. Et avant lui Pascal avait été bien plus radical. ,,Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force, mais par le contrepoids de deux vices opposés, comme nous demeurons debout entre deux vents contraires ; ôtez un de ces vices, nous tombons dans l'autre''. Les voilà bien, les deux maux d'où il résulte un bien. Mais cette marche sur ce sentier de la vertu, sur cette crête véritablement *géométrique* tracée par l'intersection de ces plans inclinés que sont nos vices, est effarante.

On a coutume de dire que le dix-huitième siècle, en s'inscrivant en faux contre ce dogme de la nature humaine radicalement viciée, remettra les passions en honneur et montrera qu'elles sont d'utiles ressorts. Il n'aura pas cet optimiste transcendental d'un Pascal — ou faut-il dire cette confiance désespérée ? — Vauvenargues, qui réhabilitera les passions, et qui parlera de la gloire comme Mme de Lambert, condamme les vices. ,,Il n'y a point de vice qui ne soit nuisible. . .; les vices, s'ils vont au bien, c'est qu'ils sont mêlés de vertus''. C'est, si l'on veut, l'amalgame de La Rochefoucault. Seulement, pour ce dernier, c'est *par* les vices, en partie, que la vertu triomphe, au lieu que c'est *malgré* eux pour Vauvenargues. C'est que La Rochefoucault est janséniste (on connaît l'épigraphe de ses *Maximes* : ,,nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés'') : nous ne pouvons produire que des fruits véreux ; seule la grâce est capable de détruire le ver rongeur. Vauvenargues voudrait lutter avec des armes humaines, il refuse de ceindre la cuirasse de la foi.

,,Il y a des vices qui n'excluent pas les grandes qualités, et par conséquent de grandes qualités qui s'éloignent de la

vertu. Je reconnais cette vérité avec douleur ; il est triste que la bonté n'accompagne pas toujours la force, et que l'amour de la justice ne prévale pas nécessairement dans tous les hommes et dans tout le cours de leur vie, sur tout autre amour ; mais non seulement les grands hommes se laissent entraîner au vice, les vertueux même se démentent, et sont inconstants dans le bien. Cependant ce qui est sain est sain, ce qui est fort est fort, etc. Les inégalités de la vertu, les faiblesses qui l'accompagnent, les vices qui flétrissent les plus belles vies, ces défauts inséparables de notre nature, mêlée si manifestement de grandeur et de petitesse, n'en détruisent pas les perfections. Ceux qui veulent que les hommes soient tout bons ou tout méchants, absolument grands ou petits, ne connaissent pas la nature. Tout est mélangé dans les hommes, tout y est limité, et le vice même y a ses bornes."

L'homme n'est ni ange ni bête. . . . Il y aurait d'autres points de rapprochements entre Pascal et celui que l'on a appelé le Pascal du dix-huitième siècle, un Pascal pour qui Voltaire, de vingt ans plus âgé pourtant, éprouvait une tendre vénération. ,,Tu n'es plus, ô douce espérance du reste de mes jours. . ." Vauvenargues venait de mourir, en 1747, à trente-deux ans, des suites de maladies contractées pendant la meurtrière retraite de Prague en 1742, épilogue de la guerre de Bohème. Il avait passé ses dernières années à Paris où Voltaire se trouvait alors. Ils se voyaient chaque jour, et le jeune Marmontel, qui éprouvait lui aussi un culte pour *le bon, le vertueux, le sage* Vauvenagues, nous retrace dans ses savoureux *Mémoires* ces entretiens. ,,Je croyais voir en lui un Fénelon infirme et souffrant". Fénelon, l'idole du dix-huitième et de Vauvenargues qui aurait souhaité ,,penser comme Pascal, écrire comme Bossuet, et parler comme Fénelon qui surpassait en aménités et en grâces ces puissants génies, ces hommes les plus éclairés *du plus philosophe* de tous les siècles". Voltaire, dont toute l'œuvre à peu près

est dressée contre Pascal et Bossuet devait sursauter en lisant ce jugement de son ami.

Si Vauvenargues avait vécu, Voltaire aurait-il effacé quelques-unes de ses *Remarques sur les Pensées*? Nous n'osons le croire ; certaines réfutations témoignent cruellement de l'incapacité à peu près absolue de ce merveilleux esprit à comprendre Pascal ? Au lieu que Pascal a une phrase qui semble s'adresser à Voltaire, quarante ans avant sa naissance : ,,Les sages s'imaginent que la religion chrétienne consiste simplement en l'adoration d'un Dieu considéré comme grand, et puissant, et éternel ; ce qui est proprement le déisme, *presque* aussi éloigné de la religion chrétienne que l'athéisme, qui y est tout à fait contraire".

Pascal et Voltaire sont les deux jalons extrêmes d'une route qui sera franchie par étapes. La séparation de la morale d'avec la théologie ne se fera pas d'un coup. Le dogme de la chute et la nécessité d'un médiateur, d'un rédempteur, ne seront rejetés qu'après des hésitations, des repentirs, ou avec des amendements. Jean-Jacques, pour qui *tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses* (c'est la première ligne de l'*Emile*), est bien l'adversaire irréductible de l'idée de chute. Néanmoins ce théoricien de l'homme né bon aura une morale fortement teintée de religion et ce n'est pas avec l'écrivain de la *Profession de foi du Vicaire Savoyard* que l'on peut parler de laïcisation de la morale. Ce serait avec Voltaire qui du reste n'avait pas la belle candeur de Jean-Jacques au sujet de la bonté originelle de l'homme.

Si nous avançons prudemment c'est que, après avoir écrit ces pages, nous eûmes l'agréable surprise de trouver dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* une belle étude approfondie que M. Zimmermann consacre à Mme de Lambert sous ce titre général. *La Morale laïque au commencement du dix-huitième*

siècle. Les conclusions de M. Zimmermann sont plus radicales que les nôtres. Nous ne pensons pas que ni Vauvenargues, né en 1715 pourtant, ni Mme de Lambert, cette amie de Fénelon, née en 1647, soient aussi décidément laïques. L'éducation première, l'indifférence, la routine, l'esprit de conciliation, la foi chez Mme de Lambert, le regret de l'avoir perdue chez Vauvenargues, et aussi chez ce dernier une confiance moins exclusive en la raison — à l'inverse du fanatique dix-huitième siècle —, tout cela a dû ralentir le glissement des esprits. Mme de Lambert pressentait bien vers 1700 cette vague d'irréligion qui allait tout entraîner. ,,Quand les courtisans auraient le cœur corrompu, il règne toujours à la Cour une honnêteté qui masque le vice. Nous sommes bien heureux d'être nés dans un siècle où la pureté des mœurs et le respect de la religion sont nécessaires pour plaire au Prince."

Mme de Lambert a vu, tout comme La Bruyère, que la plupart de courtisans de Louis XIV vieilli faisaient servir la piété à leur ambition et allaient à leur salut par le chemin de la fortune et des dignités. C'est eux que La Bruyère a stigmatisés en disant que ,,un faux dévot est celui qui, sous un roi athée, serait athée". Mme de Lambert n'est ni sotte ni naïve, il y a une confiance bien frêle dans ce *nous sommes bien heureux*, elle sait combien cette barrière de l'hypocrisie est fragile, et que cette piété en façade s'écaillera.

Pour son fils elle n'exige pas de lui ,,une piété remplie de faiblesse et de superstition, elle demande que l'amour de l'ordre soumette à Dieu ses lumières et ses sentiments : les vertus morales étant en danger, sans les chrétiennes. Il n'imitera pas la plupart des jeunes gens qui croient aujourd'hui se distinguer, en prenant un air de libertinage. . ." Ces jeunes gens du moins n'étaient

pas hypocrites? C'est juste, on pourrait même dire d'eux ce que Louis XIV disait du duc d'Orléans, le futur Régent, et qui avait vingt-cinq ans en 1700 : ,,C'est un fanfaron de vice", à l'inverse des hypocrites courtisans qui étaient des fanfarons de vertu.

Beaucoup d'entre eux jetaient leur gourme, beaucoup s'assagiront. Fontenelle, en avance sur ses contemporains au début du dix-huitième siècle, paraîtra retardataire (simple façon de parler), vers 1750. Le Montesquieu de *l'Esprit des lois* n'est pas du tout celui des *Lettres Persanes*, et l'épigraphe du *Génie du Christianisme* a pu être prise dans cet *Esprit des Lois*. C'est une malice de Chateaubriand, lequel également, avant son *Génie*, avait écrit un certain *Essai sur les Révolutions* fort peu orthodoxe. Mais voici l'épigraphe: ,,Chose admirable, la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci".

Montesquieu n'est pas un capucin. Il n'est pas même catholique. C'est un modéré. Il y a dans ses *Pensées diverses* une phrase excessivement curieuse. ,,Ce que c'est que d'être modéré dans ses principes ! Je passe en France pour avoir peu de religion, en Angleterre pour en avoir trop". Montesquieu avait fait, entre 1728 et 1731, le tour de l'Europe. Ses dernières étapes avaient été la Hollande, où il avait passé deux mois, et l'Angleterre, qui le garda près de deux ans. Le recueil des pensées commence en 1740 pour ne finir qu'en 1755, l'année de sa mort. Donc, jusqu'en 1740 au moins, la France n'était pas si incrédule puisqu'elle taxait Montesquieu d'indifférence. En revanche, vers 1730, on était fort peu religieux en Angleterre.

Voltaire, qui y avait passé trois ans juste avant Montesquieu, en avait rapporté la même impression et il allait s'arranger pour que la France rejoignît sa voisine sur ce terrain. Elle la dépassera,

et d'autant plus facilement que l'Angleterre, au même temps, commençait un mouvement inverse de réaction qui devait aboutir à un véritable réveil religieux. Voltaire et Montesquieu, qui avaient pourtant de bons yeux, avaient, par leurs relations, surtout observé les hautes classes qui elles, étaient à cette époque parfaitement libre-penseuses. La masse de la nation devait l'emporter par sa réaction, tandis qu'au contraire, en France, c'est vers l'incrédulité qu'elle marchait à grands pas. L'Angleterre et la France, comme beaucoup de gens mariés, ressembleraient-elles à ces horloges qui ne sonnent jamais l'heure en même temps ?

Mme de Lambert, qui réunira dans son salon Fontenelle, Montesquieu, Marivaux, et des abbés, qui a vécu tout le règne de Louis XIV, la Régence et les dix premières années du règne de Louis XV, applaudissait-elle à cette émancipation ? Cette octogénaire, si elle exaltait la raison, ne devait pas pour cela consentir facilement à se priver de tout ce qui pouvait venir en aide à cette raison chancelante. „Pour arrêter notre hardiesse songeons que les deux principes de nos connaissances, la Raison et les Sens, manquent de sincérité et nous abusent. Les sens surprennent la raison, et la raison les trompe à son tour : Voilà nos deux guides, qui tous deux nous égarent." C'est à sa fille qu'elle dit cela dans ses *Avis* ; elle le lui répète mot pour mot dans le *Traité de la Vieillesse*. C'est qu'elle est toute pratique, cette moraliste éducatrice.

Un jour que Mme de Staël interrogeait Fichte sur sa morale, il répondit : „Voyez ma métaphysique." Mme de Lambert aurait été bien empêchée d'en répondre autant. La recherche des causes lui paraissait difficile, dangereuse et pour le moins inutile. C'est la limite qu'elle souhaite que les femmes ne franchissent pas dans leurs études. „Nous

avons en nous de quoi jouir, mais nous n'avons pas de quoi connaître", dira-t-elle à sa fille à deux reprises également. „L'Etre des êtres, qui a pris pour attribut l'INCONNU, veut être ignoré ; il ne veut pas qu'on lui dérobe son secret. Les plaisirs, l'amour même ne veulent pas être examinés ; et l'on est forcé à leur passer bien des choses". Les vérités d'expérience et d'application l'intéressent surtout et je la vois réunissant dans son salon Montaigne et Pascal, qu'elle cité indifféremment.

Elle ne les eut pas réconciliés, elle eut évité les heurts par son tact de maîtresse de maison, par sa bonté, et par des phrases comme celle-ci qui amalgame adroitement les avantages de la religion et de la philosophie, ces frères ennemis. „*Nous ne tirons pas tant du monde que de la Dévotion*: elle a bien d'autres ressources. Il faut de la résignation dans tous les âges de la vie ; mais l'usage en est plus nécessaire dans la vieillesse, parce que nous faisons des pertes continuelles. Mais comme le sentiment est moins vif, nous tenons moins aux choses. Il faut se laisser insensiblement aller à la nature, sans se révolter contre elle ; *c'est le meilleur guide que nous puissions avoir.*"

Si Montaigne et Pascal n'eussent pas applaudi, c'eût été par discrétion. En effet, le *Traité de la Vieillesse*, d'où cette phrase est extraite, est en partie formé de maximes puisées chez nos deux penseurs, et qu'elle cite textuellement, ou légèrement arrangées. En particulier cette réflexion sur la nature qui n'est pas gratuitement méchante est commune à Montaigne et à Pascal. Mme de Lambert, en maîtresse de maison accomplie, devait savoir flatter l'amour-propre de ses invités-auteurs. Ç'aurait été, du reste, avec Pascal, un soin superflu.

Cela va bien, mais Mme de Lambert était-elle chrétienne ? Grand'mère dévote, mère volage : l'in-

stinct d'imitation et l'instinct de révolte devaient se livrer d'étranges mêlées en elle. Un mathématicien pourrait seul s'y reconnaître. Je sais mieux ce qu'était Madame de Miran. „Madame de Miran avait plus de vertus morales que de chrétiennes, respectait plus les exercices de sa religion qu'elle n'y satisfaisait, honorait fort les vrais dévots, sans songer à devenir dévote ; aimait plus Dieu qu'elle ne le craignait, et concevait sa justice et sa bonté un peu à sa manière, et le tout avec plus de simplicité que de philosophie ; c'était son cœur, et non pas son esprit qui philosophait là-dessus."

Ce portrait nuancé à souhait s'appliquerait assez bien, il me semble, à Mme de Lambert. Si c'était elle-même ? Marivaux, dans sa *Vie de Marianne*, consacre cinq grandes pages à peindre en pied — au physique et au moral — la bienfaitrice de son héroïne. La presque totalité de ces touches minutieuses conviennent à Mme de Lambert. C'est qu'à partir d environ 1715 jusqu'en 1733, Marivaux fut un des hôtes assidus de l'hôtel de Nevers. Il traça ce portrait après la mort de Mme de Lambert ; il aurait donc en tout le temps d'étudier son modèle.

Du reste, Marivaux nous fait juge de l'identité de Mme de Mairan qu'il commence par nous présenter au physique. Nous n'avons qu'à jeter les yeux sur la reproduction du portrait peint de Mme de Lambert. „Madame de Miran pouvait avoir cinquante ans". Mme de Lambert en avait une quinzaine avec, mais quoi, un romancier n'est pas un notaire, et puis l'on a l'âge que l'on paraît avoir. „Quoiqu'elle eût été belle femme, elle avait quelque chose de si bon et de si raisonnable dans la physionomie, que cela avait dû nuire à ses charmes, et les empêcher d'être aussi piquants qu'ils auraient dû l'être. On ne prenait pas garde qu'elle était belle femme, mais seulement la meilleure femme du monde. Aussi, m'a-t-on dit,

n'avait-elle guère fait d'amants, mais beaucoup d'amis et même d'amies ; ce que je n'ai point de peine à croire, vu cette innocence d'intention qu'on voyait en elle, vu cette mine simple, consolante et paisible qui devait rassurer l'amour-propre de ses compagnes, et la faisait plus ressembler à une confidente qu'à une rivale.

„A cette physionomie plus louable que séduisante, à ces yeux qui demandaient plus d'amitié que d'amour, cette chère dame joignait une taille bien faite...". Pour la taille nous devons nous récuser: Mme de Lambert s'est fait peindre en buste. Cela suffit: en traçant ce beau portrait de Madame de Mairan, Marivaux, sans nul doute, évoquait l'image et le souvenir de son amie la marquise de Lambert.

LETTRE A MONSIEUR L'ABBÉ ***

Nous ferons précéder les *Réflexions sur les femmes* d'une Lettre à l'abbé de Choisy qui en est l'introduction naturelle. Si nous réimprimons également cette autre lettre à un abbé, c'est, d'abord, que le destinataire nous semble s'apparenter furieusement à l'abbé de Choisy, d'après ce que l'on sait de ce personnage romanesque qui s'embarque, après une jeunesse tourmentée, comme missionnaire pour le Siam, y reste peu de temps et revient en France, assagi. C'est, surtout, parce que ces quelques pages sont une petite dissertation sur le Bonheur — le dada du XVIIIe siècle — qu'il est intéressant de comparer aux pages de Fontenelle.

La conception de Mme de Lambert se rapproche de celle de son ami ; la Sagesse et la liberté doivent être visées seules, ou avant tout ; le bonheur nous sera donné par surcroît, et d'autant mieux que nous le poursuivrons moins délibérément. Mais l'âme de Mme de Lambert a un ou plusieurs degrés de chaleur de plus que l'âme de Fontenelle. „On ne s'unit qu'à son esprit et on échappe à son cœur" dira-t-elle. Elle s'en irritait et on lira dans cette lettre un certain passage sur l'enivrement des passions qui jette un jour précieux sur le caractère de Mme de Lambert et achève de la rendre tout à fait sympathique.

Sa sagesse est moins olympienne que celle de Fonte-

nelle qui voit un peu les choses en habitant de Sirius. C'est un grand frère ainé intimidant. Mme de Lambert avoue qu'elle a senti de bonne heure le besoin que les femmes avaient d'être raisonnables. Dieu soit loué ! Elle ne l'a donc pas toujours été. Cela la rapproche de nous, et si nous ne craignions d'être impertinents, nous dirions qu'elle est plus sage encore que le sage Fontenelle.

LETTRE A MONSIEUR L'ABBÉ ***

Je suis en Société depuis longtemps avec un homme de beaucoup d'esprit et de mérite, et qui s'est montré à moi sous deux formes bien différentes. Je l'ai vu autrefois dans une grande retraite, avec une fortune médiocre, mais soutenue de principes de sagesse, et de réflexions saines. Il avoit une sagesse de communication : je l'allois chercher dans mes troubles ; il remettoit l'ordre et le calme dans mon âme ; il ne lui manquoit rien ; il étoit sage et heureux ; mais son état ne lui a point suffi, et il est devenu homme de Cour. Je lui reproche là-dessus, qu'il en coûte à la sagesse : il me soutient le contraire ; et voici les armes avec lesquelles il me combat.

Il prétend que la définition qui convient à un Philosophe, c'est : *Un homme qui fait de son état, tout ce qu'on en peut faire pour son bonheur et pour celui des autres* ; *que plus vous avez de goût et de sensations agréables, plus vous avez de bonheur, parce que vous avez plus de ressources* ; *que ceux-là sont moins sages, qui renferment toute leur félicité dans un seul goût* ; *que c'est jouer trop gros jeu* ; *et qu'il y a trop à perdre.*

Mettre la sagesse à être heureux, cela est raisonnable ; cependant j'aimerois encore mieux mettre mon bonheur à être sage. Mais croire que celui-là est le plus heureux, qui a le plus de sensations agréables, il me semble que c'est donner une fausse idée de la félicité. Le bonheur qui n'est fondé que sur les sensations est peu solide, variable et plein d'illusions. Le fou d'*Athènes* qui redemandoit sa folie en justice, étoit de cette espèce. Personne ne doute que les sensations ne donnent une espèce de bonheur : (ce n'est pas de quoi il s'agit ici) il est question de comparer, pour choisir le meil-

leur. Je suis persuadée que Mr. l'Abbé se croit heureux à *St. Cloud* ; au moins qu'il a le sentiment du bonheur : mais s' il étoit également heureux dans la solitude, et qu'il y eût ce sentiment-là aux même degré, il ne me paroit pas sage de quitter l'un pour l'autre ; et voici mes raisons.

Je ne sépare point l'idée du bonheur de l'idée de la perfection ; celui-là me paroit le plus heureux qui est le plus sage. Il me semble qu'on n'a jamais donné pour règle du véritable bonheur, les sensations agréables. Le bonheur que vous avez dans la vie répandue, tient à une infinité de choses ; ainsi vous avez une infinité de besoins. Plus vous avez de désirs, plus vous avez de pauvreté ; vous devenez esclave ; le sentiment de la liberté est moins vif, et s'affoiblit. Il ne sert de rien de dire : *J'ai plusieurs sentimens agréables* ; *et j'ai plus de ressource.* Vous avez plusieurs sortes de besoins et plus de pauvreté. L'on n'a jamais mis le bonheur du Sage dans l'enivrement des passions ; et si Monsieur l'Abbé m'assure qu'il n'a jamais poussé ses goûts jusqu'à l'illusion, qu'il a des goûts sages, qu'il sait s'arrêter ; tant pis pour sa sensibilité. Le profit des passions n'est que dans l'enivrement : je ne connois point les demi-goûts, ni les demi-embarquemens : et la grand tort, s'il a la force de s'arrêter, de se mettre en chemin.

Dans la retraite, l'esprit se nourrit de Vérités pures. N'êtes-vous pas plus ferme dans vos principes ? N'êtes-vous pas plus attentif ? et l'attention ne donne-t-elle pas à l'esprit plus de force, plus d'étendue et de délicatesse ? Vos sensations, puisque vous en êtes devenu le Chevalier, ne sont-elles pas plus vives et plus déliées dans la solitude ? N'y a-t-il pas des plaisirs à part pour les gens délicats et attentifs ? Vous perdez tous ces profits : il n'y a rien à gagner dans la vie dissipée : les erreurs deviennent contagieuses : nous avons en nous une disposition propre à l'imitation ; nous nous ployons insensiblement ; et le tempérament de l'âme se gâte comme celui du corps. Peut-on croire que l'on puisse avancer également dans le chemin de la perfection, et dans la route de la fortune ? Augmenter en sagesse et en crédit ? Cela me paroit impossible : les idées du vrai échappent dans la foule ; et nous nous trouvons heurtés et ébranlés par les erreurs populaires, et par les objets sensibles. Je veux croire que vous avez moins à perdre qu'un autre, parce que vous êtes plus ferme ; mais il y a toujours à perdre.

Vous me direz encore, ,,j'ai fait un fonds de vrais biens ,,qui ne périront point. Voyons si nous ne tirerons rien de ,,la Fortune." Quand nous cesserons d'être vains et ambitieux, nous n'aurons rien à lui demander. N'auriez-vous pas plus tôt fait, de mettre vos désirs au niveau de votre fortune, que votre fortune au niveau de vos désirs ? Il vous est plus aisé de vous accommoder aux choses, que les choses à vous. Après quoi courez-vous ? Est-ce après les biens de l'opinion ? Vous nes les aurez jamais à un degré qui vous suffise. Montrez-moi quelqu'un, qui en acquérant du bien ait perdu la soif des Richesses, et je m'embarquerai. Où est le tems que vous me disiez : *Tout est trop cher au marché* : *La Fortune ne donne rien*; *elle vend tout*: *L'on donne de vrais biens pour de faux*: *Cela n'est bon que pour des esclaves.* Vous m'avez trop bien endoctrinée ; et je vous bats avec vos principes.

Vous insistez, en disant : ,,Je me trouve en état de faire plaisir à mes Parens et à mes Amis." Quand vous aurez des opinions bien saines, et que vous pourrez guérir les maladies de l'ame, les plaisirs que vous ferez à vos amis seront bien d'un autre prix.

Enfin, je me retranche à dire, que si dans votre retraite vous étiez heureux, il falloit y rester. Vos plaisirs étoient sûrs, durables et indépendans. Que si vous n'êtes heureux à présent qu'au même degré où vous l'étiez dans votre solitude, vous y avez perdu ; parce que votre bonheur tient aux autres ; vous avez besoin d'eux, et vous êtes déchu de votre liberté. Je crois que vous ne pouvez faire un aussi bon Traité avec la Fortune, qu'avec la Sagesse ; qu'il y a toujours à perdre ; et que le mieux qui vous puisse arriver, si vous êtes renvoyé à vous-même, c'est de vous retrouver comme vous étiez quand vous êtes parti. Mais il faut donc que vous passiez en dépense contre vous, toutes les avances que vous auriez faites dans le chemin de la vertu : elles sont en pure perte.

Répondez à ceci, Monsieur l'Abbé, si vous le pouvez, ou si vous l'osez ; mais souvenez-vous que je ne vous attaque qu'avec vos principes, et que vous devez les respecter autant que je les respecte.

RÉFLEXIONS SUR LES FEMMES

L'on trouve à la première page des *Réflexions sur les femmes* un témoignage singulier du succès des *Femmes savantes.* Succès fâcheux, s'il est vrai, comme le dit Mme de Lambert, qu'il ait causé un tel désordre dans les mœurs. Molière a-t-il voulu frapper si fort ? N'a-t-il pas vu surtout, dans le tableau de cette famille violemment désunie, un merveilleux sujet de pièce, tout comme dans Tartufe qui n'est pas du tout en premier lieu, ni peut-être même en dernier, une machine dressée contre la religion. Serait-il si ennemi de la fine préciosité, ce Gaulois qui n'en a pas moins écrit certaine scène des *Fâcheux*, et les *Amants magnifiques* ?

Il y a dans les *Femmes Savantes* deux conceptions de l'amour radicalement opposées. Nous l'avouons. Molière les a même exagérées afin que le contraste soit plus saisissant. Mais enfin c'est Henriette que Clitandre épouse. Oui, mais après avoir brûlé deux ans pour Armande. C'est donc que pour Molière lui-même la jeune fille idéale serait une troisième sœur ayant certaines qualités de la prosaïque Henriette et de l'éthérée Armande. C'est l'oiseau rare. Mme de Lambert le sait bien et ce n'est pas la réalité qui lui a servi de modèle pour l'*histoire de ses idées* : ,,J'ai imaginé une Métaphysique d'amour, dit-elle, la pratiquera qui pourra."

Une Métaphysique de l'Amour, c'est bien le titre

qui convient le mieux à ces Réflexions sur les femmes, à la seconde moitié, pour le moins ; nous n'osions pas le leur donner, lorsque nous l'avons trouvé en tête d'une réimpression hollandaise du dix-huitième siècle. Nous le garderons. Cela fera un pendant aux *Physiologies* et aux *Physiques de l'Amour*.

Du reste, quoique l'amour soit la grande affaire des femmes, Mme de Lambert, dans ces pages nous renseigne également sur les mœurs de son époque et sur les opinions quant à l'éducation des femmes et à leur instruction. L'on s'en rapporte trop exclusivement à Molière et à Boileau. Pour Molière nous faisions remarquer les mobiles du dramaturge et que son œuvre est plus variée encore, plus nuancée qu'on ne le croit généralement. Enfin, pour autant que ces questions d'enseignement des sciences aux femmes se rattachent à la Querelle des Anciens et des Modernes, Molière a dit la phrase essentielle : „Les Anciens étaient les Anciens et nous sommes les gens de maintenant."

Quant à Boileau, il s'est disqualifié par ses attaques, dans la Satire contre les Femmes, à l'adresse d'une femme simplement exquise, l'amie de La Fontaine, Mme de la Sablière.

Bon, c'est cette Savante,
Qu'estime Roberval, et que Sauveur fréquente.

Ce n'étaient pas là minces fréquentations que celles de deux savants de marque. En 1692, date de la diatribe de Boileau, l'Académie des Sciences existe depuis vingt-six ans ; dans quelques années, Louis XIV la renouvellera, et le grand public sera admis à certaines séances ; un mouvement irrésistible, se produisait, provenant d'une curiosité saine et noble pour la Science ; Boileau vieilli n'y voudra voir qu'une mode ridicule, (Molière est mort depuis

un quart de siècle). Mme de Lambert et Fontenelle, de dix ans et de vingt ans plus jeunes que Boileau, sont des témoins plus avertis des goûts et de la sensibilité de leur génération. Et il est de la simple justice de joindre au dossier du procès cette pièce capitale.

MÉTAPHYSIQUE DE L'AMOUR

LETTRE D'ENVOI A MR. L'ABBÉ DE CHOISY

Voilà, mon cher Abbé, le petit Ouvrage que vous m'avez fait faire. Je n'ai pas eu le temps de le perfectionner ; des sentiments plus sérieux occupent mon âme, et des affaires plus importantes mon loisir. De plus, j'ai eu peine à rappeler des idées agréables, depuis longtems oubliées. Pour vous qui les avez toujours présentes, et qui n'avez jamais pu épuiser ce fonds de joie qui est en vous, quelque dépense que vous en ayez su faire ; vous, à qui la vieillesse sied bien, puisqu'elle n'en écarte ni les Jeux ni les Amours ; vous, qui avez su rétablir l'intelligence entre les passions et la raison, de peur d'en être inquiété ; vous, qui par une sage économie avez toujours des plaisirs de réserve, et qui les faites succéder les uns aux autres ; vous, qui avez su ménager la Nature dans les Plaisirs, afin que les Plaisirs soutinssent la Nature ; vous enfin, qui, comme *St. Evremond*, dans vos belles années, viviez pour aimer, et qui présentement aimez pour vivre ; vous avez raison, mon cher Abbé, dérobons ces derniers momens à la fatalité qui nous poursuit. Je demande à votre amitié et à votre fidélité, que ce petit Ecrit ne sorte jamais de vos mains : vous seul êtes le Confident de mes débauches d'esprit.

***

Il a paru depuis quelque tems des Romans faits par des Dames, dont les Ouvrages sont aussi aimables qu'elles : l'on ne peut mieux les louer. Quelques personnes, au lieu d'en examiner les grâces, ont cherché à y jeter du ridicule. Il est devenu si redoutable, ce Ridicule, qu'on le craint plus que le Deshonorant. Il a tout déplacé, et met où il lui plait la honte

et la gloire. Le laisserons-nous le maître et l'arbitre de notre réputation ? Je demande ce qu'il est. On ne l'a point encore défini. Il est purement arbitraire, et dépend plus de la disposition qui est en nous, que de celle des objets. Il varie et relève, comme les Modes, du seul caprice. Il a pris le Savoir en aversion. A peine le pardonne-t-il à un petit nombre d'Hommes supérieurs en esprit ; mais pour ce qui est des personnes du grand monde, s'ils osent savoir, on les appelle Pédans. La Pédanterie cependant est un vice de l'Esprit, et le Savoir en est l'ornement. Si l'on passe aux Hommes l'amour des Lettres, on ne le pardonne pas aux Femmes. On dira que je prens un ton bien sérieux pour défendre les Enfans de la Reine de Lydie : mais qui ne seroit blessé de voir attaquer des Femmes aimables, qui s'occupent innocemment, quand elles pourroient employer leurs tems suivant l'usage d'à présent ? J'attaquerai les mœurs du tems, qui sont l'ouvrage des Hommes. La honte n'est plus pour les Vices, elle se garde pour ce qui s'appelle le Ridicule. Son pouvoir s'étend plus loin qu'on ne pense. Il est dangereux de le répandre sur ce qui est bon. L'imagination une fois frappée ne voit plus que lui.

Un Auteur Espagnol disoit que le Livre de Don Quichotte avoit perdu la Monarchie d'Espagne, parce que le ridicule qu'il a répandu sur la valeur que cette Nation possédoit autrefois dans un degré si éminent, en a amolli et énervé le courage.

Molière en France a fait le même désordre, par la Comédie des *Femmes savantes*. Depuis ce tems-là, on a attaché presque autant de honte au Savoir des Femmes, qu'aux vices qui leur sont le plus défendus. Lorsqu'elles se sont vues attaquées sur des amusemens innocens, elles ont compris que, honte pour honte, il faloit choisir celle qui leur rendoit davantage ; et elles se sont livrées aux plaisirs.

Le désordre s'est accru par l'exemple, et a été autorisé par les Femmes en dignité ; car la licence et l'impunité sont les privilèges de la Grandeur : Alexandre nous l'a appris. On vint un jour lui dire que sa Sœur aimoit un jeune homme, que leur intrigue étoit publique ; et qu'elle se respectoit peu : *Il faut bien*, dit-il, *lui laisser sa part de la Royauté, qui est la liberté et l'impunité.*

La Société a-t-elle gagné dans cet échange du goût des Femmes ? Elles ont mis la Débauche à la place du Savoir ; le Précieux qu'on leur a tant reproché, elles l'ont changé en Indécence. Par là elles se sont dégradées, et sont déchues de leur dignité : car il n'y a que la Vertu qui leur conserve leur place, et il n'y a que les Bienséances qui les maintiennent dans leurs droits. Mais plus elles ont voulu ressembler aux Hommes de ce côté-là, et plus elles se sont avilies.

Les Hommes, par la force plutôt que par le droit naturel, ont usurpé l'autorité sur les Femmes ; elles ne rentrent dans leur domination, que par la Beauté et par la Vertu. Si elles peuvent joindre les deux, leur empire sera plus absolu. Mais le règne de la Beauté est peu durable : on l'appelle une courte tyrannie ; elle leur donne le pouvoir de faire des malheureux, mais il ne faut pas qu'elles en abusent.

Le règne de la Vertu est pour toute la vie : c'est le caractère des choses estimables, de redoubler de prix par leur durée, et de plaire par le degré de perfection qu'elles ont, quand elles ne plaisent plus par le charme de la nouveauté. Il faut penser qu'il y a peu de tems à être belle, et beaucoup à ne l'être plus : que quand les grâces abandonnent les Femmes, elles ne se soutiennent que par les parties essentielles, et par les qualités estimables. Il ne faut pas qu'elles espèrent allier une jeunesse voluptueuse, et une vieillesse honorable. Quand une fois la Pudeur est immolée, elle ne revient pas plus que les belles années : c'est elle qui sert leur véritable intérêt ; elle augmente leur beauté, elle en est la fleur ; elle sert d'excuse à la laideur ; elle est le charme des yeux, l'attrait des cœurs, la caution des vertus, l'union et la paix des familles.

Mais si elle est une sûreté pour les mœurs, elle est aussi l'aiguillon des désirs : sans elle, l'Amour seroit sans gloire, et sans goût, c'est sur elle que se prennent les plus flatteuses conquêtes ; elle met le prix aux faveurs. La Pudeur, enfin, est si nécessaire aux plaisirs, qu'il faut la conserver, même dans les tems destinés à la perdre. Elle est aussi une coquetterie raffinée, une espèce d'enchère que les belles personnes mettent à leurs appas, et une manière délicate d'augmenter leurs charmes en les cachant. Ce qu'elles dérobent aux yeux, leur est rendu par la libéralité de l'imagination. Plutarque dit qu'il y avoit un Temple dédié à Venus la *Voilée. On ne sauroit*, dit-il ; *entourer cette Déesse de trop d'ombres,*

d'obscurité, et de myst res. Mais à présent l'indécence est au point de ne vouloir plus de voile à ses foiblesses.

Les Femmes pourroient dire ; Quelle est la tyrannie des Hommes ! Ils veulent que nous ne fassions aucun usage de notre esprit, ni de nos sentimens. Ne doit-il pas leur suffire de régler tout le mouvement de notre cœur, sans se saisir encore de notre intelligence ? Ils veulent que la bienséance soit aussi blessée quand nous ornons notre esprit, que quand nous livrons notre cœur. C'est étendre trop loin leurs droits.

Les Hommes ont un grand intéret à rappeler les Femmes à elles-mêmes, et à leurs premiers devoirs. Le divorce que nous faisons avec nous-mêmes est la source de tous nos égaremens. Quand nous ne tenons pas à nous par des goûts solides, nous tenons à tout. C'est dans la solitude que la Vérité donne ses leçons, et où nous apprenons à rabattre du prix des choses que notre imagination sait nous surfaire. Quand nous savons nous occuper par de bonnes lectures, il se fait en nous insensiblement une nourriture solide qui coule dans les mœurs.

Il y avoit autrefois des maisons où il étoit permis de parler et de penser ; où les Muses étoient en societé avec les Grâces. On y alloit prendre des leçons de politesse et de délicatesse : les plus grandes Princesses s'y honoroient du commerce des gens d'esprit.

Madame Henriette d'Angleterre, qui auroit servi de modèle aux Grâces, donnoit l'exemple. Sous un visage riant, sous un air de jeunesse qui ne sembloit promettre que des jeux, elle cachoit un grand sens, et un esprit sérieux. Quand on traitoit, ou qu'on disputoit avec elle, elle oublioit son rang et ne paroissoit élevée que par sa raison. Enfin l'on ne croyoit avancer dans l'agrément et dans la perfection, qu'autant qu'on avoit su plaire à Madame. Un Hôtel de *Rambouillet*, si honoré dans le siècle passé, seroit le ridicule du nôtre. On sortoit de ces maisons comme des repas de Platon, dont l'âme étoit nourrie et fortifiée. Ces plaisirs spirituels et délicats, ne coûtoient rien aux mœurs, ni à la fortune ; car les dépenses d'esprit n'ont jamais ruiné personne. Les jours couloient dans l'innocence et dans la paix. Mais à présent, que ne faut-il point pour l'emploi du tems, pour l'amusement d'une journée ? Quelle multitude de goûts se succèdent les uns aux autres ! La Table, le Jeu, les Spectacles. Quand le luxe et l'argent sont en crédit, le véritable honneur perd le sien.

On ne cherche plus que ces maisons où règne un luxe honteux. Ce Maître de la maison, que vous honorez, songez, en l'abordant, que souvent c'est l'Injustice et le Larcin que vous saluez. Sa table, dites-vous, est délicate ; le goût règne chez lui. Tout est poli, tout est orné, hors de l'âme du Maître. Il oublie, dites-vous, ce qu'il est : Eh, comment ne l'oublieroit-il pas ! Vous l'oubliez vous-même. C'est vous qui tirez le rideau de l'oubli et de l'orgueil devant ses yeux. Voilà les inconvéniens pour les deux Sexes, où conduit l'éloignement des Lettres et du Savoir ; car les Muses ont toujours été l'asile des mœurs.

Les Femmes ne peuvent-elles pas dire aux Hommes ; Quel droit avez-vous de nous défendre l'étude des Sciences et des Beaux-Arts ? Celles qui s'y sont attachées, n'y ont-elles pas réussi, et dans le sublime, et dans l'agréable ? Si les Poésies de certaines Dames avoient le mérite de l'antiquité, vous les regarderiez avec la même admiration que les Ouvrages des Anciens, à qui vous faites justice.

Un Auteur, très-respectable, donne au Sexe tous les agrémens de l'imagination : *Ce qui est de goût, est,* dit-il, *de leur ressort, et elles sont Juges de la perfection de la Langue.* L'avantage n'est pas médiocre.

Or que ne doit-on pas aux agrémens de l'imagination ? C'est elle qui fait les Poètes et les Orateurs : rien ne plait tant que ces imaginations vives, délicates, remplies d'idées riantes. Si vous joignez la force à l'agrément, elle domine, elle force l'âme et l'entraîne ; car nous cédons plus certainement à l'agrément, qu'à la vérité. L'imagination est la source et la gardienne de nos plaisirs. Ce n'est qu'à elle qu'on doit l'agréable illusion des passions. Toujours d'intelligence avec le cœur, elle sait lui fournir toutes les erreurs dont il a besoin : elle a droit aussi sur le tems ; elle sait rappeler les plaisirs passés, et nous fait jouir par avance de tous ceux que l'avenir nous promet : elle nous donne de ces joies sérieuses qui ne font rire que l'esprit ; toute l'âme est en elle, et dès qu'elle se refroidit, tous les charmes de la vie disparoissent.

Parmi les avantages qu'on donne aux Femmes, on prétend qu'elles ont un goût fin pour juger des choses d'agrément. Beaucoup de personnes ont défini le Goût. Une Dame d'une profonde érudition, a prétendu que c'est *une harmonie, un accord de l'esprit et de la raison*; et qu'on en a plus ou moins,

selon que cette harmonie est plus ou moins juste. Une autre personne a prétendu que le Goût est une union du sentiment et de l'esprit, et que l'un et l'autre, d'intelligence, forment ce qu'on appelle le *Jugement*. Ce qui fait croire que le Goût tient plus au sentiment qu'à l'esprit, c'est qu'on ne peut rendre raison de ses goûts, parce qu'on ne sait point pourquoi on sent : mais on rend toujours raison de ses opinions et de ses connoissances. Il n'y a aucun rapport, aucune liaison nécessaire entre les goûts. Ce n'est pas la même chose entre les vérités. Je crois donc pouvoir amener toute personne intelligente à mon avis. Je ne suis jamais sûre d'amener une personne sensible à mon goût : je n'ai point d'attrait pour l'attirer à moi. Rien ne se tient dans les goûts : tout vient de la disposition des organes, et du rapport qui se trouve entre eux et les objets. Il y a cependant une justesse de goût, comme il y a une justesse de sens. La justesse de goût juge de ce qui s'appelle agrément, sentiment, bienséance, délicatesse, ou fleur d'esprit, (si on ose parler ainsi), qui fait sentir dans chaque chose la mesure qu'il faut garder. Mais comme on n'en peut donner de règle assurée, on ne peut convaincre ceux qui y font des fautes. Dès que leur sentiment ne les avertit pas, vous ne pouvez les instruire. De plus, le goût a pour objet des choses si délicates, si imperceptibles, qu'il échappe aux règles. C'est la Nature qui le donne; il ne s'aquiert pas. Le Goût est d'une grande étendue ; il met de la finesse dans l'esprit, et vous fait apercevoir d'une maniere vive et prompte, sans qu'il en coûte rien à la Raison, tout ce qu'il y a à voir dans chaque chose. C'est ce que veut dire Montaigne, quand il assure que les Femmes ont un *esprit Primesautier*. Dans le cœur, le Goût donne des sentimens délicats ; et dans le commerce du monde, une certaine politesse attentive, qui nous apprend à ménager l'amour-propre de ceux avec qui nous vivons. Je crois que le Goût dépend de deuxc hoses; d'un sentiment très-délicat dans le cœur, et d'une grande justesse dans l'esprit. Il faut donc avouer que les Hommes ne connoissent pas la grandeur du présent qu'ils font aux Dames, quand ils leur passent l'esprit du Goût.

Ceux qui attaquent les Femmes, ont prétendu que l'action de l'esprit, qui consiste à considérer un objet, étoit bien moins parfaite dans les Femmes, parce que le sentiment qui les domine, les distrait et les entraîne. L'attention est nécessaire ;

elle fait naître la lumière, pour ainsi dire, approche les idées de l'esprit et les met à sa portée : mais chez les Femmes, les idées s'offrent d'elles-mêmes, et s'arrangent plutôt par sentiment que par réflexion ; la Nature raisonne pour elles, et leur en épargne tous les frais. Je ne crois donc pas que le sentiment nuise à l'entendement ; il fournit de nouveaux esprits, qui illuminent de manière que les idées se présentent plus vives, plus nettes et plus démêlées ; et pour preuve de ce que je dis, toutes les passions sont éloquentes. Nous allons aussi sûrement à la vérité par la force et la chaleur des sentimens, que par l'étendue et la justesse des raisonnemens ; et nous arrivons toujours par eux, plus vîte au but dont il s'agit, que par les connoissances. La persuasion du cœur est au-dessus de celle de l'esprit, puisque souvent notre conduite en dépend: c'est à notre imagination et à notre cœur, que la Nature a remis la conduite de nos actions, et de ses mouvemens.

La Sensibilité est une disposition de l'âme qu'il est avantageux de trouver dans les autres. Vous ne pouvez avoir ni humanité, ni générosité, sans Sensibilité. Un seul sentiment, un seul mouvement du cœur a plus de crédit sur l'âme, que toutes les Sentences des Philosophes. La Sensibilité secourt l'esprit, et sert la vertu. On convient que les agrémens se trouvent chez les personnes de ce caractère, les grâces vives et soudaines, dont parle Plutarque, ne sont que pour elles. Une Dame, qui a été un modèle d'agrément, sert de preuve à ce que j'avance. On demandoit un jour à un homme d'esprit de ses amis, *ce qu'elle faisoit et ce qu'elle pensoit dans sa retraite. Elle n'a jamais pensé,* répondit-il ; *elle ne fait que sentir.* Tous ceux qui l'ont connue, conviennent que c'étoit la plus séduisante personne du monde, et que les goûts, ou plutôt les passions, se rendoient maîtres de son imagination et de sa raison ; de manière que ses goûts étoient toujours justifiés par sa raison, et respectés par ses amis. Aucun de ceux qui l'ont connue n'a osé la condamner qu'en cessant de la voir, parce que jamais elle n'avoit tort en présence. Cela prouve que rien n'est si absolu que la supériorité de l'esprit, qui vient de la sensibilité, et de la force de l'imagination ; parce que la persuasion est toujours à sa suite.

Les Femmes, d'ordinaire, ne doivent rien à l'art. Pourquoi trouver mauvais qu'elles ayent un esprit qui ne leur coûte rien ?

Nous gâtons toutes les dispositions que leur a donné la Nature: nous commençons par négliger leur éducation : nous n'occupons leur esprit à rien de solide ; et le cœur en profite : nous les destinons à plaire, et elles ne nous plaisent que par leurs grâces, ou par leurs vices. Il semble qu'elles ne soient faites que pour être un spectacle agréable à nos yeux. Elles ne songent donc qu'à cultiver leurs agrémens, et se laissent aisément entraîner au penchant de la Nature ; elles ne se refusent pas à des goûts qu'elles ne croyent pas avoir reçus de la Nature pour les combattre.

Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en les formant pour l'Amour, nous leur en défendons l'usage. Il faudroit prendre un parti : si nous ne les destinons qu'à plaire, ne leur défendons pas l'usage de leurs agrémens : si vous les voulez raisonnables et spirituelles, ne les abandonnez pas quand elles n'ont que cette sorte de mérite. Mais nous leur demandons un mélange et un ménagement de ces qualités, qu'il est difficile d'attraper et de réduire à une mesure juste. Nous leur voulons de l'esprit ; mais pour le cacher, l'arrêter, et l'empêcher de rien produire. Il ne sauroit prendre l'essor, qu'il ne soit aussitôt rappelé par ce qu'on nomme *Bienséance.* La gloire, qui est l'âme et le soutien de toutes les productions de l'esprit, leur est refusée. On ôte à leur esprit tout objet, toute espérance: on l'abaisse; et, si j'ose me servir des termes de Platon, *on lui coupe les aîles.* Il est bien étonnant qu'il leur en reste encore.

Les Femmes ont pour elles une grande autorité; c'est St. Evremond. Quand il a voulu donner un modele de perfection, il ne l'a pas placé chez les Hommes. *Je crois*, dit-il, *moins impossible de trouver dans les Femmes la saine raison des Hommes, que dans les Hommes les agrémens des Femmes.* Je demande aux Hommes, de la part de tout le Sexe ; Que voulez-vous de nous ? Vous souhaitez tous de vous unir à des personnes estimables, d'un esprit aimable, et d'un cœur droit : permettez-leur donc l'usage des choses qui perfectionnent la raison. Ne voulez-vous que des grâces qui favorisent les plaisirs ? ne vous plaignez donc pas si les Femmes étendent un peu l'usage de leurs charmes.

Mais pour donner aux choses le rang et le prix qu'elles méritent, distinguons les qualités estimables, et les agréables. Les estimables sont réelles, et sont intrinsèques aux choses ;

et, par les loix de la Justice, ont un droit naturel sur notre estime. Les qualités agréables, qui ébranlent l'âme, et qui donnent de si douces impressions, ne sont point réelles, ni propres à l'objet ; elles se doivent à la disposition de nos organes, et à la puissance de notre imagination. Cela est si vrai, qu'un même objet ne fait pas les mêmes impressions sur tous les hommes ; et que souvent nos sentimens changent, sans qu'il y ait rien de changé dans l'objet.

Les qualités extérieures ne peuvent être aimables par elles-mêmes, elles ne le sont que par les dispositions qu'elles trouvent en nous. L'Amour ne se mérite point : il échappe aux plus grandes qualités. Seroit-il donc possible que le cœur ne pût dépendre des loix de la Justice, et qu'il ne fût soumis qu'à celles du Plaisir ? Quand les Hommes voudront, ils réuniront toutes ces qualités, et ils trouveront des Femmes aussi aimables que respectables. Ils prennent sur leur bonheur et sur leur plaisir, quand ils les dégradent. Mais de la manière dont elles se conduisent, les mœurs y ont infiniment perdu, et les plaisirs n'y ont pas gagné.

Tout le monde convient qu'il est nécessaire que les Femmes se fassent estimer : mais n'avons-nous besoin que d'estime, et ne nous manquera-t-il plus rien ? Notre raison nous dira que cela doit suffire ; mais nous abandonnons aisément les droits de la raison, pour ceux du cœur. Il faut prendre la Nature comme elle est. Les qualités estimables ne plaisent qu'autant qu'elles peuvent nous devenir utiles : mais les aimables nous sont aussi nécessaires pour occuper notre cœur. Car nous avons autant de besoin d'aimer, que d'estimer. On se lasse même d'admirer, si ce qu'on admire n'est aussi fait pour plaire. Ce n'est pas même assez que le Sexe nous plaise ; il semble qu'il soit obligé de nous toucher. Le mérite n'est pas brouillé avec les grâces ; lui seul a droit de les fixer : sans lui elles sont légères et fugitives. De plus, la Vertu n'a jamais enlaidi personne ; et cela est si vrai, que la beauté, sans mérite et sans esprit, est insipide ; et que le mérite fait pardonner la laideur.

Je ne mets pas l'aimable Sentiment dans les qualités extérieures ; je l'étens plus loin. Les Espagnols disent, que *la beauté est comme les odeurs, dont l'effet est de peu de durée* : on s'y accoutume, et on ne les sent plus. Mais des mœurs, un esprit juste et fin, un cœur droit et sensible, ce sont des

beautés ravissantes et toujours nouvelles. A présent nos plaisirs sont moins délicats, parce que nos mœurs sont moins pures. Examinons à qui on doit s'en prendre.

On attaque depuis longtems la conduite des Femmes ; on prétend qu'elles n'ont jamais été si déréglées qu'à présent ; qu'elles ont banni la pureté de leur cœur, et les bienséances de leur conduite. Je ne sais si on n'a pas quelque raison. Je pourrois cependant dire, qu'il y a longtems qu'on se plaint des mêmes choses ; qu'un Siècle peut être justifié par un autre ; et pour sauver le présent, je n'ai qu'à vous renvoyer au passé. Les mœurs se ressemblent dans tous les tems, mais elles se montrent sous des formes différentes. Comme l'usage n'a droit que sur les choses extérieures, et qu'il ne s'étend point sur les sentimens, il ne redresse pas la Nature ; il n'ôte point les besoins du cœur, et les passions sont toujours les mêmes.

Les Hommes se sont-ils acquis, par la pureté de leurs mœurs, le droit d'attaquer celles des Femmes ? En vérité, les deux Sexes n'ont rien à se reprocher : ils contribuent également à la corruption de leur Siècle. Il faut pourtant convenir que les manières ont changé. La Galanterie est bannie, et personne n'y a gagné. Les Hommes se sont séparés des Femmes, et ont perdu la politesse, la douceur, et cette fine délicatesse qui ne s'acquiert que dans leur commerce. Les Femmes aussi, ayant moins de commerce avec les Hommes, ont perdu l'envie de plaire par des manières douces et modestes ; et c'étoit pourtant la véritable source de leurs agrémens.

Quoique la Nation Françoise soit déchue de l'ancienne Galanterie, il faut pourtant convenir qu'aucune autre Nation ne l'avoit ni plus poussée, ni plus épurée. Les Hommes en ont fait un art de plaire ; et ceux qui s'y sont exercés, et qui y ont acquis une grande habitude, ont des règles certaines, quand ils savent s'adresser à des caractères foibles. Les Femmes se sont donné des règles pour leur résister. Comme elles jouïssent d'une grande liberté en France, et qu'elles ne sont gardées que par leur pudeur et par les bienséances, elles ont sû opposer leur devoir aux impressions de l'Amour. C'est des désirs et des desseins des Hommes, de la pudeur et de la retenue des Femmes, que se forme le commerce délicat qui polit l'esprit, et qui épure le cœur : car l'Amour perfectionne les âmes bien nées. Il faut

convenir qu'il n'y a que la Nation Françoise qui se soit fait un art délicat de l'Amour.

Les Espagnols et les Italiens l'ont ignoré. Comme les Femmes y sont presque enfermées, les Hommes ne mettent leur application qu'à vaincre les obstacles extérieurs ; et quand ils les ont surmontés, ils n'en trouvent plus dans la personne aimée. Mais l'Amour qui s'offre n'est guère piquant : il semble que ce soit l'ouvrage de la Nature, et non pas celui de l'Amant. En France, l'on sait faire un meilleur usage du tems. Comme le cœur est de la partie, et que souvent même, chez les honnêtes personnes, on n'a de commerce qu'avec lui, il est regardé comme la source de tous les plaisirs. C'est aussi aux Sentimens à qui nous devons tous nos *Romans*, si pleins d'esprit, et si épurés, et qui sont ignorés des Nations dont je parle. Une Espagnole, en lisant les *Conversations de Clélie*, disoit : *Voilà bien de l'esprit mal employé* ! Dès qu'on ne sait faire qu'un usage de l'Amour, le Roman est court : en retranchant la Galanterie, vous passez sur la délicatesse de l'esprit et des sentimens. Les Espagnoles sont vives et emportées : elles sont à l'usage des sens et ne sont point à celui du cœur. C'est dans la résistance que les sentimens se fortifient, et acquièrent de nouveaux degrés de délicatesse. La passion s'éteint dès qu'elle est satisfaite ; et l'Amour, sans crainte et sans désirs, est sans âme.

L'Amour est le premier plaisir, la plus douce et la plus flatteuse de toutes les illusions : puisque ce sentiment est si nécessaire au bonheur des humains, il ne le faut pas bannir de la Societé ; il faut seulement apprendre à le conduire, et à le perfectionner. Il y a tant d'Ecoles établies pour cultiver l'esprit ; pourquoi n'en pas avoir pour cultiver le cœur ? C'est un art qui a été négligé. Les passions cependant sont des cordes, qui ont besoin de la main d'un grand Maître pour être touchées. Echappe-t-on à qui sait remuer les ressorts de l'âme par ce qu'il y a de plus vif et de plus fort ?

L'Amour n'étoit pas décrié chez les Anciens, comme il l'est à présent. Pourquoi l'avilissons-nous ? Que ne lui laissons-nous toute sa dignité ? Platon a un grand respect pour ce sentiment : quand il en parle, son imagination s'échauffe, son esprit s'illumine, et son style s'embellit : quand il parle d'un homme touché ; *Cet Amant*, dit-il, *dont la per-*

sonne est sacrée, etc. Il appelle les *Amans, des Amis divins et inspirés par les Dieux.*

Les Anciens ne croyoient pas que le Plaisir dût être le premier objet de l'Amour. Ils étoient persuadés que la Vertu devoit en être le soutien. Nous en avons banni les mœurs et la probité; et c'est la source de tous les malheurs. La plupart des hommes d'à présent croyent que les sermens que l'Amour a dictés n'obligent à rien. La morale et la reconnoissance ne défendent point les sens contre les amorces de la nouveauté. La plupart aiment par caprice, et changent par tempérament.

Ce que l'Amour fait souffrir, souvent n'apprend pas à s'en passer ; il n'apprend qu'à le déplorer. Voyons ce que nous en pouvons faire. Examinons la conduite des Femmes dans l'Amour, et leurs différens caractères.

Il en est de bien des sortes. Il y a des Femmes qui ne cherchent et ne veulent que les plaisirs de l'Amour ; d'autres, qui joignent l'Amour et les plaisirs ; et quelques-unes qui ne reçoivent que l'Amour, et qui rejettent tous les plaisirs. Je passerai légérement sur le premier caractère. Celles-là ne cherchent dans l'Amour que les plaisirs des sens, que celui d'être fortement occupées, et entraînées, et que celui d'être aimées. Enfin elles aiment l'Amour, et non pas l'Amant. Ces personnes se livrent à toutes les passions les plus ardentes. Vous les voyez occupées du Jeu, de la Table : tout ce qui porte la livrée du Plaisir est bien reçu.

J'ai toujours été étonnée qu'on pût associer d'autres passions à l'Amour, qu'on laissât du vuide dans son cœur, et qu'après avoir tout donné on ne fût pas uniquement occupé de ce qu'on aime. Ordinairement, les personnes de ce caractère perdent toutes les vertus en perdant l'innocence ; et quand leur gloire est une fois immolée, elles ne ménagent plus rien. On faisoit des reproches à Madame de Courcelles, qui violoit toutes les loix de la bienséance : *je veux jouir,* disoit-elle, *de la perte de ma réputation.* Celles qui suivent de pareilles maximes, rejettent les vertus de leur Sexe. Elles les regardent comme un usage de politique, auquel elles veulent échapper. Quelques-unes croyent qu'il suffit de donner quelque dehors pour satisfaire à leur obligation, et dérober leur foiblesse. Mais il est dangereux de croire que ce qui est ignoré soit innocent. Elles rejettent les principes pour éluder les remords, et

appellent du décret de tous les hommes. Toute leur vie, elles passent de foiblesse en foiblesse, et ne s'arrêtent jamais.

Dès qu'une Femme a banni de son cœur cet honneur tendre et délicat, qui doit être la règle de sa vie, tremblez pour les autres vertus. Quel privilège auront-elles pour être respectées? Leur doit-on plus qu'à son propre honneur ? Ces caractères-là ne sont jamais des caractères aimables. Vous ne trouvez en elles ni pudeur, ni délicatesse. Elles se font une habitude de Galanterie ; elles ne savent point joindre la qualité d'Amie à celle d'Amante. Comme elles ne cherchent que les plaisirs, et non pas l'union des cœurs, elles échappent à tous les devoirs de l'amitié. Voilà l'Amour d'usage et d'à présent, et où les conduit une vie frivole et dissipée.

Il est une autre sorte de Femmes galantes, qui se livrent au plaisir d'aimer, qui ont su conserver les principes de l'honneur, qui n'ont jamais rien pris sur les bienséances, qui se respectent; mais que la violence de la passion entraîne. Il en est qui ne se prêtent pas à leur foiblesse, qui y résistent ; mais enfin l'Amour est le plus fort. J'ai connu une Femme de beaucoup d'esprit, à qui je faisois quelquefois de petits reproches, par l'intérêt que j'y prenois. ,,N'avez-vous jamais senti, *me ,,disoit-elle,* la force de l'Amour ? Je me sens liée, garottée, ,,entraînée : ce sont les fautes de l'Amour : ce ne sont plus ,,les miennes''. Montaigne nous peint ces dispositions, quand il étoit touché. C'est un Philosophe qui parle. . . *Je me sentois,* dit-il, *enlevé tout vivant, et tout voyant. Je voyois ma raison et ma conscience se retirer, se mettre à part ; et le feu de mon imagination me transportoit hors de moi-même.* J'ai toujours cru qu'il n'y a point d'honnête personne qui ne doive craindre de se trouver dans cet état.

Il y a des Femmes qui ont une autre sorte d'attachement. On ne peut les dire galantes ; cependant elles tiennent à l'Amour par les sentimens. Elles sont sensibles et tendres, et elles reçoivent l'impression des passions. Mais comme elles respectent les vertus de leur Sexe, elles rejettent les engagemens considérables. La Nature les a faites pour aimer. Les principes arrêtent les mouvemens de la Nature. Mais comme l'usage n'a des droits que sur la conduite, et qu'il ne peut rien sur le cœur, plus leurs sentimens sont retenus, plus ils sont forts.

Ceux des Femmes galantes ne sont ni vifs, ni durables :

ils s'usent, comme ceux des Hommes, en les exerçant. On trouve bientôt la fin d'un sentiment, dès qu'on se permet tout. L'habitude au plaisir les fait disparoître. Les plaisirs des sens prennent toujours sur la sensibilité des cœurs, et ce que vous en retranchez retourne aux plaisirs de la tendresse.

Mais si vous voulez trouver une imagination ardente, une âme profondément occupée, un cœur sensible et bien touché : cherchez-le chez les Femmes d'un caractère raisonnable. Si vous ne trouvez de bonheur et de repos que dans l'union des cœurs : si vous êtes sensibles au plaisir d'être ardemment aimé, et que vous vouliez jouir de toutes les délicatesses de l'Amour, de ses impatiences, et de ses mouvemens si purs et si doux ; foyez bien persuadé qu'ils ne se trouvent que chez les personnes retenues, et qui se respectent.

De plus, ne sentez-vous pas le besoin d'estimer ce que vous aimez ? Quelle paix cela ne met-il pas dans un commerce ? Dès qu'on a su vous persuader qu'on vous aime, et que vous voyez, à n'en pas douter, que c'est à la Vertu seule qu'on sacrifie les désirs de son cœur ; cela n'établit-il pas la confiance de tout le reste ? *Les refus de chasteté*, dit Montaigne, *ne déplaisent jamais.*

Les Hommes ne connoissent pas leurs intérêts, quand ils cherchent à gagner l'esprit et le cœur des personnes qu'ils aiment. Il y a un plaisir plus touchant et plus durable que la liaison des sens : c'est l'union des cœurs ; ce penchant secret qui vous porte vers ce que vous aimez, cet épanchement de l'âme, cette certitude qu'il y a une personne au monde qui ne vit que pour vous, et qui feroit tout pour vous sauver un chagrin. *L'Amour*, dit Platon, *est entrepreneur de grandes choses : il vous conduit dans le chemin de la Vertu, et ne vous souffrira aucune foiblesse.* Voilà la marque du véritable Amour. A Lacédémone, quand un homme avoit manqué, ce n'étoit pas lui qu'on punissoit, mais la personne qui l'aimoit ; on la croyoit coupable des fautes de la personne aimée. Ils savoient que l'Amour dont je parle, est l'appui le plus sûr de la Vertu. Tous les exemples le confirment. Combien d'Amans ont demandé à combattre devant leur Maîtresse, et ont fait des choses incroyables ? Voilà le motif par lequel les honnêtes personnes se permettent d'aimer. Elles savent que, se liant à un homme de mérite, elles seront soutenues et conduites dans le chemin de la Vertu, par des principes

et par des préceptes. Les Femmes entre elles ne peuvent jouir du doux plaisir de l'Amitié. Ce sont les besoins qui les unissent, et non point les sentimens : la plupart ne la connoissent pas, et n'en sont pas dignes.

Il y a un goût dans la parfaite Amitié, où ne peuvent atteindre les caractères médiocres. Les Femmes ne peuvent pas ne point sentir leur cœur. Que faire de ce fonds de sentimens, et de ce besoin qu'on a d'aimer ; et d'être aimée ? Les Hommes en profitent. Mais rien n'est si précieux ni si durable que cette sorte d'Amour, quand vous y avez associé la Vertu. Il met de la décence dans les pensées, dans la conduite, et dans les sentimens. Le Tasse nous donne un modèle de délicatesse en la personne d'Olynde; il dit que *cet Amant désire beaucoup, espère peu, et ne demande rien.* Cet Amour peut se suffire à lui-même : il est sa propre récompense.

La plupart des Hommes n'aiment que d'une manière vulgaire : ils n'ont qu'un objet. Ils se proposent un terme dans l'Amour, où ils espèrent d'arriver ; après bien des mystères, ils ne se reposent que dans les plaisirs. Je suis toujours surprise qu'on ne veuille pas raffiner sur le plus délicieuxs entiment que nous ayons. Ce qui s'appelle *le terme de l' Amour*, est peu de chose. Pour un cœur tendre il y a une ambition plus élevée à avoir : c'est de porter nos sentimens, et ceux de la personne aimée, au dernier degré de délicatesse, et de les rendre tous les jours plus tendres, plus vifs et plus occupans. De la manière dont on se conduit, l'Amour meurt avec les désirs, et disparoit quand il n'y a plus d'espérance. Ce qu'il y a de plus touchant est ignoré. La tendresse ordinaire s'affoiblit et s'éteint. Il n'y a rien de borné dans l'Amour, que pour les âmes bornées ; mais peu d'Hommes ont l'idée de ces engagemens, et peu de Femmes en sont dignes.

L'Amour agit selon les dispositions qu'il trouve : il prend le caractère des personnes qu'il occupe. Pour les cœurs qui sont sensibles à la gloire et au plaisir, comme ce sont deux sentimens qui se combattent, l'Amour les accorde : il prépare, il épure les plaisirs pour les faire recevoir aux âmes fières, et il leur donne pour objet la délicatesse du cœur et des sentimens. Il a l'art de les élever et de les ennoblir. Il inspire une hauteur dans l'esprit, qui les sauve des abaissemens de la volupté. Il les justifie par l'exemple, il les déifie par la Poésie ; enfin

il fait si bien, que nous les jugeons dignes d'estime, ou tout au moins d'excuse.

Les caractères fiers coûtent plus à l'Amour pour les assujettir. Les personnes qui ont de la gloire dans le cœur, souffrent dans les engagemens: il y a toujours une image de servitude attachée à l'Amour : la tendresse prend sur la gloire des Femmes. Pour celles qui ont été bien élevées, et à qui on a inspiré des principes, les préjugés se sont profondément gravés ; quand il faut déplacer de pareilles idées, ce n'est pas le travail d'un jour. Rarement sont-elles heureuses. Entraînées par le cœur, déchirées par leur gloire, l'un de ces sentimens ne subsiste plus qu'aux dépens de l'autre. Celui-là prend toujours sur elles, et ce sont ordinairement les plus aimables conquêtes. Vous sentez l'effort et la résistance que le devoir oppose à leur tendresse. Un Amant jouit du plaisir secret de sentir tout son pouvoir. La conquête est plus grande et plus pleine ; elles ont plus à perdre : vous leur coûtez davantage.

Il y a toujours une sorte de cruauté dans l'amour. Les plaisirs de l'Amant ne se prennent que sur les douleurs de l'Amante. *L' Amour se nourrit de larmes.*

Ce qui rend ces caractères plus aimables, c'est qu'il y a plus de sûreté. Quand une fois elles se sont engagées, c'est pour la vie, à moins que les mauvais procédés ne les dégagent. Elles se font un devoir de leur Amour ; elles le respectent : elles ne manquent à rien. Le sentiment de gloire qui les occupe tourne au profit de l'Amour, puisqu'elles en sont plus tendres, plus vives, et plus appliquées. Une Amante aimable, et qui a de la gloire dans le cœur, ne songe qu'à se faire estimer, et l'Amour la perfectionne. Il faut convenir que les Femmes sont plus délicates que les Hommes en fait d'attachement. Il n'appartient qu'à elles de faire sentir par un seul mot, par un seul regard, tout un sentiment.

Les inconvéniens des caractères fiers, sont d'être absolus, et aisés à blesser. Comme ils sentent leur prix, ils exigent plus. Les caractères sensibles et mélancoliques trouvent des charmes et des agrémens infinis dans l'Amour ; et en font sentir. Il y a des plaisirs à part pour les âmes tendres et délicates. Ceux qui ont vécu de la vie de l'Amour savent combien leur vie étoit animée ; et quand il vient à leur manquer, ils ne vivent plus. L'amour fait tous les biens et tous les maux ; il perfectionne les âmes bien nées : car l'Amour dont je parle

est un Censeur sévère et délicat, qui ne pardonne rien. Les caractères mélancoliques y sont plus propres. Qui dit amoureux, dit triste ; mais il n'appartient qu'à l'Amour de donner des tristesses agréables.

Les personnes mélancoliques ne sont occupées que d'un sentiment ; elles ne vivent que pour ce qu'elles aiment. Désoccupées de tout, aimer est l'emploi de tout leur loisir. A-t-on trop de toutes ses heures, pour les donner à ce qu'on aime ?

Opposez à ce caractère, pour en connoitre le prix, celui qui lui est contraire. Voyez les Femmes du monde, qui sont livrées au Jeu, aux Plaisirs, et aux Spectacles ; que ne leur faut-il pas pour l'emploi du tems ? Si elles savent bien trouver la fin de la journée, sans qu'elles aiment, n'est-ce pas autant de pris sur le goût principal ? Nous n'avons qu'une portion d'attention et de sentiment ; dès que nous nous livrons aux objets extérieurs, le sentiment dominant s'affoiblit : nos désirs ne sont-ils pas plus vifs et plus forts dans la retraite ?

Il y a des plaisirs qui ne sont faits que pour des gens délicats et attentifs. L'Amour est un Dieu jaloux, qui ne souffre aucune rivalité. La plupart des Femmes prennent l'Amour comme un amusement : elles s'y prêtent, et ne s'y donnent pas : elles ne connoissent point ces sentimens profonds qui occupent l'âme d'une tendre Amante.

Mademoiselle S c u d é r i dit, ,,que la mesure du mérite se tire de l'étendue du cœur et de la capacitéqu'on a d'aimer''. Avec une pareille règle, le mérite des Femmes d'à présent sera léger.

Enfin, celles qui sont destinées à vivre d'une vie de sentiment, sentent que l'Amour est plus nécessaire à la vie de l'esprit, que les alimens ne le sont à celle du co·ps. Mais notre Amour ne sauroit être heureux, qu'il ne soit réglé. Quand il ne nous coûte ni vertu, ni bienséance, nous jouissons d'un bonheur sans interruptiom ; nos sentimens sont profonds, nos joies sont pures, nos espérances sont flatteuses, l'imagination est agréablement remplie, l'esprit vivement occupé, et le cœur touché. Il y a dans cette sorte d'Amour des plaisirs sans douleur, et une espece d'*immensité* de bonheur qui anéantit tous les malheurs, et les fait disparoître. L'Amour est à l'âme, ce que la lumière est aux yeux : il écarte les peines, comme la lumière écarte les ténèbres. Madame de

Longueville disoit „que les beaux jours que donne le Soleil, n'étoient que pour le peuple ; mais que la présence de ce qu'on aimoit faisoit les beaux jours des honnêtes gens." Ceux qui sont destinés à une vie si heureuse, sont dans le monde comme s'ils n'y étoient pas, et ne s'y prêtent que pour des instans. Rien ne les intéresse, que ce qu'ils sentent : rien ne les peut remplir, que l'Amour.

L'esprit que l'Amour donne, est vif et lumineux : il est la source des agrémens. Rien ne peut plaire à l'esprit, qu'il n'ait passé par le cœur.

La différence de l'Amour aux autres plaisirs est aisée à faire à ceux qui en ont été touchés. La plupart des plaisirs ont besoin, pour être sentis, de la présence de l'objet. La Musique, la bonne chère, les Spectacles, il faut que ces plaisirs soient présens pour faire leur impression, pour rappeler l'âme à eux, et la tenir attentive. Nous avons en nous une disposition à les goûter ; mais ils sont hors de nous ; ils viennent du dehors. Il n'en est pas de même de l'Amour; il est chez nous, il est une portion de nous-mêmes ; il ne tient pas seulement à l'objet, nous en jouissons sans lui. Cette joie de l'âme que donne la certitude d'être aimée, ces sentimens tendres et profonds, cette émotion de cœur vive et touchante, que vous donnent l'idée et le nom de la personne que vous aimez ; tous ces plaisirs sont en nous, et tiennent à notre propre sentiment. Quand votre cœur est bien touché, et que vous êtes sûre d'être aimée, tous vos plus grands plaisirs sont dans votre Amour : vous pouvez donc être heureuse par votre seul sentiment, et associer ensemble le bonheur et l'innocence.

On me dira : Voilà un terrible écart. J'en conviens. Ne puis-je pas le justifier ? Un Ancien disoit que les pensées étoient les promenades de l'Esprit. J'ai cru avoir le privilège de me promener de cette manière. Les idées se sont offertes assez naturellement à moi, et de proche en proche elles m'ont mené plus loin que je ne devois, ni ne voulois. Voici le chemin qu'elles m'ont fait faire. J'ai été blessée que les Hommes connussent si peu leur intérêt, que de condamner les Femmes qui savent occuper leur esprit. Les inconvéniens d'une vie frivole et dissipée ; les dangers d'un cœur qui n'est soutenu d'aucun principe, m'ont aussi toujours frappée. J'ai examiné si on ne pouvoit pas tirer un meilleur parti des Femmes. J'ai trouvé des Auteurs respectables, qui ont cru qu'elles avoient

en elles des qualités qui les pouvoient conduire à de grandes choses comme l'Imagination, la Sensibilité, le Goût : ce sont des présens qu'elles ont reçus de la Nature. J'ai fait des réflexions sur chacune de ces qualités. Comme la sensibilité les domine, et qu'elle les porte naturellement à l'Amour ; en passant par son Temple il a bien fallu lui payer tribut, et jeter quelques fleurs sur son Autel. J'ai cherché si on ne pouvoit point se sauver des inconvéniens de l'Amour, en séparant les Vices des Plaisirs, et jouir de ce qu'il a de meilleur. J'ai donc imaginé une Métaphysique d'Amour ; la pratiquera qui pourra.

Voilà l'Histoire de mes idées ; si vous voulez, de mes égaremens. Je serai bien heureuse, si ayant les défauts qu'on reproche à Montaigne, je pouvois comme lui conduire ceux qui liront ce petit Ecrit, dans le Païs de la Raison et du Bon sens, quelquefois même dans celui des Fleurs et des Zéphirs.

Mme de Lambert, pour qu'on ne lui reproche pas ses *égarements* et son *terrible écart*, s'abrite du nom de Montaigne. La précaution est superflue, et pas plus qu'on ne se plaint du décousu de Montaigne, on ne reprochera à Mme de Lambert d'avoir parlé de l'Amour à l'occasion de la Sensibilité, car on ne dira jamais de choses plus fines et plus profondes à la fois sur ,,la plus douce et la plus flatteuse des illusions." Et puis Mme de la Sablière est vengée, car cette dame qui a été ,,un modèle d'agrément", c'est elle. L'amie et la bienfaitrice de La Fontaine possédait au suprême degré ce *mérite aimable* que souhaitait Malebranche. ,,L'auteur très respectable" que cite Mme de Lambert, et ,,qui donne au Sexe tous les agréments de l'imagination", c'est encore Malebranche, lequel, avec Saint-Evremond, déclare les femmes les arbitres du goût. Mme de Lambert fait preuve de malicieuse adresse en choisissant ses avocats dans le camp ennemi.

C'était de bonne guerre contre Molière. S'il

avait pu le lire, qu'aurait-il reproché à cet *Art d'aimer*, et à son auteur ? Précieuse, Mme de Lambert ne pouvait l'être, puisque Bachaumont, qui l'avait élevée, était l'émule, dans le fin burlesque, de Scarron. Préciosité et burlesque ont bien quelque parenté, et Boileau, qui les poursuivait, les mettait dans le même sac, dans le même *sac ridicule* où Molière s'enveloppait. Mais Boileau s'est trompé quand il a cru que ce sac déshonorait l'auteur du Misanthrope. De même, si tous ses coups contre le burlesque portaient, il atteindrait Molière dont le style, par la simple opposition de la langue des maîtres et de leurs valets, des maîtresses et de leurs suivantes, donne des exemples si savoureux de burlesque. Il atteindrait La Fontaine : Molière et La Fontaine se défendent fort bien.

Certaines Précieuses ont été, Ninon nous l'apprend, les Jansénistes de l'amour. Certes ni Mme de Lambert, qui n'aimait pas les demi-embarquements, ni Mme de La Sablière, l'amie passionnée de La Fare, ne furent du nombre. Molière, autre amant passionné, les aurait comprises, en même temps qu'il aurait reconnu la justesse de cette observation mélancolique : ,,La passion s'éteint dès qu'elle est satisfaite.'' C'est contre cette mort, ou, ce qui est plus triste encore, contre la diminution de l'amour, que Mme de Lambert imagine des moyens préventifs. Il en est un, radical. C'est celui dont s'avisèrent la Princesse de Clèves et la Camille de *On ne badine pas avec l'amour*.

Toutes deux sont cruelles. L'amoureuse de Perdican est jalouse du passé et l'amante du duc de Nemours, quoique aimante, manque de courage. Mme de Lambert aime mieux encore, car elle sait, comme l'auteur de *l' Imitation*, que l'on ne vit pas en amour sans quelque douleur. *L'amour se nourrit de larmes*, dit-elle. Pas plus que la princesse de Clèves, elle

n'ignore que le plus souvent ,,l'amour meurt avec les désirs'' ; mais c'est qu'il ne s'agit alors que de tendresse ordinaire. Elle sent ,,qu'il n'y a rien de borné dans l'amour, que pour les âmes bornées, et que ce qui s'appelle *le terme de l'amour* est peu de chose''. Les bornes sont reculées, des perspectives infinies sont ouvertes par cette Métaphysique d'Amour . . . Et après cela, *la pratiquera qui pourra.*

,,Les dangers d'un cœur qui n'est soutenu d'aucun principe, m'ont toujours frappée'', dit Mme de Lambert. Molière également savait

Qu'épouser une sotte pour n'être point sot,

était une mauvaise méthode, et il n'avait écrit ses *Ecoles* que pour le démontrer. Dès lors pourquoi, dix ans plus tard, risqua-t-il d'étouffer ce fin coup de timbre par le tocsin assourdissant des *Femmes Savantes*, qui appelait à un péril imaginaire. Des bourgeoises amoureuses de la science ? Il y en avait fort peu, mais de grandes dames qui n'ayant à s'inquiéter d'aucun *Chrysale* ni d'aucun *pot-au-feu* n'avaient pas si grand tort de vouloir étudier.

Où elles auraient eu tort, c'eût été de faire étalage de leurs connaissances. Mais on savait trop bien, au dix-septième siècle, que l'honnête homme ne se pique de rien : c'est un défaut proprement démocratique. Mme de Lambert dira à sa fille que les femmes doivent avoir sur les sciences ,,une pudeur presque aussi tendre que sur les vices'', et le conseil a été rigoureusement suivi au dix-huitième siècle. L'année de la représentation des *Femmes Savantes*, en 1672, le futur mathématicien Carré a dix ans. Quelque vingt ans plus tard, après avoir été l'élève du Père Malebranche, le besoin de subsister l'obligea d'aller montrer en ville les Mathématiques et la Philosophie. ,,Je ne sais par quelle destinée parti-

culière il eut beaucoup de femmes pour disciples, nous dit Fontenelle dans l'Eloge de son collègue à l'Académie des Sciences. En général, il faisait cas de l'esprit des femmes, même par rapport à la philosophie ; soit qu'il les trouvât plus dociles, parce qu'elles n'étaient prévenues d'aucunes idées contraires, et qu'elles ne cherchent qu'à entendre, et non à disputer ; soit qu'il fût plus content de leur attachement pour ce qu'elles avaient une fois embrassé ; soit enfin que ce fonds d'inclination qu'on a pour elles agît en lui sans qu'il s'en aperçût, et les lui fît paraître plus philosophes, ce qui était la plus grande parure qu'elles pussent avoir à ses yeux.

,,Son commerce avec elles avait encore l'assaisonnement du mystère, car elles ne sont pas moins obligées à cacher les lumières acquises de leur esprit, que les sentiments naturels de leur cœur, et leur plus grande science doit toujours être d'observer jusqu'au scrupule les bienséances extérieures de l'ignorance. Il ne nommait donc jamais celles qu'il instruisait, et il ne les voyait presque qu'avec les précautions usitées pour un sujet fort différent. Outre les Femmes du monde, il avait gagné aussi des Religieuses, encore plus dociles, plus appliquées, plus occupées de ce qui les touche. Enfin il se trouvait à la tête d'un petit Empire inconnu, qui ne se soumettait qu'aux lumières, et n'obéissait qu'à des démonstrations.''

Et qui aurait continué d'être inconnu, sans cet Eloge que Carré, avec une modestie et une discrétion égales à celles de ses élèves, aurait voulu que Fontenelle n'écrivît pas.

Si cette opinion qui veut que les femmes paraissent ignorantes, a été renforcée par le succès des *Femmes Savantes*, le mal n'est pas grand, et l'on a vu que Mme de Lambert et Fontenelle sont aussi chatouil-

leux sur ce point que Molière, mais cette même opinion peut-elle les forcer à être ignorantes? Molière ne le souhaitait pas. Et Clitandre aurait pu dire d'excellentes choses là-dessus dans sa discussion avec Trissotin, au quatrième acte. Mais il s'avise de parler d'un tout autre sujet. Il rompt une lance en faveur de la cour, contre ,,trois gredins qui pour être imprimés et reliés en veau, se croient indispensables à l'Etat." A qui Molière en veut-il? Il n'avait jamais ménagé les mauvais auteurs, mais Alceste n'avait pas davantage encensé Versailles! Molière, si peu *complaisant*, aurait-il cette fois obéi à un mot d'ordre? Ce serait fâcheux, car nous en sommes à peu près réduits, sur la question de l'éducation, à l'opinion de Chrysale disant des femmes des générations précédentes ,,qu'elles ne lisaient point, mais qu'elles vivaient bien." Leurs filles et leurs petites-filles vécurent moins *bien*, si ,,elles ont mis la Débauche à la place du Savoir", comme le dit Mme de Lambert. Mais pourquoi l'ont-elles fait, sinon parce qu'on a jeté du ridicule sur les femmes qui lisaient?

Molière est mort depuis longtemps quand Mme de Lambert, qui sans doute exagère un peu, dit cela des femmes de son temps. Cependant elle n'avait pas si mal vu que les hommes, à cause de Molière, avaient tort de suivre les anciens errements, car je trouve les mêmes plaintes, éloquemment exprimées, près d'un demi-siècle après Mme de Lambert, et par un homme cette fois, par d'Alembert, dans sa *Lettre à Jean-Jacques Rousseau*, qui s'était écrié: *Où trouvera-t-on une femme aimable et vertueuse*? (Tout justement l'idéal poursuivi par Mme de Lambert):

,,Le genre humain serait bien à plaindre, si l'objet le plus digne de nos hommages était en effet aussi rare que vous le dites. Mais si par malheur

vous aviez raison, quelle en serait la triste cause ? L'esclavage et l'espèce d'avilissement où nous avons mis les femmes ; les entraves que nous donnons à leur esprit et à leur âme ; le jargon futile, et humiliant pour elles et pour nous, auquel nous avons réduit notre commerce avec elles, comme si elles n'avaient pas une raison à cultiver, ou n'en étaient pas dignes ; enfin l'éducation funeste, je dirais presque meurtrière, que nous leur prescrivons, sans leur permettre d'en avoir d'autre ; éducation où elles apprennent presque uniquement à se contrefaire sans cesse, à n'avoir pas un sentiment qu'elles ne contraignent, une opinion qu'elles ne cachent, une pensée qu'elles ne déguisent. Nous traitons la nature en elles comme nous la traitons dans nos jardins, nous cherchons à l'orner en l'étouffant. Si la plupart des nations ont agi comme nous à leur égard, c'est que partout les hommes ont été les plus forts, et que partout le plus fort est l'oppresseur et le tyran du plus faible.

,,Quand la lumière sera plus libre de se répandre, plus étendue et plus égale, nous cesserons de tenir les femmes sous le joug et dans l'ignorance, et elles de séduire, de tromper et de gouverneur leurs maîtres. L'amour sera pour lors entre les deux sexes ce que l'amitié la plus douce et la plus vraie est entre les hommes vertueux ; ou plutôt ce sera un sentiment plus délicieux encore, le complément et la perfection de l'amitié ; sentiment qui dans l'intention de la nature devait nous rendre heureux, et que pour notre malheur nous avons su altérer et corrompre.''

Ainsi, mêmes plaintes et mêmes vœux chez l'amie de Fontenelle et chez d'Alembert, très voisin de Fontenelle au reste, par le style et par la pensée. Il est seulement plus naïf en laissant croire que l'amour se laisserait cultiver à la façon d'une plante rare. L'on aura beau faire, et beau dire, il y aura

toujours en l'amour *un je ne sais quoi* .... D'Alembert eut davantage raison le jour où, peignant avec chaleur l'affection idéale qui avait joint Mme de Lambert et M. de Sacy, il lança cette boutade: ,,La philosophie s'est donnée bien de la peine pour faire des Traités de la *Vieillesse* et de l' *Amitié*, parce que la nature fait toute seule des Traités de la *Jeunesse* et de l' *Amour*."

Cet idéal ami de Mlle de Lespinasse n'en a pas moins goûté, assurément, le traité de l'Amitié et même le traité de l'Amour de Mme de Lambert.

EPILOGUE

— Quoi, deux sages pour tout le dix-huitième siècle ? C'est peu. — C'est beaucoup, si la Sagesse est aussi rare que la Sainteté. — Mais enfin, et le bon Rollin, et Lesage, au nom prédestiné, et Vauvenargues surtout, et Montesquieu, et Voltaire, et Jean-Jacques, et d'Alembert, et Diderot, et Buffon . . . — Certes, parmi ces grands hommes de talent ou de génie, il est des penseurs judicieux, raisonnables, profonds ; des esprits doux, paisibles, tolérants ; des caractères vrais, honnêtes, vertueux ; des tempéraments sereins, placides; mais un *sage*, c'est-à-dire ,,un homme qui n'estime rien de plus grand que de faire du bien aux autres hommes et de mépriser son propre intérêt, et qui par suite est toujours parfaitement courtois, affable et officieux envers un chacun, un homme parfaitement maître de ses passions, particulièrement des désirs, de la jalousie et de l'envie ; de la haine envers les hommes, à cause qu'il les estime tous ; et de la peur, à cause que la confiance qu'il a en leur vertu l'assure ; et enfin de la colère, à cause que, n'estimant que fort peu toutes les choses qui dépendent d'autrui, jamais il ne donne tant d'avantage à ses ennemis que de reconnaître qu'il en est offensé ?''

Ce sage-là, c'est le *généreux* défini par Descartes, qu'admirait et qu'aimait Fontenelle et les admiratrices de Fontenelle. Elles étaient simplement reconnaissantes, puisque Descartes les jugeait plus propres que les hommes à la Philosophie et c'est pour une femme, pour la princesse Elisabeth, qu'il écrivit le *Traité des Passions* où se trouve cette définition du *généreux*, qui semble un portrait de Fontenelle. Un certain coffre dans lequel notre sage jetait, sans les lire, les pamphlets que l'on écrivait contre lui, illustre joliment, dans tous les cas, le dernier trait.

C'est à une femme encore que Fontenelle dédia son astronomie populaire, sa *Pluralité des Mondes*, à la fille de Mme de la Sablière justement, Mme de la Mésangère. Et avant Fontenelle et Descartes, François de Sales écrivait pour sa *Philothée, l'Introduction à la Vie dévote*, qui est déjà, avec plus d'onction, avec infiniment plus d'onction, le *Traité des Passions*. Son *généreux* est un *saint*, un saint délicieux, puisque Saint François de Sales est .... Saint François de Sales. Oh ! rien du „chemin de velours", et le doux et tenace évêque a voulu quasi l'impossible quand il a recommandé à Philothée de ne se fâcher jamais. L'a-t-on assez reproché à Fontenelle, de ne se fâcher jamais ! — Mais encore, pourquoi ne faut-il sous aucun prétexte, à la vue du mal, ouvrir son cœur à la colère ? „Parce que, nous dit Saint François de Sales, la correction que fait la raison toute seule, est toujours mieux reçue que celle où la passion entre avec la raison ; parce que l'homme se laisse aisément conduire par la raison, à laquelle il est naturellement assujetti, au lieu qu'il ne peut souffrir qu'on le domine par passion."

Est-ce assez cartésien, ou cornélien ? Les idées féministes dérivant par ailleurs du cartésianisme,

Fontenelle, disciple de Descartes et neveu de Corneille, était le chaînon naturel entre le dix-septième et le dix-huitième siècle, et comme le représentant d'un état d'équilibre parfait contrebalançant avec justesse des éléments opposés.

Après lui, ou à côté de lui, le manque de mesure poindra par ci par là. Parmi les grands hommes que l'on faisait défiler à l'occasion de Fontenelle, d'Alembert surtout s'en rapprocherait sur nombre de points. Mais il s'agit de décerner un brevet de sage ! . . . Or, aux arguments en faveur de l'instruction pour les femmes que nous avons cités, d'Alembert ajoute la raison suivante: ,,Nous avons éprouvé tant de fois combien la culture de l'esprit est propre à nous distraire de nos maux, et à nous consoler de nos peines : pourquoi refuser à la plus aimable moitié du genre humain, destinée à partager avec nous *le malheur d'être* . . . ."

Le malheur d'être! Le voilà le manque de mesure, de ,,justesse et de justice". Est-ce assez près de Chateaubriand et assez loin de Descartes, et de Corneille, et de François de Sales, . . . et de Fontenelle, qui décidément reste peut-être le seul, avec son amie la marquise de Lambert, à avoir vécu et pensé *juste de ton*.

BIBLIOGRAPHIE

FONTENELLE :

SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, tome III, 1857.
LABOORDE-MILAÀ, *Fontenelle*. Paris, Hachette, 1905, in-18.
L. MAIGRON, *Fontenelle*. Paris, Plon, 1906, in-8o.
EMILE FAGUET, *Fontenelle*. Textes choisis et commentés. Paris, Plon-Nourrit, in-16.

Mme DE LAMBERT :

OEUVRES, édition De Lescure (Bibliothèque des Dames), 1873, in-12.
SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, tome IV, 1851.
ZIMMERMANN, *La morale laïque au commencement du dix-huitième siècle*. Mme de Lambert, Revue d'Histoire Littéraire, 1917.

TABLE DES MATIÈRES

In de serie FRANSCHE KUNST zijn verschenen:

Deel I. P. VALKHOFF, De Franse Geest in Frankrijks Letterkunde.

Deel II. J. J. SALVERDA DE GRAVE, De Troubadours.

Deel III. CORNELIS VETH, Fransche Caricaturisten (geïllustreerd).

Deel IV. JAN VAN NIJLEN, Francis Jammes.

Deel V. J. GRESHOFF, Latijnsche Lente, Opstellen en aanteekeningen.

Deel VI. JOHANNES TIELROOY, Maurice Barrès.

Deel VII. C. P. VAN ROSSEM, Het moderne Fransche tooneel.

Deel VIII. MATTHIJS VERMEULEN, De twee Muzieken. I.

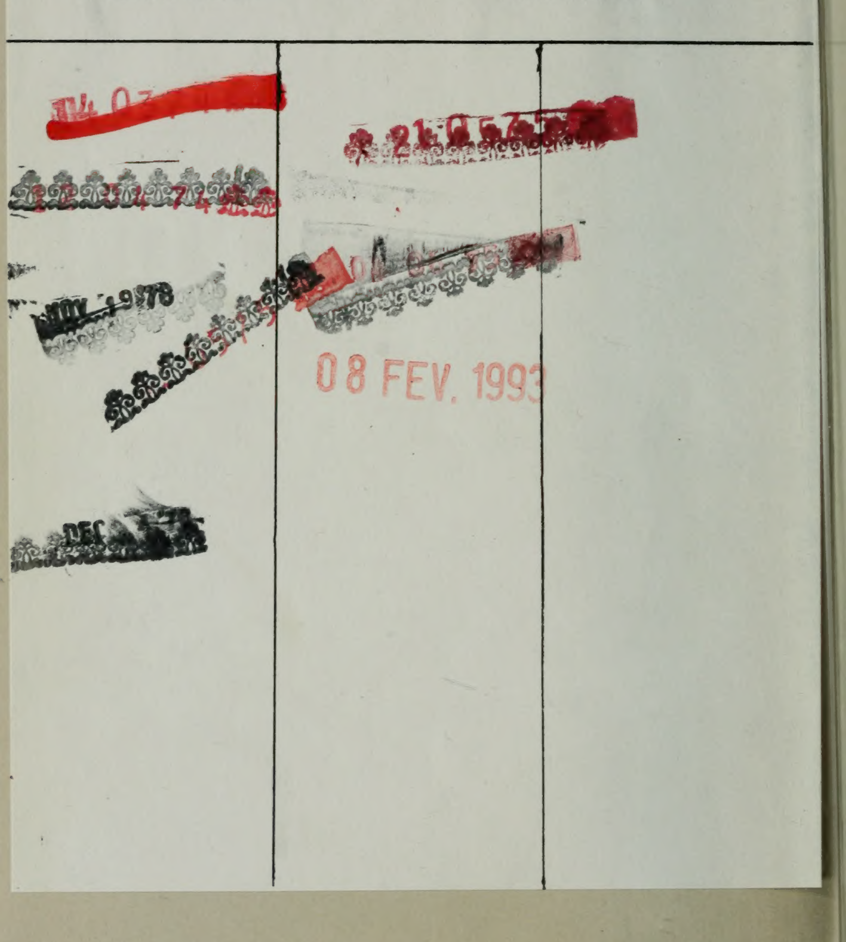
Deel IX. MATTHIJS VERMEULEN, De twee Muzieken. II.

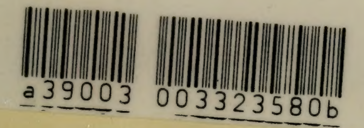
Deel X. CH. SERRURIER, De Pensées van Pascal.

Deel XI. JAN VAN NIJLEN, Charles Péguy.

Deel XII. ANDRÉ DE RIDDER, Remy de Gourmont.

Deel XIII. EMILE BOULAN, Figures du XVIIIe siècle. I Fontenelle et Mme de Lambert.


08 FEV. 1993


a39003 003323580b